

Christopher Paolini



La Fourchette, la Sorcière et le Dragon

Légendes d'Alagaësia · Livre I

ERAGON

bayard

Christopher Paolini

La Fourchette, la Sorcière et le Dragon

Légendes d'Alagaësia • Livre I

ERAGON

Avec la participation d'Angela Paolini
pour la plume d'Angela l'herboriste dans
« De la nature des étoiles »

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Hélène Delval

bayard

Titre original :
The Fork, the Witch, and the Worm
Tales from Alagaësia • Volume 1 : Eragon

Texte © 2018, Christopher Paolini
Illustration de couverture © 2018, John Jude Palencar
Illustrations intérieures © 2018, Christopher Paolini
Colorisation de la carte par Immanuel Meijer

Tous droits réservés.
Première publication en langue originale aux États-Unis
en décembre 2018 par Alfred A. Knopf,
une maison d'édition de Random House Children's Books,
un département de Penguin Random House, LLC, New York.

© Bayard Éditions Jeunesse, 2019,
pour la traduction française et la présente édition
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 979-1-03630-078-3
Dépôt légal : septembre 2019

Première édition
Reproduction, même partielle, interdite.

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute référence à un évènement historique, à des personnes ou à des lieux existants se fait dans le but d'un usage fictionnel. Tous les autres noms, lieux, et évènements sont imaginés par l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages, lieux ou situations réels ou imaginaires ne serait que fortuite.

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

*Comme toujours, ce livre est dédié à ma famille.
Et aussi à tous les lecteurs
qui ont fait que c'était possible.*

Sommaire

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de copyright](#)

[Résumé du cycle de l'Héritage](#)

[Première partie : La Fourchette](#)

[I. Le mont Arngor](#)

[II. Une fourchette sur la route](#)

[III. La Chambre des Couleurs](#)

[Deuxième partie : La Sorcière](#)

[IV. Énigmes](#)

[V. De la nature des étoiles](#)

[VI. Questions et réponses](#)

[Troisième partie : Le Dragon](#)

[VII. Piège mortel](#)

[VIII. Le ver des Kulkaras](#)

[IX. Une aube nouvelle](#)

[Répertoire de l'ancien langage](#)

[Répertoire du langage des nains](#)

[Répertoire du langage des Urgals](#)

[Postface](#)

Résumé d'*Eragon*, *L'aîné*, de *Brisingr* et de *L'héritage* (livres I à IV du cycle de l'Héritage)

Au commencement étaient les dragons...

Fiers, féroces et libres, ils étincellent de toutes leurs écailles, et leur terrible splendeur désespère quiconque porte le regard sur eux.

Pendant des âges sans nombre, ils sont les seuls occupants d'Alagaësia. Jusqu'au jour où le dieu Helzvog crée, avec des pierres prises au désert du Hadarac, les nains robustes et trapus.

Et les deux peuples se font la guerre.

C'est alors que les elfes, traversant la mer d'Argent, voguent jusqu'aux rives d'Alagaësia. Eux aussi combattent les dragons. Plus puissants que les nains, ils pourraient anéantir les dragons, comme les dragons pourraient anéantir les elfes. Une trêve est donc signée, un pacte scellé. Ainsi est créée la caste des Dragonniers, et la paix règne pendant des siècles sur le pays.

Puis les humains débarquent à leur tour, et les Urgals cornus, et les Ra'zacs qui chassent dans l'ombre et se nourrissent de chair humaine.

Les humains s'allient au pacte passé avec les dragons. Mais un jeune Dragonnier nommé Galbatorix se dresse contre ceux de sa caste. Il soumet Shruikan, un dragon noir, et persuade treize autres Dragonniers de se joindre à lui. On les appelle les Parjures.

Galbatorix et les Parjures vainquent les Dragonniers. Ils brûlent leur cité sur l'île de Vroengard, massacrent tous les dragons à l'exception des leurs, n'épargnant que trois œufs : un rouge, un bleu, un vert. Ils arrachent aux dragons leur cœur des cœurs – l'Eldunari –, qui contient leur force et leur esprit, et s'en emparent.

Et pendant quatre-vingt-deux ans Galbatorix règne en maître absolu sur les humains. Les Parjures meurent ; pas lui, car il puise sa force dans celle de tous les Eldunarí, et personne n'est capable de le vaincre.

Lors de la quatre-vingt-troisième année de la tyrannie de Galbatorix, un homme lui dérobe l'œuf bleu. Cet œuf est mis sous la protection du seul peuple qui tient encore tête au roi : les Vardens.

L'elfe Arya se charge de transporter l'œuf, à la recherche de celui – humain ou elfe – pour qui il acceptera d'éclore. Trente-cinq années s'écoulent.

Alors qu'Arya se rend à Osilon, une cité elfique, un groupe d'Urgals fond sur elle et sur son escorte. Il est dirigé par un Ombre, un sorcier possédé par des esprits maléfiques. Depuis la mort des Parjures, il est le plus craint des serviteurs de Galbatorix. Les Urgals tuent les gardes d'Arya. Avant d'être capturée, l'elfe projette l'œuf par magie vers celui qui – elle l'espère – saura le protéger.

Au même moment, Eragon, un humain orphelin de quinze ans, chasse dans les montagnes de la Crête. Il découvre l'œuf, le rapporte à la ferme où il vit avec son oncle Garrow et son seul cousin Roran. Et l'œuf éclot pour Eragon, qui élève le jeune dragon en secret. C'est une femelle bleue, qu'il appelle Saphira.

Galbatorix envoie deux Ra'zacs en quête de l'œuf disparu. Les horribles créatures torturent Garrow à mort, et brûlent la ferme où Eragon a grandi. Parce que les créatures ont été réduites en esclavage par Galbatorix, et que peu d'entre elles ont survécu.

Le garçon et Saphira se jurent de poursuivre les Ra'zacs et de les tuer. Brom, le vieux conteur du village, les accompagne dans leur traque. On découvre que c'est à lui qu'Arya avait l'intention d'envoyer l'œuf bleu.

Au cours de leur périple, Brom enseigne à Eragon le maniement de l'épée et la pratique de la magie. Mais les Ra'zacs tuent Brom. Eragon et Saphira ne leur échappent que grâce à l'aide d'un jeune homme, Murtagh, le propre fils de Morzan, le premier et le plus puissant des Parjures. Alors qu'ils continuent leur voyage, l'Ombre capture Eragon dans la ville de Gil'ead. Le garçon réussit à s'échapper. En même temps, il délivre Arya de la cellule où elle était enfermée. Or, l'elfe est inconsciente, sous l'effet d'un poison administré par l'Ombre. Eragon, Saphira et Murtagh l'emmènent chez les Vardens. Les rebelles sont basés dans les montagnes des Beors.

Là, Arya est soignée. Quant à Eragon, accueilli comme un Dragonnier, on le supplie de bénir un bébé, la petite Elva. Hélas ! le garçon commet une erreur de

formulation : au lieu de la protéger du malheur, il fait de l'enfant une protection contre le malheur, la condamnant à ressentir les souffrances des autres.

Peu après, Galbatorix envoie une armée d'Urgals contre les nains et les Vardens. Au cours de la bataille, Eragon est blessé d'un coup d'épée. En dépit des efforts des guérisseurs, la blessure cause au garçon de terribles souffrances.

Trois jours plus tard, Ajihad, le chef des Vardens, est pris dans une embuscade et tué par des Urgals. Murtagh est enlevé. Tous le croient mort, et Eragon en éprouve une grande peine.

C'est Nasuada, la fille d'Ajihad, qui prend la tête des Vardens, et Eragon lui prête serment d'allégeance.

Eragon, Saphira et Arya se rendent alors au nord du pays, dans la forêt du Du Weldenvarden, où vivent les elfes. Orik, neveu de Hrothgar, le roi des nains, voyage avec eux.

Au Du Weldenvarden, ils rencontrent Oromis, le dernier Dragonnier, et Glaedr, son dragon d'or, qui sont restés cachés au cours du siècle passé, attendant de pouvoir former une nouvelle génération de Dragonniers.

Tandis qu'Oromis et Glaedr instruisent leurs élèves, Galbatorix envoie une troupe de soldats accompagnés des Ra'zacs à Carvahall, le village d'Eragon. Cette fois, il leur a donné l'ordre de capturer Roran, le cousin du garçon, dont il espère apprendre où se trouve l'œuf. Roran ayant réussi à leur échapper, les affreuses créatures enlèvent sa bien-aimée, Katrina. Sûr que les soldats de Galbatorix reviendront détruire le village et massacrer ses habitants, Roran convainc ceux-ci de partir. Ils rejoignent le Surda, au sud de l'Alagaësia, le seul royaume qui ne soit pas soumis à Galbatorix.

Quant à Eragon, sa blessure au dos continue de le torturer. Au cours de l'Agaetí Sänghren, le Serment du Sang, qui célèbre le pacte entre les elfes et les dragons, le garçon est guéri par un dragon spectral invoqué par les elfes. De surcroît, l'apparition fait de lui un hybride, mi-homme mi-elfe, lui conférant les capacités physiques exceptionnelles des elfes.

Eragon et Saphira volent alors jusqu'au Surda, où Nasuada a conduit les Vardens pour y préparer une attaque contre Galbatorix. Là, les Urgals, ayant découvert que le tyran les a manipulés et désireux de se venger, s'allient aux Vardens.

Eragon y retrouve aussi la petite Elva. À cause du sort qu'il a lancé sur elle, la fillette a grandi à une vitesse anormale. Elle paraît avoir déjà trois ou quatre ans, et son regard est insoutenable, car elle éprouve les souffrances de tous ceux qui

l'entourent.

Non loin des frontières du Surda, sur l'espace désolé des Plaines Brûlantes, Eragon, Saphira et les Vardens se heurtent à l'armée de Galbatorix. L'affrontement est sanglant.

Mais voilà que surgit de l'est un personnage en armure chevauchant un étincelant dragon rouge. En combattant le Dragonnier et son dragon écarlate, Eragon et Saphira découvrent qu'il s'agit de Murtagh, désormais lié à Galbatorix par un serment impossible à rompre. L'œuf rouge qui était encore en possession du tyran a éclos : le dragon s'appelle Thorn.

Eragon et Saphira sont vaincus, car Murtagh est soutenu par la force des Eldunari que Galbatorix lui a donné. Cependant, le jeune homme leur laisse la liberté, parce qu'il a encore de l'amitié pour Eragon. Et aussi parce que, lui révèle-t-il, ils sont frères.

Puis Thorn et lui fuient loin des Plaines Brûlantes, tandis que l'armée de Galbatorix se retire.

Après la bataille, Saphira emmène Eragon et Roran jusqu'à Helgrind, les Portes de la mort, repaire des Ra'zacs. Ils abattent l'un des deux derniers Ra'zacs et délivrent Katrina.

Eragon demande ensuite à Saphira de ramener le couple chez les Vardens pendant qu'il débusquera le dernier Ra'zac.

Une fois seul, Eragon tue la créature.

Partie à sa recherche, Arya rejoint Eragon sur le chemin du retour, et ils regagnent ensemble le campement des Vardens, à pied, à travers les territoires ennemis.

Chez les Vardens, Eragon, grâce à ses nouvelles connaissances en magie, libère Elva d'une partie de la malédiction : si elle conserve le don de percevoir les souffrances des autres, elle ne sera plus tenue de les en délivrer.

Quand Murtagh, Thorn et un groupe d'hommes de Galbatorix attaquent de nouveau les Vardens, la bataille est éprouvante. Dans le duel qui oppose Eragon et Murtagh, aucun ne réussit à prendre l'avantage ; ils ne cèdent qu'à l'épuisement.

Après quoi, Nasuada charge Eragon de représenter les Vardens auprès des nains lors du choix de leur nouveau roi. Le garçon n'obéit qu'à contrecœur, car il sera séparé de Saphira, qui doit rester pour protéger le campement.

Chez les nains, Orik est choisi pour succéder à son oncle Hrothgar. Saphira rejoint Eragon pour le couronnement.

Eragon et Saphira retournent ensuite parfaire leur formation au Du Weldenvarden. Là, Oromis et Glaedr expliquent aussi le concept des Eldunari, qu'un dragon peut choisir de dégorger de son vivant. Cela exige une grande prudence, car quiconque possède un Eldunari peut contrôler le dragon dont il est sorti.

Eragon a besoin d'une épée. Il se souvient alors du conseil que lui a donné Solebum, un chat-garou rencontré pendant son voyage avec Brom : il se rend auprès de l'arbre Menoa, habité par la conscience d'une elfe. L'arbre consent à lui donner le vif-acier caché sous ses racines en échange de quelque chose dont il ne précise pas la nature.

Rhunön, l'elfe forgeronne, qui a forgé les épées de tous les Dragonniers, travaille avec Eragon à lui façonner une lame. L'épée est bleue ; Eragon l'appelle Brisingr : « feu ». Elle s'enflamme dès qu'on prononce son nom.

Eragon et Saphira repartent chez les Vardens pour reconquérir la cité de Feinster, tandis qu'Oromis et le dragon d'or rejoignent les elfes qui attaquent les régions nord de l'Empire. Craignant de ne pas survivre au combat, Glaedr confie au garçon et à la dragonne son cœur des cœurs. Ainsi, il continuera de les aider par-delà la mort de son corps.

Mais, quand Oromis et Glaedr combattent Murtagh et Thorn, Galbatorix prend possession de l'esprit de Murtagh. Par son bras, il frappe Oromis, tandis que Thorn abat Glaedr.

Malgré la victoire de Feinster, Eragon et Saphira pleurent la perte de leur maître Oromis.

Cependant, les Vardens poursuivent leur marche vers le cœur de l'Empire et sa capitale, Urû'baen, où trône Galbatorix.

Aidés d'Eragon et de Saphira, ils conquièrent une nouvelle ville sur leur route, Belatona, et sont rejoints par le peuple des chats-garous, avec qui une alliance est conclue.

Depuis la mort de son Dragonnier, Glaedr s'est enfermé dans une torpeur qui inquiète Eragon, Saphira et Arya. Malgré tous leurs efforts, le dragon refuse toujours de communiquer. Cependant, lors d'un entraînement avec les elfes, alors qu'Eragon perd et s'inquiète de devoir affronter bientôt Galbatorix, Glaedr sort de son silence pour lui donner des conseils.

Les rebelles poursuivent leur route vers la capitale et arrivent dans la ville maléfique de Dras-Leona. Ils font face à Thorn pendant qu'Eragon, Arya, Angela – une mystérieuse herboriste rencontrée lors des voyages avec Brom –,

et Wyrdens, l'un des elfes qui protègent Eragon, s'engouffrent dans un passage secret afin de pénétrer dans la ville. Malheureusement, ils sont faits prisonniers par les prêtres de Helgrind. Angela parvient à se libérer, puis délivre Eragon et Arya avant qu'ils soient dévorés par de nouveaux Ra'zacs en train d'éclore. Après un combat acharné contre le grand prêtre, Angela le tue.

Les Vardens et leurs alliés parviennent à entrer dans la ville. La bataille se calme, quand Thorn lance une attaque inattendue avec des soldats immunisés contre la douleur. Nasuada est enlevée.

Malgré son effroi, Eragon la remplace en tant que chef des Vardens.

Et, alors que tout semble perdu, le jeune Dragonnier se souvient d'un conseil donné par un chat-garou et décide de tenter un dernier pari fou : il s'envole pour Vroengard, avec Glaedr et Saphira.

Arrivés sur l'île ancestrale des Dragonniers, ils découvrent des centaines d'Eldunari et des œufs de dragons, cachés là au temps de la Chute. Eragon et les dragons décident de rejoindre Urû'baen avec les Eldunari, tout en laissant secrètement derrière eux les œufs, protégés par de puissants enchantements.

Revenus au camp des Vardens, désormais aux portes de la capitale, Eragon et Saphira annoncent la découverte des Eldunari à leurs plus proches alliés. Ils décident ensemble d'un plan d'attaque incertain : les elfes créent une réplique de Saphira, destinée à détourner l'attention de Murtagh pendant que la dragonne, Eragon qui transporte les Eldunari, Arya, Elva et quelques autres elfes pénètrent dans la ville puis dans la citadelle où est réfugié Galbatorix.

La bataille menée à l'extérieur par les Vardens fait diversion. Malheureusement, après avoir parcouru un chemin parsemé de pièges mortels, Saphira, Eragon, Arya et Elva sont séparés des elfes. Ils arrivent dans la grande salle où les attendent le roi et, derrière lui, son immense dragon, Shruikan.

Siégeant sur son trône, Galbatorix les accueille sereinement, et les soumet à un puissant envoûtement. Il ordonne ensuite à Eragon et Murtagh de se battre. Au milieu du duel, Murtagh, gravement blessé, fait comprendre à Eragon qu'il est de son côté, et surtout qu'il a réussi à anéantir les enchantements qui protègent le tyran. Ce dernier, prenant conscience du danger, s'engage dans une lutte mentale impitoyable contre Eragon, pendant qu'Arya, Saphira et Thorn s'attaquent à Shruikan. Eragon, désespéré face à la puissance extraordinaire du tyran, lance un ultime et complexe sort : il souhaite que Galbatorix comprenne tout le mal qu'il a fait. Soutenu par les forces de tous les Eldunari, le sort fonctionne. Galbatorix et Shruikan, désemparés par le poids des souffrances qu'ils ont infligées, redeviennent vulnérables. Arya porte un coup fatal à

Shruikan, et Eragon abat le roi. Ce dernier lance un dernier sort avant de mourir, et une explosion détruit la citadelle.

Dans la confusion qui suit, Murtagh et Thorn réussissent à s'en aller, avec la bénédiction d'Eragon, de Saphira et des Eldunari.

À l'annonce de la mort du roi, les rebelles, malgré de lourdes pertes, s'emparent d'Urû'baen.

Après la victoire vient la réorganisation de l'Empire. Arya repart au Du Weldenvarden avec le dernier œuf que le tyran détenait, tandis que Nasuada, enfin libérée, reprend la tête des Vardens. Le temps passe vite, en négociations et compromis entre les différents peuples victorieux.

Eragon et Saphira décident alors de quitter l'Alagaësia pour libérer les œufs cachés sur Vroengard, et surtout pour entraîner la prochaine génération de Dragonniers.

Avant leur départ, une dernière surprise les attend : l'œuf emporté par Arya a éclos pour elle. Son dragon, Fírn, et Saphira s'accouplent. Arya, quant à elle, confie enfin ses sentiments à Eragon. Mais tous deux se séparent à regret, sachant qu'une mission plus importante doit être accomplie.

Nous retrouvons Eragon un an après ces évènements.

PREMIÈRE PARTIE

La Fourchette



Chapitre I

Le mont Arngor

La journée s'était mal passée.

Une chope à la main, Eragon s'adossa à sa chaise et prit une longue gorgée d'hydromel à la mûre. La douce chaleur qui se répandit dans sa gorge lui rappela ces après-midi d'été passés à ramasser des baies dans la vallée de Palancar.

Le mal du pays lui pinça le cœur.

L'hydromel était la meilleure chose qui fût sortie de sa rencontre avec Hruthmund, le représentant des nains. Un cadeau destiné à resserrer les liens d'amitié entre les nains et les Dragonniers-ou-soi-disant-tels, avait prétendu Hruthmund.

Eragon eut un rire bref. *Les liens d'amitié*. Il avait passé tout leur entretien à tenter de savoir quand les nains livreraient les provisions promises. Hruthmund semblait estimer qu'un arrivage tous les trois ou quatre mois suffisait amplement, ce qui était absurde étant donné que les nains étaient plus proches de l'Académie que n'importe quel autre peuple. Nasuada elle-même s'arrangeait pour envoyer une cargaison mensuelle depuis l'autre bout du désert du Hadarac, pourtant très loin à l'ouest.

Je dois régler ça directement avec Orik.

Une chose de plus dans l'océan infini des tâches à accomplir.

Eragon contempla l'amoncellement de rouleaux, livres, cartes et parchemins qui encombraient son bureau, chacun d'eux requérant son attention. Ce spectacle lui tira un soupir accablé.

Son regard traversa la grande fenêtre grossièrement équarrie, qui perçait la façade de son aire. Les rayons du soleil couchant zébraient la plaine balayée par le vent autour du mont Arngor. Au nord et à l'est, les eaux de l'Edda miroitaient tel un galon d'argent martelé enrubannant le paysage. Quelques bateaux étaient à l'amarre le long de la rive la plus proche, et de là une piste menait vers le sud

jusqu'aux contreforts de l'Arngor.

Après consultation avec Saphira et leurs compagnons, Eragon avait fait de cette montagne la nouvelle demeure des Dragonniers. Elle était même plus que cela : un lieu sûr pour les Eldunari et – il l'espérait – le nid où pourrait éclore la nouvelle génération de dragons.

Le haut pic aux pentes rocheuses ne rappelait que modestement les dimensions gigantesques des montagnes des Beors. Il était cependant plus élevé que les monts de la Crête auprès desquels Eragon avait grandi. Il se dressait, solitaire, dans l'étendue verdoyante, à deux semaines de lente navigation des frontières de l'Alagaësia.

Au sud de l'Arngor, la plaine ondulée telle une couverture en désordre se hérissait d'arbres dont le feuillage argenté, agité par le vent, avait des éclats d'écailles de poisson. Plus loin à l'est, ce n'était qu'escarpements, falaises et hauts piliers de pierre au sommet aplati recouvert de végétation. Là vivaient des peuplades nomades, d'étranges humains à demi sauvages, des peuples qu'Eragon n'avait jamais rencontrés auparavant. Même s'ils n'avaient jusqu'alors provoqué aucun trouble, il demeurait circonspect.

Telle était à présent sa responsabilité.

Les montagnes portaient de nombreux noms. Arngor était un terme nain qui signifiait « Montagne blanche ». En effet, sa cime habillée de neige et de glace luisait avec une intensité surprenante au milieu des plaines verdoyantes. Mais les nains lui donnaient aussi un nom secret, plus ancien. Lors de l'expédition conduite par Eragon à la recherche d'un lieu où s'établir, ils avaient découvert des tunnels qui s'enfonçaient dans la pierre. Là était gravé en runes *Gor Narrveln*, « Montagne de gemmes ». Jadis, des tribus naines avaient creusé des mines profondes à la racine du pic.

Cette découverte avait grandement excité les nains qui accompagnaient Eragon. Ils avaient passé des heures à débattre de l'identité des terrassiers et de la sorte de gemmes qu'ils avaient pu extraire.

En ancien langage, la montagne était connue sous le nom de Fell Thindare, « Montagne de la Nuit ». Les elfes n'ayant pu expliquer à Eragon l'origine de cette qualification, il ne l'utilisait que rarement. Mais il les avait parfois entendus appeler le pic Vaeta, « Espoir ». Cela lui convenait, car les Dragonniers représentaient l'espoir pour tous les peuples de l'Alagaësia.

Les Urgals avaient leur propre terme : Ungvek. Quand Eragon les avait interrogés sur sa signification, il avait cru comprendre « Tête dure ».

Il y avait aussi les humains, qui usaient de toutes sortes de termes interchangeables, et les commerçants, qui l'appelaient en plaisantant le Pic Chenu.

Eragon, lui, bien qu'ayant une préférence pour la sonorité d'*Arngor*, accordait à chaque nom le respect qui lui était dû. Cette multiplicité correspondait à la situation de l'Académie, brassage de races, de cultures et de projets disparates, le tout en perpétuel mouvement.

Il prit une nouvelle gorgée d'hydromel de *Munnvlorss* – ainsi que Hruthmund avait désigné le flacon. *Munnvlorss*. Il fit tourner le mot sur sa langue pour en goûter la texture et tenter d'en retenir la signification.

Bien d'autres problèmes avaient jalonné la journée, pas seulement la rencontre avec Hruthmund. Les Urgals s'étaient montrés va-t'en-guerre comme d'habitude ; les humains, grincheux ; les dragons, dans leurs Eldunarí, énigmatiques. Et les elfes... Les elfes étaient élégants, efficaces et polis à l'extrême. Mais, quand ils avaient pris une décision, ils ne voulaient ou ne pouvaient jamais changer d'avis. Traiter avec eux s'était révélé plus horripilant que prévu. Plus Eragon passait de temps avec les elfes, plus il souscrivait à l'opinion d'Orik sur eux : ils étaient admirables... de loin.

À toutes ces difficultés s'ajoutaient celles concernant la construction de la place forte, l'approvisionnement pour l'hiver qui approchait, ainsi qu'une myriade d'autres détails liés à l'administration d'une grande cité.

Voilà, en substance, ce que leur expédition était devenue. Une installation destinée à être bientôt permanente.

Eragon avala les dernières gouttes d'hydromel. Sous l'effet du breuvage, il lui sembla que le sol basculait légèrement sous ses pieds. Il avait passé la moitié de la matinée à aider à la construction du fort, ce qui avait consumé ses forces et celles de Saphira au-delà de ses prévisions. Il avait beau manger en quantité, ce n'était jamais assez pour compenser l'énergie dépensée. Au cours des deux semaines passées, il avait resserré sa ceinture de deux crans, en plus des trous qu'il avait dû percer les semaines précédentes.

Ses yeux se posèrent sur un parchemin, parmi le désordre du bureau, et il fronça les sourcils.

Restaurer la race des dragons, conduire les Dragonniers et protéger les Eldunarí, telle était sa responsabilité. Il l'acceptait et la prenait avec grand sérieux. Et pourtant... Eragon n'avait jamais envisagé de passer sa vie à ça. Rester assis devant une table de travail à étudier des chiffres et des documents jusqu'à en avoir la vue brouillée. Aussi stressante qu'eût été la lutte contre

l'Empire et Galbatorix – et il ne désirait pour rien au monde revivre quoi que ce fût de semblable –, il l'avait trouvée excitante.

Ceindre son épée, Brisingr, grimper sur le dos de Saphira et s'envoler en quête d'aventure, il en rêvait parfois. Mais ce n'était que ça, justement : un rêve. Ils ne pouvaient pas laisser les dragons et les Dragonniers faire ce qu'ils voulaient, pas longtemps en tout cas.

– Barzûl, jura-t-il.

Un pli se creusa sur son front tandis qu'il envisageait l'assortiment de sortilèges qu'il pourrait lancer sur l'amas de parchemins : le feu, le gel, l'orage, le vent, la désintégration et autres calamités.

Avec un profond soupir, il se redressa et tendit la main vers une plume.

« Arrête ! » dit Saphira.

Elle s'étira dans le trou matelassé creusé dans le sol, à l'extrême de la pièce : un nid à taille de dragon. Le nid où lui-même dormait chaque nuit, roulé en boule sous l'une de ses ailes.

Elle se leva, et des éclairs bleus réfractés par ses écailles semblables à des pierres précieuses éclaboussèrent les murs.

– Je ne peux pas, soupira Eragon. J'aimerais bien, mais je ne peux pas. Je dois étudier tout ça avant demain matin et...

« Il y aura toujours du travail, reprit-elle en marchant vers le bureau, ses griffes luisantes claquant sur la pierre. Il y aura toujours des gens qui auront besoin de nous. Mais tu dois prendre soin de toi, petit homme. Tu en as fait assez pour aujourd'hui. Pose ta plume et oublie tes soucis. Le ciel est encore clair. Va t'entraîner avec Sängharm ou te bagarrer avec Skarghaz ou n'importe quoi d'autre que rester assis à ruminer. »

– Non, s'entêta Eragon, les yeux fixés sur les lignes de runes qui couvraient le parchemin. Ça doit être fait, et je suis le seul à pouvoir le faire. Si je ne le...

Il sursauta : la griffe de Saphira venait d'épingler la pile de documents sur le bureau, faisant rouler la bouteille d'encre au sol.

« Assez ! » fit-elle en déversant sur lui son haleine chaude.

Elle étendit le cou et le fixa de son regard insoudable :

« Assez pour aujourd'hui ! Tu n'es plus toi-même. Sors ! »

– Je ne peux pas...

« Sors ! »

Ses babines se retroussèrent tandis qu'un grondement sourd montait de son poitrail.

À contrecœur, Eragon ravalà ses objections et déposa sa plume près de la griffe :

– D'accord.

Il recula sa chaise et se leva, les mains ouvertes :

– D'accord. Tu as gagné. Je sors.

« Bien. »

Une lueur amusée dans le regard, elle le poussa du bout de son museau vers la sortie.

« Va ! Et ne reviens que lorsque tu seras de meilleure humeur. »

– Hmm...

C'est tout de même en souriant qu'il passa sous l'arche de la porte pour s'engager dans le large escalier extérieur. En dépit de ses protestations, il n'était pas fâché de quitter son bureau. Il savait que Saphira le savait, ce qui l'agaçait un peu, mais il n'allait tout de même pas ronchonner pour ça.

Il était parfois plus facile de partir au combat que de gérer la banalité du quotidien : la vie ne cessait de le lui rappeler.

Les marches n'étaient pas hautes, mais la largeur de l'escalier incurvé permettait à Saphira de s'y engager. En dehors des appartements du personnel, le fort avait été conçu pour la commodité de tous, même des plus gros dragons. Sa structure rappelait celle de l'ancienne demeure des Dragonniers, sur l'île de Vroengard. Cette nécessité faisait de la construction d'une simple salle une entreprise monumentale. La plupart étaient gigantesques et austères, plus encore qu'à Tronjheim, la grande cité des nains.

Eragon songeait que la forteresse prendrait un aspect moins rébarbatif quand ils auraient eu le temps et l'énergie d'y apporter quelques ornements. Des bannières et des tapisseries accrochées aux murs, des tapis étalés devant les cheminées étoufferaienr les bruits, mettraient de la couleur et amélioreraient grandement l'impression d'ensemble. Pour l'instant, la décoration se résumait à une quantité de lanternes sans flamme, accrochées aux murs par les nains à intervalles réguliers.

Les lieux étaient pourtant loin d'avoir leur taille définitive. Ce n'était encore que quelques murs, une poignée de réserves, l'aire où dormaient Eragon et Saphira au sommet d'un doigt rocheux dominant la citadelle à venir. De

nombreux travaux de construction et d'excavation devraient encore être entrepris avant que l'ensemble corresponde à la vision qu'Eragon en avait.

Il descendit dans la cour principale, un simple carré de pierre nue envahi d'outils, de cordes et de tentes. Les Urgals s'entraînaient à la lutte autour de leurs feux, comme à leur habitude. Eragon les observa un moment, sans la moindre envie de se joindre à eux.

À son passage, il fut salué par deux elfes, Astrith et Rflven, qui montaient la garde sur les remparts dominant les contreforts. Eragon leur rendit leur salut tout en gardant ses distances. Les mains derrière le dos, il respira l'air du soir.

Il alla ensuite inspecter la construction de la salle principale. Les nains l'avaient dessinée à partir de ses plans d'ensemble, et les elfes en avaient peaufiné les détails, ce qui avait suscité pas mal de disputes entre les deux groupes.

De là, Eragon gagna les réserves pour faire le compte des caisses et des tonneaux de nourriture arrivés la veille. En dépit des injonctions de Saphira, il n'arrivait pas à oublier les obligations de sa charge.

Il restait encore tant à faire ! Il n'aurait jamais assez de temps et d'énergie pour remplir ne serait-ce qu'un quart de ses objectifs.

En arrière-fond, il percevait la désapprobation de Saphira : pourquoi n'était-il pas en train de boire avec les nains ou de croiser le fer avec les elfes ? N'importe quoi qui ne fût pas du *travail* ! Mais rien de tout ça ne le tentait. Il n'avait pas envie de se battre, pas envie de lire, pas envie de perdre son temps avec des activités qui ne résoudraient pas ses problèmes.

Car tout reposait sur lui. Lui et Saphira. Chacune de leurs décisions influait non seulement sur l'avenir des Dragonniers mais aussi sur la survie des dragons. Qu'ils fassent le mauvais choix, et ce serait fini.

Avec de telles pensées en tête, il était difficile de trouver le repos.

Poussé par son mécontentement, Eragon remonta l'escalier. Avant d'arriver à l'aire, il bifurqua dans un étroit tunnel et entra dans la pièce qu'ils avaient creusée à coups de sortilèges autant qu'à coups de pioche, juste au-dessous.

C'était une vaste chambre circulaire. Au centre, en haut d'une série de gradins, était disposée une collection scintillante d'Eldunari. Lui et Saphira avaient rapporté la plupart d'entre eux de la Crypte des Âmes, sur l'île de Vroengard, mais il y avait aussi quelques coeurs des coeurs que Galbatorix avait gardés asservis.

Les autres, ceux que les sortilèges et les tortures mentales infligés par

Galbatorix avaient rendus fous, étaient conservés dans une grotte, au plus profond du mont Arngor. Là, ils ne pouvaient cingler personne du fouet de leurs pensées démentes. Eragon espérait les guérir un jour, avec l'aide des autres dragons. Mais cela prendrait des années, voire des dizaines d'années.

S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait placé tous les Eldunari dans de telles grottes, avec les nombreux œufs de dragons. C'étaient les plus sûrs des coffres-forts. En dépit des protections dont la chambre était entourée, ils n'étaient pas à l'abri du vol, Eragon en était dramatiquement conscient.

Cependant, Glaedr, Umaroth et les autres dragons encore en pleine possession de leurs esprits avaient refusé de vivre sous terre. Comme l'avait dit Umaroth : « Nous avons passé des centaines d'années enfermés dans la Crypte des Âmes. À l'avenir, nous passerons peut-être encore une centaine d'années à attendre dans le noir. Entre-temps, nous sentirons la lumière sur nos facettes. »

Et voilà.

Les plus grands Eldunari reposaient sur l'estrade centrale, les plus petits disposés en cercle autour d'eux. Les murs étaient percés d'une dizaine d'étroites fenêtres en ogive. Les elfes les avaient garnies de plaques en cristal qui diffractaient la lumière en myriades d'arcs-en-ciel. Quelle que fût l'heure, la pièce était toujours traversée de rayons colorés venus des vitres ou des Eldunari eux-mêmes.

Les nains et les elfes avaient coutume d'appeler cette salle la Chambre des Couleurs ; ce nom convenait à Eragon.

Il s'approcha et s'agenouilla devant la gemme d'or étincelante qui était le cœur des cœurs de Glaedr. L'esprit du dragon entra en contact avec le sien, et un immense panorama de pensées et de sentiments se déploya devant lui. À chaque fois, c'était une leçon d'humilité.

« Qu'est-ce qui te trouble, Eragon-finiarel ? »

Eragon pinça les lèvres, et son regard tendu se porta au-delà des Eldunari, sur le cristal translucide des fenêtres.

« Trop de travail. Je n'en vois pas la fin et ne peux rien faire d'autre. Ça m'use. »

« Il faut apprendre à te recentrer, dit Glaedr. Et ces modestes soucis seront allégés. »

« Je sais... Et je sais que bien des choses échappent à mon contrôle, reprit Eragon avec un sourire crispé. Malheureusement, il y a une grande différence entre ce que je sais et ce que je fais. »

Un autre esprit se joignit alors aux leurs, celui d'Umaroth, l'un des plus vieux Eldunari. Eragon se tourna machinalement vers le cœur des cœurs blanc contenant la conscience du dragon. « Ce qu'il te faut, dit Umaroth, c'est un peu de distraction, quelque chose qui te repose et restaure tes forces. »

« C'est pour ça que je suis là. »

« Alors, peut-être pouvons-nous t'aider, Argetlam. Tu te souviens comment mes compagnons ailés et moi nous veillions sur l'Alagaësia depuis la Crypte des Âmes ? »

« ... Oui », dit Eragon, devinant déjà ce que le dragon suggérait.

Il avait raison.

« Nous avons continué cette pratique, autant pour passer le temps que pour rester au courant des évènements et ne pas être pris de court par l'apparition de quelque nouvel ennemi. »

D'autres esprits se manifestèrent, ceux de tous les Eldunari, telle une marée de voix bourdonnantes. Il fallait à Eragon un grand effort de concentration pour les écarter et rester fixé sur ses propres pensées.

« Et qu'est-ce qui pourrait me distraire ? »

« Si tu veux, reprit Glaedr, nous te montrerons un peu de ce que nous avons observé. Une vision venue d'ailleurs, capable de t'ouvrir de nouvelles perspectives. »

Eragon considéra cette proposition, hésitant.

« Ça prendra combien de temps ? »

« Le temps qu'il faut, petit, dit Umaroth. Voilà justement une préoccupation dont tu dois te débarrasser. L'aigle s'inquiète-t-il de la durée du jour ? Et l'ours, le daim, le poisson dans la mer ? Non. Alors, pourquoi t'en soucier ? Absorbe ce que tu peux et laisse le reste pour demain. »

« D'accord », dit Eragon.

Se redressant, il prit une grande inspiration :

« Montrez-moi. »

Aussi inexorables que la marée montante, les esprits des dragons déferlèrent sur le sien. Ils l'emportèrent hors de son corps, hors de la Chambre des Couleurs, au-delà du mont Arngor au sommet enneigé, vers les plaines lointaines et familières d'Alagaësia.

Et, parmi les images qui s'épanouissaient devant lui, Eragon vit et ressentit

bien plus que ce qu'il avait imaginé...

Chapitre II

Une fourchette sur la route

C'était deux jours après Maddentide, les Vives Eaux, et le ciel lâchait les premiers flocons de neige sur la ville de Ceunon.

Essie n'y prit pas garde. Elle descendait à grands pas la rue pavée derrière la maison des Yarstead, les lèvres serrées et les joues brûlantes, en tâchant de ne pas pleurer. Cette idiote de Hjordis, avec son sourire faux et ses jolies réverences et ses sales petites insinuations, elle la détestait.

Et ce pauvre Carth. Essie ne cessait de penser à sa réaction. Il avait paru si chagriné quand elle l'avait poussé dans l'abreuvoir. Il n'avait rien dit. Il était seulement resté assis le derrière dans l'eau en la regardant, la bouche ouverte et les yeux ronds.

Les manches de sa robe, éclaboussées de boue, étaient encore humides.

Le bruit familier des vagues claquant sur les piles du quai s'amplifia à mesure qu'elle approchait du port. Elle resta dans les ruelles étroites que les adultes évitaient. Un freux au plumage ébouriffé était perché sur l'avant-toit de l'atelier de triage. Avançant la tête, il ouvrit le bec et lança un cri lugubre.

Essie resserra son châle autour de ses épaules, mais ce n'était pas le froid qui la faisait frissonner. Un chien avait hurlé pendant la nuit ; la chandelle, sur l'étagère où ils déposaient leurs offrandes de pain et de lait pour les Svartings, s'était éteinte ; et maintenant un freux solitaire avait lancé son cri. Mauvais présages. Quel malheur allait encore lui tomber dessus ? Elle se sentait incapable d'en supporter davantage...

Se glissant entre les casiers puants du marché aux poissons, elle rejoignit la rue. Devant elle, les fenêtres du Fastueux Festin déversaient une belle lumière chaude, avec la musique et la rumeur des conversations. Les vitres de l'auberge, faites de ce cristal spécial fabriqué par les nains, scintillaient tels des diamants. Elles faisaient toujours la fierté d'Essie, même à cet instant. Aucune bâtie de la

rue n'en possédait d'aussi jolies.

À l'intérieur, la salle commune était aussi bruyante et animée qu'à l'ordinaire. Ignorant les convives, Essie rejoignit son père qui versait de la bière, lavait les pichets et servait des assiettes de hareng fumé. Il lui jeta un regard mécontent tandis qu'elle se glissait sous la demi-porte qui fermait le bar :

– Tu es en retard.

– Pardon, Papa.

S'emparant d'une assiette, elle y déposa un croûton de pain, une tranche de fromage de Sartos et une pomme séchée qu'elle prit sous le comptoir. Elle était encore trop petite pour faire le service, mais elle aiderait à la vaisselle plus tard.

Puis, plus tard encore, quand tout le monde serait au lit, elle se glisserait dans la cave pour rassembler les provisions dont elle aurait besoin...

Elle emporta son assiette jusqu'à une chaise libre, devant la vaste cheminée de pierre. Il y avait là une petite table et, de l'autre côté de la table, une deuxième chaise sur laquelle un homme était assis. Maigre, l'œil noir, la barbe bien taillée, il portait un long manteau de voyage dont les plis sombres retombaient autour de lui. Une assiette en équilibre sur un genou, il mangeait lentement une portion du ragoût de mouton aux navets cuisiné par Maman, piquant les morceaux avec une des fourchettes en fer de l'auberge.

Essie ne lui accorda aucune attention. Ce n'était qu'un voyageur parmi tous ceux qui s'arrêtaient au Fastueux Festin.

Elle se laissa tomber sur la chaise libre, arracha d'un coup de dents un bout de son croûton en imaginant que c'était la tête de Hjordis... Elle s'attaqua à la nourriture à pleines mains, mâchant avec une férocité qui lui procurait une étrange satisfaction.

Elle avait encore envie de pleurer, ce qui attisait sa colère. Pleurer, c'était bon pour les bébés. Pour les mauviettes qui se laissaient bousculer sans protester. Pas pour elle.

Elle lâcha un soupir agacé en mordant dans la pomme, et la queue resta coincée entre ses dents de devant.

– Tu paraissis contrariée, dit l'homme à mi-voix.

Extirpant la queue de pomme, elle la jeta dans le feu en grommelant :

– C'est la faute de Hjordis.

Papa n'aimait pas qu'elle parle aux clients, mais elle s'en fichait. Les visiteurs avaient toujours des histoires intéressantes à raconter ; beaucoup lui

ébouriffaient les cheveux et déclaraient qu'elle était adorable et lui donnaient des noisettes caramélisées ou des sucres d'orge.

– Oh ? fit l'homme.

Déposant sa fourchette, il pivota sur sa chaise pour mieux la regarder :

– Et qui est Hjordis ?

– C'est la fille de Jarek, le chef maçon du comté, répondit Essie d'un ton renfrogné.

– Je vois. Et ça fait d'elle quelqu'un d'important ?

Essie secoua la tête :

– C'est elle qui se *croit* importante.

– Et qu'a-t-elle fait pour te mettre dans cet état ?

– Tout !

Essie croqua sauvagement dans la pomme et mâcha si fort qu'elle se mordit l'intérieur de la joue. Elle avala avec une grimace, tâchant d'ignorer la douleur.

L'homme prit une gorgée de bière :

– Très intéressant.

Il essuya la mousse sur sa moustache avec sa serviette :

– Tu veux me raconter ? Ça te fera peut-être du bien d'en parler.

Essie lui coula un regard soupçonneux. En dépit de son visage avenant, il y avait dans ses yeux noirs quelque chose de dur et d'intense qui ne présageait rien de bon.

– Papa ne voudrait pas que je vous embête.

– J'ai tout mon temps, dit l'homme tranquillement. J'attends l'un de mes associés, qui a la fâcheuse habitude d'être toujours en retard. Si tu souhaites partager le récit de tes malheurs, alors, je t'en prie, considère-moi comme un auditeur attentionné.

Il utilisait beaucoup de grands mots, et son accent n'était pas de ceux qu'Essie connaissait. Il parlait avec une sorte de prudence, comme s'il sculptait l'air avec sa langue. Malgré tout, et malgré la dureté de son regard, il paraissait digne de confiance.

Ôtant ses pieds du barreau de sa chaise, elle commença :

– Eh bien... j'aimerais vous raconter, mais je ne peux pas, sauf si nous sommes amis.

– Vraiment ? Et comment le deviendrons-nous ?

– Quand vous m'aurez dit votre nom, tiens !

L'homme sourit. Il avait de belles dents.

– Évidemment ! Suis-je bête ! Je m'appelle Tornac.

Et il lui tendit la main.

Une main avec de longs doigts pâles et puissants, et des ongles taillés au carré.

– Essie, fille de Sigling.

Elle sentit les callosités de ses paumes quand ils se serrèrent la main.

– Ravi de te rencontrer, Essie. Maintenant, dis-moi ce qui te préoccupe.

Essie contempla sa pomme à demi mangée. Elle la déposa en soupirant dans l'assiette :

– Tout ça, c'est de la faute de Hjordis.

– C'est ce que tu as dit.

– Elle n'arrête pas de m'embêter, et ses amies se moquent de moi.

Le visage de Tornac afficha une gravité absolue :

– Voilà qui n'est pas gentil.

Encouragée, Essie secoua la tête pour exprimer à quel point elle était offensée :

– Non, je veux dire... Elles me taquinent quelquefois, mais... euh... quand Hjordis est là, ça tourne toujours mal.

– Et c'est ce qui s'est passé aujourd'hui ?

– Oui, en quelque sorte.

Elle brisa un bout de fromage et le grignota, se rappelant les semaines passées. Tornac attendit patiemment. Elle appréciait ça. Il lui faisait penser à un chat.

Elle trouva enfin le courage de continuer :

– Avant la moisson, Hjordis s'est montrée plus gentille. J'ai pensé... J'ai pensé que les choses iraient peut-être mieux. Elle m'a même invitée chez elle.

Essie leva les yeux vers Tornac :

– Elle habite à côté du château.

– Impressionnant.

Essie acquiesça, contente de se sentir comprise :

– Elle m'a donné un de ses rubans, un jaune, et elle a dit que je pourrais venir

à sa fête de Maddentide.

– Et tu y es allée ?

Nouveau hochement de tête :

– C'était... C'était aujourd'hui.

Ses yeux se remplirent de larmes brûlantes, et elle cligna vivement des paupières pour les chasser, furieuse contre elle-même.

– Allons, allons, dit Tornac, compatissant.

Il lui tendit un carré de tissu blanc.

Essie hésita d'abord à l'accepter. Le tissu était si propre ! Mais, comme ses larmes débordaient, elle saisit le mouchoir et s'essuya les yeux.

– Merci, monsieur.

Un sourire éclaira le visage de l'homme :

– Je t'en prie. Voilà bien longtemps qu'on ne m'a pas appelé « monsieur ». Et, donc, la fête a mal tourné ?

Essie lui rendit le mouchoir, les sourcils froncés. Elle ne pleurerait plus. Pas elle.

– La fête était très bien. C'est Hjordis. Elle a recommencé à m'embêter. Et... et...

Essie prit une grande inspiration, comme pour s'emplir de courage :

– Et elle a dit que, si je ne faisais pas ce qu'elle demandait, elle dirait à son père de ne plus venir à notre auberge pendant toutes les fêtes du solstice.

Elle dévisagea Tornac, se demandant s'il comprenait pourquoi c'était aussi important.

– Tous les maçons viennent boire ici, et...

Elle ne put retenir un sanglot :

– Ils boivent beaucoup, et ils dépensent beaucoup d'argent.

Tornac posa son assiette sur la table et se pencha vers elle, le visage grave. Son manteau bruissa comme le vent dans les feuilles.

– Que voulait-elle que tu fasses ?

Essie fixa ses chaussures boueuses, pleine de honte.

– Elle voulait que je pousse Carth dans l'abreuvoir des chevaux, avoua-t-elle, les mots se bousculant dans sa bouche pour sortir plus vite.

– Carth est un de tes amis ?

Essie fit oui de la tête, l'air misérable. Ils se connaissaient depuis qu'elle avait trois ans.

- Il habite sur le port. Son père est pêcheur.
- Donc, il n'aurait pas dû être invité à la fête.
- Non, mais Hjordis a envoyé une servante le chercher, et...

Essie leva vers Tornac un regard féroce :

– Je n'avais pas le choix ! Si je ne l'avais pas poussé, elle aurait dit à son père de ne plus venir à l'auberge.

– Je comprends, dit doucement Tornac. Donc, tu as poussé ton ami. Tu as pu t'excuser après ?

– Non, répondit Essie, plus malheureuse que jamais. J'ai... je suis partie en courant. Mais tout le monde a vu. Il ne voudra plus être mon ami, maintenant. Plus personne ne voudra. Hjordis voulait juste me jouer un mauvais tour, je la déteste.

Essie reprit la pomme et mordit si fort dedans que ses dents claquèrent.

Tornac s'apprêtait à dire quelque chose quand Papa s'approcha pour poser deux pichets sur une table voisine. Il lança à sa fille un regard désapprobateur.

– Elle ne vous embête pas, au moins, maître Tornac ? Elle a la mauvaise habitude de déranger les hôtes pendant leur repas.

– Pas du tout, répondit Tornac avec un sourire. J'ai voyagé longtemps avec la lune et le soleil pour seule compagnie. Un peu de conversation, c'est exactement ce qu'il me faut.

Il glissa les doigts sous sa ceinture, et Essie surprit un éclair argenté quand il tendit quelque chose à son père.

– Pourriez-vous faire en sorte que les tables autour de nous restent vides ? J'attends mon associé, et nous devons... disons... discuter affaires.

La pièce disparut dans le tablier de Papa, qui agita la tête avec empressement.

– Certainement, maître Tornac.

Il jeta à sa fille un coup d'œil vaguement inquiet et s'éloigna.

Essie sentit son cœur se serrer. Papa serait tellement triste quand elle serait partie. Mais elle n'avait pas le choix. Elle *devait* partir.

– Donc, reprit Tornac en étirant ses longues jambes vers l'âtre, tu me racontais tes ennuis, Essie, fille de Sigling. Est-ce tout ?

– C'est tout, répondit Essie d'une petite voix.

Tornac reprit la fourchette et la fit tourner entre ses doigts, ce qui fascina Essie.

– Les choses ne vont pas aussi mal que tu le penses. Je suis sûr que si tu expliques à ton ami...

– Non, le coupa-t-elle fermement.

Elle connaissait Carth. Il ne lui pardonnerait jamais. Aucun de ses amis du port ne lui pardonnerait. Ils penseraient qu'elle les méprisait, qu'elle était passée du côté de Hjordis et des enfants du château. Et, en un sens, c'était le cas.

– Il ne comprendra pas. Il ne me fera plus jamais confiance. Ils me détesteront tous.

La voix de Tornac se fit coupante :

– Alors, c'est qu'ils ne sont pas vraiment tes amis.

Quelle idée insupportable !

– Ils le sont ! Vous ne comprenez pas !

Elle frappa le bord de la chaise d'un poing furieux.

– Carth est... Il est vraiment gentil. Tout le monde l'aime. Maintenant, ils vont tous me détester. Vous êtes grand et... vieux, vous ne pouvez pas savoir.

Les sourcils de Tornac s'arquèrent jusqu'au milieu de son front :

– Tu serais étonnée d'apprendre tout ce que je sais. Donc, ils vont te détester. Et que vas-tu faire ? Essie ne voulait pas le révéler, mais les mots lui échappèrent :

– Je vais partir.

Elle jeta aussitôt à Tornac un regard paniqué :

– Ne le dites pas à Papa, s'il vous plaît !

Tornac prit une gorgée de bière, puis il se caressa la barbe. Ce plan ne paraissait pas le troubler, du moins pas comme il aurait troublé Papa. Il semblait plutôt considérer son projet avec sérieux, ce qu'Essie apprécia.

– Et où iras-tu ?

Essie y avait déjà réfléchi :

– Au sud, là où il fait chaud. Une caravane part demain. Le chef vient souvent ici. Il est gentil. Je me glisserai dehors, puis j'irai avec eux jusqu'à Gil'ead.

Tornac tapota sa fourchette du bout de l'ongle.

– Et après ?

Après, les choses étaient plutôt confuses dans la tête d'Essie, mais elle connaissait déjà sa destination finale.

– Je veux visiter les Montagnes des Beors et voir les nains, déclara-t-elle, tout excitée à cette idée. Ce sont eux qui ont fabriqué nos vitres. Elles sont jolies, non ?

– Très jolies.

– Vous connaissez les Montagnes des Beors ?

– J'y suis allé, il y a bien longtemps.

Impressionnée, Essie le dévisagea avec un intérêt nouveau :

– Vraiment ? Elles sont aussi hautes qu'on le dit ?

– Si hautes qu'on ne voit pas leur sommet.

S'adossant à sa chaise, elle lâcha la bride à son imagination. Elle en eut presque le vertige.

– Ça doit être magnifique !

Tornac laissa échapper un grognement :

– Oui, si tu as la chance de ne pas être atteinte par une flèche... Te rends-tu compte, Essie, fille de Sigling, que partir ne résoudra pas ton problème ?

– Bien sûr que oui, rétorqua-t-elle, sur le ton de l'évidence. Mais, si je pars, Hjordis ne m'embêtera plus.

Tornac parut retenir un éclat de rire. Après une autre gorgée de bière, il reprit tout son sérieux :

– Ou bien, et ce n'est qu'une suggestion, tu pourrais tenter de le régler, ce problème, au lieu de t'en aller.

– C'est impossible, répliqua-t-elle, butée.

– Et tes parents ? Tu vas leur manquer terriblement, non ? Tu veux vraiment leur causer ce chagrin ?

Essie n'aimait plus cette conversation. Jusque-là, Tornac s'était montré compréhensif. Pourquoi discutait-il, à présent ?

Boudeuse, elle objecta :

– Ils ont mon grand frère et ma grande sœur et Olfa, qui n'a que deux ans. Je ne vais pas leur manquer.

– Ça, j'en doute. Et puis, réfléchis à ce qui s'est passé avec Hjordis. Tu as voulu protéger l'auberge. Si tes parents comprennent ton sacrifice, ils seront fiers

de toi, j'en suis sûr.

– Hmm..., grommela Essie, pas très convaincue. Seulement, c'est moi le problème. Si je m'en vais, tout ira bien.

D'un geste déterminé, elle saisit le trognon de pomme et le jeta dans le feu. Il y eut un sifflement de vapeur, et une nuée d'étincelles s'envola dans la cheminée.

D'un ton un peu trop désinvolte, Tornac demanda :

– Qu'est-ce que c'est ?

– Quoi ?

– Là, sur ton bras ?

Baissant les yeux, Essie vit que sa manche relevée dévoilait une cicatrice rouge sur son poignet gauche. Honteuse, elle tira sur le tissu en marmonnant :

– C'est rien.

– Je peux ? reprit Tornac en tendant la main vers elle.

Essie hésita. Mais il paraissait si poli et si sûr de lui qu'elle céda et lui abandonna son bras.

D'un geste presque maternel, Tornac roula le bas de la manche. Essie détourna la tête. Elle n'avait pas besoin de revoir la balafre irrégulière pour se rappeler comment celle-ci zébrait son avant-bras jusqu'au coude. Elle espéra que personne, dans la salle, ne la remarquerait.

Finalement, elle sentit que Tornac rabaissait sa manche.

– C'est une cicatrice... impressionnante, commenta-t-il.

Elle lui jeta un regard embarrassé :

– Comment ça ? Elle est moche et je la déteste.

Quand Tornac reprit la parole, un léger sourire relevait le coin de ses lèvres :

– Une cicatrice signifie que tu as survécu. Que tu es forte et difficile à tuer. Que tu as choisi la vie. Une cicatrice mérite l'admiration.

– Vous vous trompez.

Essie désigna le pot décoré de campanules sur le manteau de la cheminée, celui que tante Helna leur avait offert l'hiver précédent, celui qu'Essie avait fait tomber sur le carrelage quelques lunes auparavant. Une longue fêlure courait de la base jusqu'au col.

– Ça signifie seulement qu'on est cassé.

– Ah, dit Tornac d'une voix douce, mais parfois, en se donnant du mal, on peut réparer une cassure, et l'objet devient plus solide qu'avant.

Essie aimait de moins en moins le tour que prenait la conversation. Elle croisa les bras, cachant sa main gauche sous son aisselle.

– Hjordis et les autres se moquent toujours de ma cicatrice, marmonna-t-elle. Ils disent qu'elle ressemble à un gros ver rouge et que je ne trouverai jamais de mari.

– Et tes parents ?

Essie haussa les épaules.

– Ils disent que ça n'a pas d'importance. Mais ça en a, non ?

Tornac inclina la tête.

– Oui, ça en a. Tes parents font de leur mieux pour te rassurer, voilà tout.

– Eh bien, c'est raté, grommela-t-elle.

Levant les yeux vers lui, elle vit qu'une ombre s'était répandue sur son visage, mais ce n'était pas à cause d'elle.

– Et vous ? Vous en avez, des cicatrices ?

Il lâcha un rire sans joie et s'exclama :

– Oh, oui !

Il désigna une fine ligne blanche sur son menton :

– Celle-ci n'a que quelques mois. C'est un ami qui me l'a faite en jouant, le gros balourd.

Une lueur affectueuse s'alluma dans son regard. Puis il demanda :

– Qu'est-il arrivé à ton bras ?

Essie ne répondit pas tout de suite. Elle revoyait la cuisine de l'auberge, ce matin-là, trois ans plus tôt. Elle entendait encore les cris affolés de Maman...

– C'était un accident, marmonna-t-elle. Un pot d'eau bouillante m'est tombé dessus.

Les yeux de Tornac se plissèrent.

– Il est tombé tout seul ?

Essie hocha la tête. Elle n'avait pas envie de révéler que Papa l'avait heurtée. Mais ce n'était pas sa faute ! Elle s'amusait à courir autour de la pièce, il ne l'avait pas vue, et elle savait combien il avait été navré.

– Hmm...

Tornac regardait le feu, et la lueur des braises se reflétait dans ses yeux.

Essie l'observa avec curiosité :

– Vous venez d'où ?

– De très, très loin.

– Du sud ?

– Oui, du sud.

Balançant les jambes, elle tapa des talons dans les pieds de sa chaise.

– C'est comment, dans le sud ?

Si elle décidait de partir, il lui fallait savoir à quoi s'attendre.

Inspirant profondément, Tornac renversa la tête et fixa le plafond :

– Ça dépend des endroits. Il y en a où il fait chaud, d'autres où il fait froid, d'autres encore où le vent ne cesse jamais de souffler. On y trouve des forêts sans fin, des grottes qui s'enfoncent dans les entrailles de la Terre, et des plaines où paissent des hordes de daims rouges.

– Il y a des monstres ?

– Bien sûr, dit-il en se tournant vers elle. Des monstres, il y en a toujours. Certains ressemblent à des humains... Moi aussi, je me suis enfui de chez moi, vois-tu.

– Vous ?

Il hocha la tête.

– J'étais plus vieux que toi ; mais, oui, je me suis enfui. Pourtant, je n'ai pas échappé à ce que je fuyais... Écoute-moi, Essie. Je sais que tu penses que tout ira mieux si tu pars. Or...

– Te voilà donc, Tornac des Chemins, prononça une voix suave et sifflante.

Essie sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque.

Un homme avançait entre les tables. Maigre et voûté, il était vêtu d'une cape rapiécée sur des espèces de haillons. Des anneaux brillaient à ses doigts.

Il déplut aussitôt à Essie. Il sentait le chien mouillé, et sa façon de bouger avait quelque chose d'inquiétant.

– Sarros, dit Tornac, un frémissement de dégoût sur le visage. Tu t'es fait attendre.

– Les environs ne sont pas sûrs, ces jours-ci.

S'emparant d'une chaise libre, il la plaça entre Essie et Tornac et s'assit face à

eux.

Essie remarqua que plusieurs autres individus venus de la rue étaient entrés dans la salle. Six. Leur rudesse n'était pas celle des pêcheurs. Avec leurs cuirs et leurs fourrures, ils avaient plutôt l'apparence sauvage des trappeurs qui passaient au printemps. Papa devait souvent les jeter dehors tant ils causaient de désordre.

L'aubergiste jeta un regard inquiet aux nouveaux venus. Il sortit de sous le comptoir sa matraque enveloppée dans un morceau de cuir et la posa à côté de son torchon tel un avertissement silencieux. Ce geste rassura Essie. Elle avait vu son père mettre au pas les ivrognes les plus agressifs avec quelques coups bien placés.

Sarros la désigna d'un long index crasseux :

– On doit parler affaires. Renvoie la gamine !

– Je n'ai rien à cacher, déclara tranquillement Tornac. Elle peut rester.

Il la regarda.

– Si ça t'intéresse, tu apprendras des choses utiles sur le monde.

Essie se tassa sur son siège et resta. Les paroles de Tornac avaient éveillé sa curiosité. De plus, sans qu'elle comprenne pourquoi, les mauvais présages du jour lui revenaient en mémoire, et il lui sembla que, si elle s'en allait, quelque chose d'horrible arriverait au voyageur.

Sifflant longuement entre ses dents, Sarros secoua la tête.

– Tu es fou, Marcheur. Enfin, soit ! Même si tu me faisais un croche-pied, je ne protesterais pas.

Une lueur amusée brilla dans le regard de Tornac.

– Bien sûr que non. Alors, dis-moi ! Qu'as-tu trouvé ? Ça fait trois mois, et...

Sarros agita la main.

– Oui, oui, trois mois. Je te l'ai dit, les environs ne sont pas sûrs. Mais j'ai trouvé une trace de ce que tu cherches. Mieux qu'une trace, j'ai trouvé ça...

D'une bourse pendue à sa ceinture, il tira un *quelque chose* de la taille d'un poing qu'il posa bruyamment sur la table.

Essie se pencha, Tornac aussi.

Le quelque chose était une sorte de caillou noir, avec une brillance qu'Essie n'avait jamais vue à aucun caillou : on aurait dit qu'une braise se consumait à l'intérieur. Elle renifla et fronça le nez. Berk ! Ça sentait l'œuf pourri.

Tornac contemplait le caillou comme s'il doutait de son existence :

– Qu'est-ce que c'est ?

Sarros leva les épaules, ce qui le fit ressembler aux hérons qui pêchaient dans le port :

– Je n'ai que l'ombre d'une supposition. Mais tu cherchais de l'extraordinaire, du jamais vu. Et voilà qui n'entre pas dans les catégories ordinaires.

– Il y en avait d'autres ? Sarros hochla la tête :

– C'est ce qu'on m'a dit. Un champ entier rempli de ces pierres.

– Noires et brûlantes ?

– Comme brûlant de l'intérieur, sans flamme ni fumée.

– Ça vient d'où ? demanda Essie.

Sarros eut un sourire mauvais, et elle vit que ses dents étaient limées en pointe. Elle en fut plus dégoûtée qu'effrayée.

– C'est bien ça la question, fillette. Oh, que oui !

Tornac avança la main pour prendre la pierre, mais Sarros abattit la sienne sur l'objet, lui faisant une cage de ses doigts :

– L'argent d'abord, Marcheur !

Les lèvres pincées, Tornac tira une bourse de cuir des profondeurs de son manteau. Un tintement métallique s'éleva quand il la posa sur la table.

Le sourire de Sarros s'élargit. Il défit le cordon, et Essie aperçut une lueur jaune. Elle en eut le souffle coupé. *De l'or !* Elle n'avait encore jamais vu la moindre pièce d'or.

– La moitié maintenant, dit Tornac. Le reste quand tu me diras où tu as trouvé ça.

Il tapota la pierre du bout du doigt.

Sarros émit un son bizarre. Essie ne comprit pas tout de suite qu'il riait.

Puis il gronda :

– Oh non, Marcheur ! Certainement pas. Tu vas nous donner le reste tout de suite, alors tu auras peut-être une chance de conserver ta tête.

S'avancant dans la salle, les hommes vêtus de fourrure glissèrent leurs mains sous leurs capes, et Essie vit les pommeaux des épées dissimulées dessous.

Paniquée, elle se raidit et chercha son père du regard. Il était distrait par un client, un des ouvriers du port, qui bavardait avec lui, appuyé au comptoir. Elle ouvrait la bouche pour crier quand Sarros lui appuya sur la gorge un couteau à

fine lame :

– Pas un pépiement, gamine, ou je te tranche la gorge !

La peur la figea sur place. Le contact froid du métal mortel lui coupait la respiration. Ses préoccupations précédentes lui paraissaient soudain bien dérisoires. Papa pouvait la sauver, elle en était sûre, mais seulement s'il savait qu'elle était en danger. Elle jeta un coup d'œil vers le bar dans l'espoir qu'il entendrait son appel muet.

Le regard de Tornac avait la dureté du silex, cependant il conservait tout son calme :

– Pourquoi ce revirement, Sarros ? Est-ce que je ne te paye pas en bon argent ?

– Ssssi, siffla Sarros. C'est bien la question.

Il se pencha, les lèvres entrouvertes. Son haleine puait la viande avariée.

– Si tu es prêt à payer pour de simples rumeurs et suppositions, c'est que tu as plus d'or que de bon sens. Beaucoup plus.

Essie eut envie de lui flanquer un coup de pied au menton, mais elle avait trop peur du couteau.

Un pli barra le front de Tornac, et il jura dans sa barbe.

Puis il déclara :

– On ne va pas se battre. Révèle-moi l'endroit, prends tout l'or que je te dois, et personne ne sera blessé.

– Se battre ? ricana Sarros. Tu n'as pas d'épée. Nous sommes six, et tu es seul. L'argent est à nous, que tu le veuilles ou non.

Essie se raidit en sentant une petite pointe de douleur, là où l'acier lui mordait la peau.

– Tu vois ? reprit Sarros. Je te facilite le choix, Marcheur. Donne-moi le reste de ton or, ou la gamine payera de son sang.

Essie retint son souffle et regarda Tornac. D'un côté, elle espérait le voir tirer un poignard caché et tenter une action aussi dangereuse qu'héroïque. Il semblait être le genre d'homme à agir ainsi. D'un autre côté, elle espérait seulement qu'il la sauverait.

Il se contenta de prononcer une suite de mots bizarres.

L'air devant lui parut trembler. Rien d'autre ne se passa. Essie ignorait ce qu'il avait tenté de faire ; en tout cas, ça n'avait pas fonctionné.

Sarros ricana de nouveau :

– Stupide. Complètement stupide.

De sa main libre, il tira de dessous sa veste une amulette : un crâne d'oiseau.

– Tu vois ça, Marcheur ? La sorcière Bachel nous a donné à chacun un collier enchanté. Tes manigances ne t'aideront pas. On est protégés.

– Vraiment ? dit Tornac.

Il prononça un Mot. Un Mot qui sonna comme un coup de cloche, et dans lequel Essie crut entendre toutes les significations possibles. Pourtant, quand elle voulut se rappeler le Mot lui-même, il ne lui en restait aucun souvenir.

Un lourd silence suivit. Dans la salle, tous les convives s'étaient tournés vers Tornac avec quelque chose d'hébété dans le regard, comme au sortir d'un rêve.

Essie ouvrait de grands yeux.

De la magie ! pensa-t-elle, si éberluée qu'elle en oubliait sa peur.

Personne n'était supposé utiliser la magie, ces derniers temps, à moins d'y avoir été autorisé par le corps des magiciens de la reine, le Du Vrangr Gata. Essie avait toujours eu envie de voir cette sorte de magie dont parlent les anciens contes.

Cependant, le Mot sonore avait laissé Sarros indifférent, et pour la première fois Tornac sembla perturbé.

– Essie ! appela Papa.

Sa matraque à la main, il sauta par-dessus le comptoir.

– Laisse-la, toi ! Tout de suite !

Il n'avait pas fait trois pas que deux des hommes vêtus de fourrure l'avaient flanqué par terre. Un son sourd retentit quand l'un d'eux le frappa à la tête avec le pommeau de son épée.

Il lâcha le bâton avec un gémississement.

Plus personne n'osait bouger.

– Papa ! cria Essie.

Sans la piqûre du couteau sur son cou, elle aurait couru auprès de lui. Son père n'avait jamais eu le dessous dans une bagarre, et de le voir étendu sur le sol lui ôtait ses derniers sentiments de sécurité.

Cette fois, Sarros s'esclaffa :

– Tes trucs ne t'aideront pas, Marcheur. Aucun sortilège ne peut résister à

ceux de Bachel. Aucune magie n'est aussi puissante que la sienne.

– Tu as peut-être raison, dit Tornac.

Il avait retrouvé tout son calme, ce qu'Essie trouvait incompréhensible. Ramassant la fourchette, il se mit à jouer avec.

– Eh bien, ma foi, on dirait que je n'ai plus le choix.

– Plus le moindre, en effet, commenta Sarros d'un air suffisant.

Maman apparut à l'entrée de la cuisine, s'essuyant les mains sur son tablier.

– Qu'est-ce qui se..., commença-t-elle.

Mais, quand elle vit Sarros et son couteau, et Papa gisant sur le sol, elle pâlit.

– Ne fais pas d'histoires ou ton mari va prendre un mauvais coup, la menaça l'un des bandits en pointant sa lame vers Papa.

L'intervention de Maman ayant détourné l'attention, Essie fut la seule à voir les lèvres de Tornac articuler un mot silencieux. Une espèce de flamme courut sur la longueur de la fourchette. Si la fillette avait cligné des yeux, elle ne l'aurait pas remarquée.

Sarros frappa la table du plat de la main :

– Assez jacassé ! L'argent !

Inclinant la tête, Tornac enfonça de nouveau la main gauche dans les plis de son manteau, d'un air décontracté. Puis il fit un geste si rapide qu'Essie n'eut pas le temps de le suivre. Un souffle de vent lui balaya le visage tandis que le manteau de Tornac tourbillonnait dans les airs. Sa fourchette lança un éclair et produisit un *cling* ! en arrachant le couteau de la main de Sarros pour l'envoyer voltiger contre le mur en rondins.

Tornac se rassit, le bras tendu, tenant les pointes de la fourchette enfoncées sous le menton de Sarros. L'homme aux dents limées déglutit. Un voile de sueur lui poissa le visage.

Essie n'osait toujours pas bouger. La main de Sarros était encore près de son cou, les doigts ouverts comme pour lui déchirer la gorge.

– Vois-tu, déclara Tornac, rien dans tes sortilèges ne m'empêche d'utiliser la magie sur quelque chose d'autre que ton amulette. Sur cette fourchette, par exemple.

Une lueur féroce s'alluma dans ses yeux, et il enfonça plus profondément les dents de métal dans la chair de Sarros.

– Pensais-tu vraiment qu'il me fallait une épée pour te vaincre, espèce d'autre

crasseuse ?

Sarros émit un sifflement. Puis il projeta violemment Essie contre Tornac et bondit en arrière en renversant sa chaise.

Essie roula à terre. Terrifiée, elle se faufila à quatre pattes entre les tables jusqu'à Maman. Autour d'elle, la salle n'était plus que cris d'effroi et fracas de pichets brisés.

Sa mère ne dit rien. Elle se contenta de pousser Essie derrière ses jupes et s'empara d'une chaise, qu'elle dressa devant elle comme un bouclier.

Dans la salle le désordre était général, tous se bousculaient pour prendre la fuite. Les six hommes vêtus de fourrure avaient tiré leurs épées, dans l'intention d'acculer Tornac contre la cheminée. Mais celui-ci avait ôté son manteau et se déplaçait dans la pièce avec une souplesse de chat. Réfugié dans un coin, Sarros s'égosillait :

– Tuez-le ! Coupez-le en rondelles ! Ouvrez-lui le ventre et arrachez-lui les boyaux !

L'homme le plus proche chargea en abattant son épée. Tornac la détourna d'un coup de sa fourchette. Puis il se fendit et la planta dans la poitrine de son adversaire.

Essie avait assisté à de nombreuses bagarres entre paysans avinés, à la fin des moissons. Mais celle-ci était bien pire : que des hommes sobres cherchent ouvertement à se tuer sous ses yeux la terrifiait.

Son père rampait pour se mettre à l'abri derrière le comptoir. Sa blessure à la tempe saignait abondamment.

– Papa ! cria-t-elle.

Il ne l'entendit pas.

Trois des sbires de Sarros bondirent sur Tornac. Ils frappaient tous en même temps à grands coups d'épée. D'une main, Tornac s'empara d'une chaise et assomma l'homme à sa gauche tout en repoussant de l'autre main, armée de sa fourchette, les attaques des deux autres avec une habileté stupéfiante. La longueur de leurs épées leur donnait l'avantage, mais Tornac semblait se glisser entre les lames. Il frappait à une telle vitesse que sa main en devenait floue. Un, deux, trois impacts jetèrent à terre les hommes gémissants.

De l'autre côté de la salle, Papa se remettait sur ses pieds en s'accrochant au comptoir. Il tenait toujours sa matraque, qui paraissait bien inoffensive, comparée aux épées luisantes.

– Essie ! s'exclama Maman d'une voix tendue. Olfa est dans la cuisine. Je veux que tu...

Elle n'eut pas le temps de finir. Un des hommes de Sarros accourut, armé d'un gourdin. D'un simple revers, il brisa la chaise que Maman brandissait devant elle.

Essie ne s'était jamais sentie aussi impuissante. Papa était trop loin pour leur venir en aide, et Maman ne pouvait rien faire pour stopper l'homme vêtu de fourrure qui levait une épée de son autre main.

Tchac !

Les yeux de l'homme se révulsèrent, puis il s'écroula, et Essie vit le manche de la fourchette dépasser de sa nuque. Tornac l'avait lancée à travers la salle.

Sarros et ses compagnons rescapés tentèrent une attaque par le flanc contre leur adversaire, maintenant désarmé. Ils n'en eurent pas le temps. Tornac envoya une table dans l'estomac de l'un d'eux. Et, quand l'homme fut à terre, il se jeta sur lui et lui cogna la tête contre le sol.

Avec un juron, Sarros courut vers la porte. En se retournant, il lança une poignée de cristaux scintillants vers Tornac.

De nouveau, celui-ci articula le Mot, et les cristaux, obéissants, virèrent dans les airs pour se précipiter dans le feu, provoquant un jaillissement d'étincelles au milieu de l'âtre.

Avant que Sarros ait pu atteindre la porte, Tornac l'empoigna par le dos de sa veste et, avec une force stupéfiante, le souleva au-dessus de sa tête avant de le projeter violemment sur le carrelage.

Lâchant un cri de douleur, Sarros serra contre lui son coude gauche, plié dans un angle anormal.

– Essie, dit Maman, reste derrière moi.

Essie n'avait aucune intention de désobéir. Les derniers clients s'étaient tous écartés de Tornac, qui écrasait du pied la poitrine de Sarros.

– Maintenant, espèce de salopard, gronda-t-il, dis-moi où tu as trouvé cette pierre.

Quittant l'abri du comptoir, Papa traversa la salle d'un pas chancelant pour rejoindre Essie et Maman. Ils s'enlacèrent sans un mot.

Sarros émit un son étranglé. Il y avait dans son rire une note sauvage, qui rappela à Essie le fou qui vivait sous le pont, près du moulin.

Sarros passa la langue sur ses dents pointues :

– Tu ne sais pas ce que tu cherches, Marcheur. Tu as le cerveau embrumé et la vue courte.

Le Dormeur s'agitait, et moi et moi sommes des fourmis attendant d'être écrasées.

– La *pierre*, dit Tornac entre ses dents serrées. Où ?

La voix de Sarros monta dans les aigus :

– Tu ne comprends pas. Les Rêveurs ! Les Rêveurs ! Ils pénètrent dans ta tête et ils manipulent tes pensées. Aaah ! Ils les déboîtent comme on fait sortir un os de son articulation.

Il se mit à frapper le sol de ses talons. Une écume jaune moussa aux coins de sa bouche.

– Ils viendront te prendre, Marcheur, et alors, tu verras. Ils...

Ses derniers mots se perdirent dans un croassement. Puis, après un ultime sursaut, il s'affaissa.

Plus personne ne bougeait dans la salle. Tous les yeux étaient fixés sur Tornac. D'un coup sec, celui-ci arracha l'amulette du cou de Sarros. Il revint vers la cheminée et reprit son manteau. Il empocha la pierre au cœur brillant, ramassa sa bourse pleine d'or. Puis il s'immobilisa, songeur.

Faisant sauter la bourse dans sa main, il s'approcha de Papa et Maman, qui protégeaient toujours Essie.

– S'il vous plaît..., gémit Papa.

Essie ne lui avait jamais entendu cette voix suppliante ; elle en eut presque la nausée. Elle comprenait soudain que le monde était beaucoup plus effrayant que tout ce qu'elle avait imaginé. Leur maison, qui lui avait toujours paru un havre de paix, ne l'était plus. Ni son père ni sa mère ne pouvait la protéger contre des épées, et certainement pas contre la magie.

– Veuillez accepter mes excuses pour ce dérangement, dit Tornac.

Il sentait la sueur, et sa chemise de lin était éclaboussée de sang. Néanmoins, il avait retrouvé tout son calme.

– Tenez, ceci vous permettra de réparer les dégâts.

Il tendit la bourse ; après un instant d'hésitation, Papa l'accepta, et se lécha les lèvres.

– La Garde sera là d'une minute à l'autre. Passez par derrière, vous atteindrez le portail sans être vu.

Tornac hocha la tête et s'agenouilla pour extirper la fourchette de la nuque du ruffian étendu sur le sol. Puis il planta son regard dans celui d'Essie, qui eut un mouvement de recul.

– Il faut parfois faire face et se battre, dit-il. Parfois, s'enfuir n'est pas la solution. Tu comprends ?

– Oui, souffla Essie.

Tornac se tourna alors vers les aubergistes :

– Une dernière question. Avez-vous besoin de l'appui de la guilde des maçons pour garder votre établissement ouvert ?

Le front de Papa se plissa de confusion :

– Non, non, ce n'est pas nécessaire. Pourquoi ?

– C'est bien ce que je pensais.

Il tendit alors la fourchette à Essie. Les dents en étaient parfaitement propres, sans une seule trace de sang.

– Tiens, je te la donne. Un sortilège la protège, qui l'empêche de se casser. Si Hjordis t'embête encore, pique-la un bon coup ; elle te laissera tranquille.

– Essie ! s'offusqua Maman à voix basse.

Mais Essie avait déjà pris sa décision. Tornac disait vrai : partir n'était pas toujours la solution. Elle avait aussi une autre raison de rester : même si elle était plus en sécurité chez elle qu'ailleurs, elle ne pouvait pas compter sur ses parents pour écarter tout danger. Ce qui venait de se passer dans l'auberge en était la preuve. Sa seule véritable option était d'apprendre à se défendre et à défendre sa famille.

Elle prit la fourchette.

– Merci, dit-elle gravement.

– Toute bonne arme doit avoir un nom, reprit Tornac. Surtout quand elle est magique. Comment vas-tu l'appeler ?

Essie réfléchit une seconde avant de répondre :

– Miss Qui-Pique.

Un large sourire étira les lèvres de Tornac, effaçant toutes les ombres de son visage.

– Miss Qui-Pique ! répéta-t-il en riant de bon cœur. C'est bien trouvé ! Je souhaite que Miss Qui-Pique t'apporte beaucoup de bonheur !

Essie sourit aussi. Le monde était immense et effrayant, mais maintenant elle

avait une arme magique. Elle avait Miss Qui-Pique. Peut-être que, si elle en donnait un bon coup à Hjordis, Carth lui pardonnerait. Elle imaginait déjà l'expression outragée de son ennemie...

Puis Maman demanda :

– Qui... Qui êtes-vous vraiment ?

– Un de ces nombreux individus qui cherchent des réponses, déclara Tornac.

Essie pensa qu'il allait partir. Elle fut surprise quand il posa une main sur son bras. Il prononça des mots qu'elle ne comprit pas, mais elle les sentit pénétrer jusqu'à la moelle de ses os.

– Laissez-la ! protesta Papa.

Tornac s'éloignait déjà, son manteau battant derrière lui comme une aile noire. Quand le bruit de ses pas se fut éteint, Papa et Maman tâtèrent la tête et le corps de leur fille, à la recherche d'une blessure.

– Tu n'as rien ? s'inquiéta Maman. Qu'est-ce qu'il t'a fait ? As-tu...

– Je vais bien, la rassura Essie, même si elle n'en était pas tout à fait sûre. Je... Ah !

Une vive brûlure lui courut le long du bras, lui arrachant un cri de douleur. C'était comme la morsure d'un million de fourmis.

Elle releva sa manche et vit...

Son avant-bras semblait animé d'une vie propre, tandis que la longue cicatrice irrégulière disparaissait peu à peu pour faire place à une peau saine et lisse. Elle rétrécit jusqu'à ne laisser qu'une petite marque rouge en forme de *S* qui demeura, comme le souvenir de la souffrance passée. Ou un signe de survie.

Essie fixait son bras, incrédule. Elle caressa sa nouvelle peau, puis leva les yeux vers ses parents. Cette fois, elle ne tenta pas de retenir les larmes qui débordaient sur ses joues.

– Oh, Essie ! dit Papa d'une voix vibrante d'émotion.

Et lui et Maman la serrèrent tendrement dans leurs bras.



Au sortir de l'auberge, Murtagh renversa la tête pour aspirer longuement l'air frais de la nuit. De légers flocons de neige voletaient autour de lui, la ville tout entière semblait immobile et silencieuse sous une molle couverture de nuages.

Son cœur battait encore trop vite des effets de la bataille. *Imbécile !* Il aurait dû se douter que proposer une telle quantité d'or créerait un problème. C'était une erreur qu'il ne commettrait plus.

Depuis combien de temps n'avait-il pas tué quelqu'un ? Plus d'un an. Une paire de bandits lui avait sauté dessus alors qu'il rentrait au campement, un soir. Des rustres qui n'avaient pas la moindre chance contre lui. Il avait réagi par pur réflexe, et, avant même qu'il ait compris ce qui lui arrivait, les deux infortunés gisaient déjà à terre. Il entendait encore le gémissement du plus jeune à l'instant de mourir.

Murtagh grimaça. Il existait des gens qui n'avaient tué personne de toute leur vie. Il se demanda quel effet cela faisait.

Une goutte de sang – pas le sien – lui chatouilla le dos de la main. Il l'essuya avec dégoût sur le mur du bâtiment. Plutôt s'écorcher la peau que de garder cette trace !

Même s'il n'avait pas extirpé à Sarros le nom d'un lieu, du moins avait-il eu la confirmation que celui-ci existait. Cette certitude le mettait mal à l'aise. Il aurait de beaucoup préféré être déçu. Quelle que soit la vérité enfouie sous le champ de terre noircie, il doutait qu'elle annonçât quoi que ce soit de bon. La vie n'était jamais aussi simple. Et qui étaient ces Rêveurs mentionnés par Sarros ? Encore des mystères...

Une question pénétra ses pensées au moment où il sortait de la ville : Thorn s'inquiétait.

« Je vais bien, répondit Murtagh. Un léger contretemps, rien de grave. »

« Tu as besoin de moi ? »

« Je ne pense pas. Reste tout de même vigilant. Toujours. »

Thorn se retira avec une attention prudente, mais Murtagh sentait la connexion qui les liait à chaque instant, cette proximité réconfortante, la seule réalité à laquelle ils pouvaient se fier l'un et l'autre.

Il remonta la rue. Il était temps de partir. La Garde ne tarderait pas à arriver pour enquêter sur les échauffourées de la taverne. Il ne s'était que trop attardé.

Un léger mouvement, très haut au-dessus de lui, attira son attention.

Murtagh s'arrêta pour regarder, doutant de ce qu'il voyait.

Sous les nuages bordés de lumière, un petit bateau voguait dans les airs, long de quatre pouces tout au plus. Sa coque et sa voile étaient faites d'herbes tressées, son mât et sa vergue, d'une brindille. Aucun équipage ne le dirigeait, il

naviguait seul, mû par une force invisible.

Le bateau tourna deux fois autour de Murtagh, et celui-ci distingua une minuscule oriflamme battant au-dessus d'un tout aussi minuscule nid-de-pie.

Puis le bateau vira vers l'ouest et disparut derrière le rideau de neige, sans laisser aucune trace de son passage.

Murtagh ne put retenir un sourire. Il ne savait pas qui avait fabriqué ce bateau, il ignorait sa signification. Mais qu'une chose aussi singulière, aussi fantaisiste, pût exister l'emplissait d'une joie inexplicable.

Il se remémora ce qu'il avait dit à cette fillette, Essie. Il ferait peut-être bien de suivre ses propres conseils. Il était peut-être temps de cesser de courir en tous sens, de retourner auprès de ses vieux amis.

Cette perspective emplit le cœur de Murtagh d'un tumulte d'émotions contradictoires. Partout où il était allé, il avait senti le venin dans la voix des gens qui prononçaient son nom. Quelle que soit la véhémence avec laquelle Eragon et Nasuada le défendaient en public, rares étaient ceux qui lui accorderaient leur confiance après ses hauts faits au service de Galbatorix. C'était une réalité aussi amère qu'injuste, que les circonstances lui avaient imposée longtemps auparavant.

Voilà pourquoi il avait dissimulé son visage et changé de nom, restant à la lisière des terres habitées, ne se risquant jamais en des lieux où on aurait pu le reconnaître. Et, même si cette errance solitaire leur avait fait du bien, à Thorn et à lui, ils n'avaient pas l'intention de continuer ainsi le reste de leur vie. Oui, peut-être le temps était-il venu d'affronter le passé.

Mais, d'abord... Murtagh observa l'objet qu'il tenait entre les mains : le crâne d'oiseau qu'il avait pris au cou de Sarros.

Quelle sorte d'enchantedement contenait cette amulette pour résister au Nom des Noms ? Une magie qui se passe de mots est imprévisible et dangereuse. Rares étaient les enchanteurs assez braves ou assez fous pour se risquer à l'utiliser. Lui-même n'avait pas osé s'en servir à l'auberge, avec tant d'innocents autour de lui.

Non, avant toute chose, Murtagh devait trouver la sorcière nommée Bachel et lui poser quelques questions. Les réponses, il n'en doutait pas, seraient fort intéressantes.

Chapitre III

La Chambre des Couleurs

Quand Eragon reprit conscience, la nuit était tombée. La Chambre des Couleurs n'était éclairée que par la lumière des lanternes sans flamme accrochées aux murs et par celle qu'irradiaient les Eldunari.

Il resta assis, les yeux fixés sur le sol, le temps de recouvrer ses esprits. Un large sourire illumina son visage. *Murtagh !* Eragon n'avait pas eu de nouvelles de son demi-frère depuis leur séparation sous les murs d'Urû'baen – désormais appelée Ilirea –, après la mort de Galbatorix. À en croire la rumeur, on aurait vu ici ou là un dragon rouge survolant l'Alagaësia, seul indice permettant de penser que Murtagh était encore en vie. L'idée qu'il se conduisait bien – ou du moins mieux qu'auparavant – était réjouissante.

Il mérite d'être heureux, pensa Eragon.

La quête de Murtagh ainsi que l'existence de la sorcière Bachel lui donnaient à réfléchir. Ces deux sujets le concernaient, parce qu'ils lui rappelaient à quel point sa connaissance de l'Alagaësia et de ses habitants était encore incomplète. De telles lacunes étaient inacceptables. Son ignorance pouvait se révéler fatale pour ceux que Saphira et lui avaient juré de protéger.

Il espérait que Murtagh ferait preuve de prudence, car, où qu'il aille, il serait en grand danger. En dépit de ses hautes capacités, il n'était pas invulnérable. Personne ne l'était.

Eragon se remémora le conseil de Murtagh à Essie : « Il faut parfois faire face et se battre. Parfois, s'enfuir n'est pas la solution. » Il sut alors pourquoi les dragons lui avaient offert cette vision particulière.

Souriant de nouveau, il relâcha son souffle. Si une gamine comme Essie était capable d'affronter les difficultés de la vie, il devait faire de même, et de bon cœur. N'était-il pas un Dragonnier ?

D'ailleurs, aucun des problèmes avec lesquels il se débattait n'était à moitié

aussi pénible que celui posé par cette peste de Hjordis. Eragon pouffa à l'idée de ne pas avoir à se coltiner une fille aussi odieuse.

« Ça t'a aidé ? » s'enquit Glaedr.

Eragon hocha la tête, même si le dragon ne pouvait pas le voir, et se releva pour étirer ses jambes courbaturées :

« Oui, merci, Ebrithil... Merci à vous tous. »

Un chœur de pensées lui parvint en réponse :

« Ce fut un plaisir, petit. »

Un jour, les dragons cesseraient de le considérer comme un louveteau maladroit. Mais ce jour n'était pas encore arrivé. La mine désabusée, Eragon quitta la salle et remonta dans son aire.

Dehors, les étoiles répandaient leur lumière froide sur la plaine et sur le mont Arngor. Ce spectacle rappela à Eragon le bateau d'herbes tressées que Murtagh avait vu : celui qu'Arya avait fabriqué une nuit, près du feu, quand elle lui avait apporté son soutien pour échapper à l'Empire. C'est aussi cette nuit-là qu'une troupe d'esprits sauvages surgie de l'obscurité avait, le temps d'une apparition, transformé un lys en une fleur d'or pur.

Arya avait doté le bateau d'un sortilège lui permettant de tirer son énergie des plantes, de sorte qu'il puisse voguer indéfiniment dans les airs, et que sa coque d'herbe reste à jamais verte et fraîche. Eragon se réjouissait de le savoir toujours là, naviguant au-dessus de l'Alagaësia sur la houle du vent, et il se demandait ce qu'il avait pu survoler au cours de son errance. Un mystère de plus parmi tant d'autres mystères.

Saphira l'attendait, roulée en boule dans son nid. Elle ouvrit un œil quand Eragon, s'étant déshabillé, rampa sous son aile.

« Alors ? » fit-elle.

– Tu avais raison, dit Eragon en s'allongeant contre son ventre chaud. J'avais besoin de faire une pause.

Un ronronnement sourd roula dans sa poitrine :

« Tu es beaucoup plus gentil quand tu cesses de japper comme un renard hargneux. »

– C'est vrai, dit-il en pouffant.

Puis il lui confia la vision offerte par les Eldunari.

« J'aimerais que Murtagh et Thorn viennent vivre avec nous », déclara-t-elle.

– Moi aussi.

« Penses-tu que nous ayons un autre ennemi caché en Alagaësia ? »

– Je ne sais pas. Si c'est le cas, ça ne fera jamais qu'un ennemi de plus. Je n'ai pas envie de m'en préoccuper.

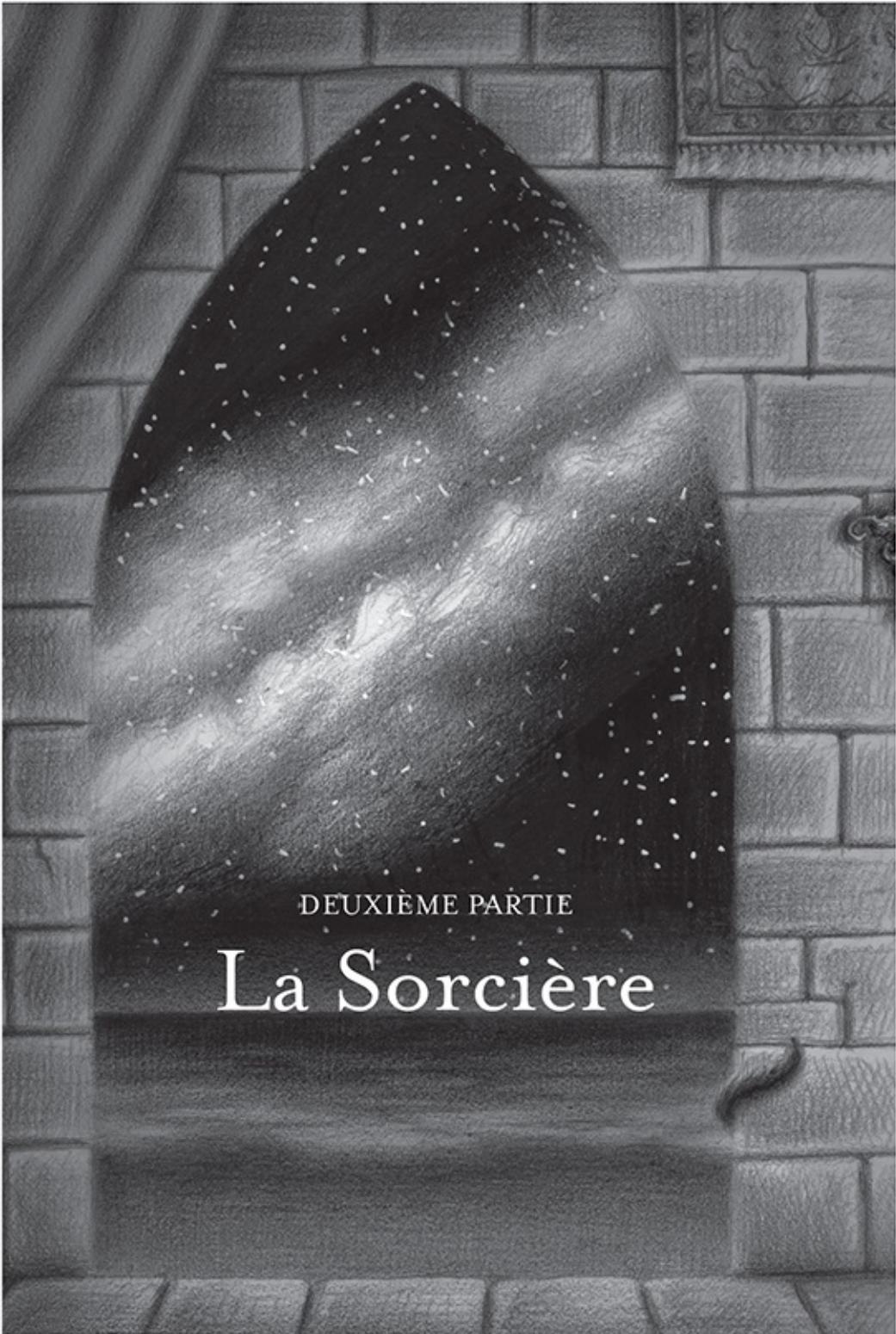
« Moi non plus... »

Prenant une longue inspiration, elle remua ses ailes pour trouver une meilleure position.

« Assez cogité pour ce soir. On pensera à tout ça demain matin. »

– Assez cogité, approuva Eragon avec un sourire.

Il ferma les yeux, se nicha tout contre elle. Et, pour la première fois depuis leur arrivée au mont Arngor, mettant ses inquiétudes de côté, il dormit d'une seule traite, et aucune angoisse ne vint troubler son sommeil.



DEUXIÈME PARTIE

La Sorcière

Chapitre IV

Énigmes

Eragon dévisageait Angela, l'herboriste, assise de l'autre côté de son bureau.

Elle s'était installée sur le siège en bois sombre créé pour lui par le chant des elfes, encore en tenue de voyage, enveloppée dans ses peaux de lapin. Les gouttes de neige fondues qui perlaient au bout des poils scintillaient à la lueur des lanternes.

Allongé sur le sol près d'elle, Solebum, le chat-garou, sous sa forme féline, nettoyait à grands coups de langue râpeuse sa fourrure hirsute.

Les épais flocons qui tourbillonnaient devant la fenêtre ouverte brouillaient le paysage. Quelques-uns se posaient parfois sur le rebord ; mais, pour l'essentiel, les sortilèges d'Eragon tenaient à l'écart la neige et le froid.

La tempête qui s'était abattue sur le mont Arngor deux jours plus tôt ne donnait aucun signe d'apaisement. Ce n'était d'ailleurs pas la première. L'hiver, dans les plaines de l'est, se révélait encore plus rude qu'Eragon l'avait imaginé. Les Montagnes des Beors, supposait-il, influaient sur le climat.

Angela et Solebum étaient arrivés avec les derniers fournisseurs, une bande d'humains dépenaillés, épuisés par le voyage et à moitié gelés. L'herboriste était également accompagnée d'Elva, l'enfant portant la marque du dragon, qu'Eragon avait malencontreusement grevée d'une terrible malédiction en cherchant à la bénir. Chaque fois qu'il se trouvait en face de la fillette, il ressentait tout le poids de sa responsabilité.

Elva était restée au rez-de-chaussée, où elle partageait le repas des nains. Elle avait grandi depuis leur dernière entrevue. On lui aurait donné une dizaine d'années, environ six de plus que son âge véritable.

– Eh bien, déclara Angela, où est donc la turbulente couvée de bébés dragons que j'espérais découvrir ?

Ôtant ses mitaines, elle croisa les mains sur son giron :

– À moins qu’ils n’aient pas encore éclos ?

Eragon réprima une grimace :

– Non. La citadelle est loin d’être achevée, comme tu as pu le constater, et notre approvisionnement est difficile. Pour parler comme Glaedr, les œufs ont déjà attendu une centaine d’années, ils peuvent bien patienter un hiver de plus.

– Hmm... il a peut-être raison. Prends tout de même garde à ne pas trop tarder, Argetlam. L’avenir appartient à ceux qui s’en emparent. Et Saphira ?

– Quoi, Saphira ?

– Nous a-t-elle donné des œufs ?

Eragon s’agita sur son siège, mal à l’aise. La réponse était « Non, pas encore », mais il n’avait pas envie d’en parler. C’était trop personnel.

– Si ça t’intéresse, tu n’as qu’à lui poser la question.

L’herboriste avança le cou :

– Oh ! Susceptible, hein ? Fort bien, je l’interrogerai.

– Qu’est-ce qui t’amène ici ? Au beau milieu de l’hiver, en plus ?

Elle tira de son manteau une petite flasque en cuivre, dont elle but une gorgée avant de tendre à Eragon. Il refusa d’un signe de tête.

– Dis-moi, Tueur de Roi, tu n’as pas l’air très heureux de nous voir.

– Vous êtes toujours les bienvenus dans notre foyer, déclara Eragon, choisissant ses mots avec soin.

Mieux valait ne pas offenser cette femme aussi instable que le vif-argent. Il poursuivit :

– Mais reconnaît que c’est étrange : t’aventurer à travers ces plaines au pire moment de l’année ! Ça m’intrigue, tu devrais être la première à le comprendre.

– Que de chemin parcouru depuis ce jour à Teirm, murmura Angela.

Haussant la voix, elle reprit :

– Ma venue tient à deux raisons. La première, c’est que j’effectue actuellement une tournée avec Elva. J’ai pensé que ça nous ferait du bien à toutes les deux de quitter quelque temps la compagnie des humains d’Alagaësia. Surtout quand on voit comment les magiciens du Du Vrangr Gata, ces toutous soumis à Nasuada, empoisonnent la vie d’inoffensives sorcières comme moi.

Eragon haussa un sourcil :

– Inoffensive ?

– Bon, admit Angela avec un sourire en coin, peut-être pas si inoffensive. En tout cas, nous sommes allées au Du Weldenvarden. Nous sommes descendues dans le puits du rêve, dans les grottes de Mani, et nous avons fait halte à Tronjheim. Fell Thindare se présentait logiquement comme l'étape suivante. De plus...

Elle joua avec l'ourlet de son manteau :

– Il m'est apparu qu'Elva pourrait t'aider à apaiser les esprits de certains Eldunari.

Eragon acquiesça, lisant entre les lignes :

– Oui, elle pourrait... Je suppose même qu'elle apprendrait bien des choses.

– Exactement, lança Angela avec une conviction inattendue. Exactement.

Elle secoua sa capuche de fourrure trempée, évitant le regard d'Eragon.

Celui-ci sentit l'inquiétude s'insinuer dans son esprit. De toutes les créatures qu'il avait rencontrées depuis la découverte de l'œuf de Saphira dans la Crête, voilà si longtemps, Elva était peut-être la plus dangereuse. Sa bénédiction mal énoncée avait fait d'elle un être plus qu'humain : un bouclier vivant contre le malheur des autres. En vertu de quoi, Elva avait reçu un don qui lui permettait d'anticiper toute forme de souffrance. Là ne s'arrêtaient pas ses pouvoirs. Elle percevait la pensée la plus douloureuse chez ceux qui l'entouraient. Une faculté impressionnante, effrayante même. Et un fardeau insupportable pour une enfant.

Qu'en dépit de cette malédiction, Elva n'eût pas perdu la raison ne cessait de stupéfier Eragon. Toutefois, elle était encore bien jeune ; le danger demeurait.

Il se pencha, les yeux plissés :

– Qu'est-ce que tu ne me dis pas, Angela ? Quelque chose cloche avec Elva ?

L'herboriste éclata de rire :

– Quelque chose cloche ? Non, rien ne *cloche*. Tu es trop suspicieux, Tueur d'Ombre.

– Hmm..., fit-il, pas très convaincu.

Le bruit râpeux de la langue de Solebum accompagnait toujours leur dialogue.

Angela fouilla alors dans les plis de son manteau pour en sortir un mince paquet plat, enveloppé dans une peau huilée.

– Voici la deuxième raison de ma venue, dit-elle en tendant l'objet à Eragon. Avant de devenir complètement gâteuse, j'ai décidé de prendre la plume et de

rédiger un récit de ma vie. Une sorte d'autobiographie, si tu préfères.

– Avant de devenir gâteuse ? répéta-t-il.

La femme aux cheveux bouclés qui se tenait devant lui ne semblait pas avoir beaucoup plus qu'une vingtaine d'années.

Eragon soupesa le paquet :

– Et que suis-je supposé faire de ça ?

– Le lire, évidemment ! Pourquoi aurais-je traversé toute l'Alagaësia, sinon pour obtenir l'avis autorisé d'un fermier illettré ?

Eragon la dévisagea un long moment avant de lâcher :

– Très drôle.

Il déballa le paquet et découvrit une collection de pages couvertes de runes, tracées avec des encres de différentes couleurs. En les feuilletant, il nota plusieurs titres de chapitres, numérotés de façon aléatoire.

– Il manque des morceaux, fit-il remarquer.

L'herboriste agita les mains comme si ça n'avait aucune importance :

– Parce que je ne les ai pas écrits dans l'ordre. Mon cerveau fonctionne comme ça.

– Alors, comment sais-tu que – il scruta une page – ceci est le chapitre cent vingt-cinq plutôt que, disons, le cent vingt-trois ?

– Parce que, expliqua Angela d'un air supérieur, je vénère les dieux, et qu'ils me remercient de ma dévotion.

– Non, c'est faux, dit Eragon.

Il se pencha, comme s'il venait de prendre l'avantage dans une séance d'entraînement :

– Tu ne vénères personne d'autre que toi.

– Quoi ? s'exclama-t-elle sur un ton faussement outragé. Tu oses mettre en doute mes convictions, Shur'tugal ?

– Pas du tout. Je pose seulement la question. Si je prends ta déclaration au sérieux, quels dieux vénères-tu ? Ceux des nains ? Des Urgals ? Des tribus nomades ?

Le sourire d'Angela s'élargit :

– Tous ceux-là, bien sûr ! Je n'ai pas une foi si étroite qu'elle se restreigne à une seule catégorie de divinités.

– Ce doit être quelque peu... contradictoire, me semble-t-il.

– Tu as l'esprit trop étroit, fils de Brom, je te l'ai déjà dit. Élargis ta conception de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas.

Elle le fixait avec un amusement non dissimulé.

– Tu as peut-être raison, admit-il, dans l'espoir de l'amadouer. Cependant, ce ne sont pas les dieux qui ont écrit ces pages.

– Non, c'est moi. Mais on se laisse distraire par des considérations théologiques, et, bien que ce soit un agréable sujet de conversation, telle n'est pas mon intention... Tu connais les anneaux-puzzles fabriqués par les nains ?

Eragon hocha la tête, songeant à celui qu'Orik lui avait donné pendant leur voyage depuis Tronjheim jusqu'à la cité elfique d'Ellesméra.

– Tu sais donc comment, désassemblés, ils ne sont qu'une grappe sans forme. Mais replace-les dans le bon ordre, et – oh ! – tu obtiens un unique et solide anneau.

Angela désigna les pages qu'il tenait à la main :

– Ordre ou désordre, tout dépend de la perspective que tu en as.

– Et quelle perspective est la tienne ?

– Celle de l'artisan qui a fabriqué l'anneau, répliqua-t-elle sur le ton de l'évidence.

– Je...

– Cesse de poser des questions et lis !

Ramassant ses mitaines, elle se leva :

– Nous en discuterons plus tard.

Tandis que l'herboriste quittait l'aire, Solembum cessa de se lécher. Fixant sur Eragon ses yeux en amande, il déclara :

« Méfie-toi des ombres qui marchent, humain. D'étranges forces sont à l'œuvre dans le monde. »

Puis le chat-garou s'en alla à son tour à petits pas silencieux.

Vaguement troublé, Eragon s'adossa à sa chaise et se plongea dans le manuscrit d'Angela. Son esprit de contradiction le poussait à le lire dans le désordre, rien que par défi. Mais il se contint et commença comme il le devait, par le commencement.

Chapitre V

De la nature des étoiles

Préface

D'aucuns me considèrent comme une créature frivole, ce qui n'est pas pour me déplaire. Au temps de ma jeunesse (car, oui, cher lecteur, j'ai été jeune, quoi qu'en disent ces stupides adeptes de la Doctrine du Reliquat), j'ai commis l'erreur de m'exposer en public. Et, dans mon enthousiasme juvénile, j'ai répété cette erreur un bon nombre de fois.

Voulez-vous palper et sonder, examiner et savoir, connaître le goût de mon âme ? Je ne suis pas une gamine écervelée. Non. Désormais, je me trompe rarement et ne commets jamais deux fois les mêmes fautes, car, dans ma profession, celles-ci se payent en monnaie de sang, de chair et de vie.

Donc.

Les contes réunis dans ce volume sont tous vrais et chacun d'eux est faux. Je laisse au discernement du lecteur le soin de démêler les fils contradictoires du récit, de la mémoire, des faits et des mensonges. Mais je tiens à dire ceci : j'ai consigné avec le plus grand soin les évènements les plus connus – et de ce fait même les plus mal compris.

La vérité se tient quelque part entre deux points de vue opposés, rarement au milieu. D'après mon expérience, on la trouve le plus souvent en haut et à gauche des « vérités » apparentes et unanimement reconnues. Levez les yeux au-dessus de la surface des affaires humaines, et, si vous ne découvrez pas un dragon en vol, l'état du ciel vous incitera peut-être à vous abriter avant l'arrivée de la tempête.

Beaucoup vous conseilleront de creuser à recherche de la vérité. Ne faites jamais ça. Jamais. J'ai creusé. J'ai vu ce qu'il y avait dans les profondeurs, et je ne le souhaite à personne.

Cherchez la sagesse ! Ou, à défaut, un peu moins de stupidité.

Angela de Bien des Noms

CHAPITRE 7

Les étoiles voyagent dans le ciel nocturne

Lorsque j'étais enfant, c'était une évidence à laquelle il n'était même pas besoin de réfléchir, comme on sait que le soleil se lève ou que les saisons se succèdent.

J'ai gardé un souvenir extrêmement vivace d'une nuit passée dans une prairie au sommet d'une colline, allongée sur le dos, les yeux grands ouverts sur le théâtre céleste. Les étoiles répandaient à travers le ciel clair une lueur froide, bien différente des feux fumeux de la ville et des torches des veilleurs.

Les étoiles traçaient leur chemin nocturne au-dessus de la Terre. Elles bougeaient. Ça paraît tellement évident ; comment prétendre que ce n'est pas vrai ? Or, l'évidence est parfois une illusion.

Les herbes et les dernières fleurs du printemps n'étaient que des silhouettes noires contre la luminosité du ciel. La végétation était assez haute pour cacher une génisse, ce qui me donnait l'impression de regarder depuis le fond d'un trou. Même si les veilleurs étaient montés jusqu'à cette pâture, ils ne m'auraient pas vue avant d'arriver près de moi.

Au fil des heures, les étoiles tournaient, la fraîcheur de la nuit aspirait ma chaleur, et je tombai dans une sorte de transe. Je n'étais ni endormie – je n'osais pas fermer les yeux – ni pleinement éveillée. Quand j'y repense aujourd'hui, le processus naturel qui affectait mon corps me paraît tout à fait explicable. Mais, pendant de nombreuses années, il m'est demeuré mystérieux.

Le monde *changeait*.

Pendant un moment, il me sembla que tout – la terre sous mon dos, sous mes bras étendus, sous mes paumes pressées contre le sol humide – perdait sa substance. Je tombais d'un néant dans un autre. Mon corps ne pesait plus. Il tombait et flottait en même temps, tout en restant pourtant lourdement allongé sur le sol. Ma perception de la durée se modifia. Les étoiles semblaient filer à travers le ciel, jusqu'à l'instant où, soudain, elles me parurent immobiles tandis

que c'était moi qui bougeais. Le sol, les arbres, les montagnes, tout bougeait.

Je ne connaissais pas le terme « planète », alors. Mais c'était le mot juste.

L'aube illumina le ciel, et je ne percevais toujours pas le passage du temps. La transe cessa avec les premiers rayons du soleil. Je revins à moi, bouleversée par une nouvelle compréhension du monde et résolue à affronter les inévitables... *conséquences* qui ne tarderaient pas à me frapper.

CHAPITRE 23

Les étoiles sont immobiles.

*La rotation de la planète crée l'illusion
d'un mouvement stellaire.*

Un imperceptible toucher de l'index suffit à lancer le globe, qui se mit à tourner silencieusement, presque sans friction, sur l'axe fabriqué par les nains. C'était un objet magnifique, où miroitaient une infinité de détails incrustés dans un pâle métal d'origine inconnue. Les plus vastes continents du monde se réduisaient à de minuscules reliefs sous le bout de mes doigts. J'avais certainement frôlé sans le savoir de nombreux endroits que j'avais déjà visités.

Ce globe avait exercé sur moi une puissante attraction dès l'instant où mes yeux s'étaient posés sur lui. Je l'avais étudié pendant des heures, pour comparer ses caractéristiques avec les cartes familières et découvrir les différentes méthodes permettant de représenter un objet rond sur une surface plane.

Bien qu'il constituât – je le sais maintenant – une reproduction fort incomplète de notre planète, c'était néanmoins une œuvre d'art fascinante, et j'ai déploré sa destruction. Un faible prix à payer... Pourtant, l'art devrait être protégé.

À ce moment-là, le globe n'était toutefois pour moi que pure distraction, ce qui me fit perdre de précieuses secondes.

Le temps était compté. La bibliothèque pouvait changer à tout instant, et plus je m'attardais, plus je risquais d'échouer dans quelque entre-monde inconnu, dans un autre espace, ni ici ni là.

La porte intérieure de la bibliothèque ne coïncidait avec la porte extérieure qu'à certains moments, et je ne possédais pas encore le talent nécessaire pour effectuer les obscures manipulations permettant de prévoir l'heure exacte de la connexion. C'était un système ingénieux, destiné à protéger le plus précieux des

secrets. Indifférente au danger, j'étais déterminée à faire mes premiers pas sur le chemin du savoir.

Cependant, dépasser la fenêtre de temps où la bibliothèque et la tour étaient connectées n'était pas ma plus grande crainte. Ce qui me préoccupait surtout, c'était la possibilité qu'il me surprenne en ces lieux.

J'étais devenue l'apprentie du Gardien de la Tour en me fiant à sa promesse de me former, mais ses premiers filets d'informations s'étaient vite réduits à du goutte-à-goutte, tout juste suffisant pour m'humecter les lèvres, quand je voulais boire à grandes gorgées, plonger et nager et me noyer dans la véritable connaissance.

Mon dépit d'avoir été trompée et ma soif de justice étaient plus forts que ma peur des conséquences si je me faisais prendre, ou du moins juste assez forts pour me pousser à courir ce risque. Je voulais savoir, et une liberté volée, c'est encore la liberté.

En l'absence du Gardien, qui ne m'autorisait que de simples ouvrages emplis de concepts que je maîtrisais depuis longtemps, la bibliothèque me paraissait plus grande que dans mon souvenir. Les sculptures ornant les hautes étagères semblaient bouger légèrement à la lisière de ma vision, tout en restant immobiles quand mon regard se fixait sur elles.

Je cherchais fébrilement, sans me laisser distraire davantage ; mais un désespoir grandissant me faisait oublier mon plan si soigneusement préparé. Je tirais chaque livre l'un après l'autre, des ouvrages aux couvertures banales ou dorées, plus minces qu'un doigt ou plus larges qu'une main, certains incroyablement pesants pour leur taille.

Clic.

C'est le déplacement d'un volume des plus ordinaires qui déclencha l'ouverture d'un tiroir secret dans un meuble voisin, me procurant de façon inattendue le frisson de l'anticipation. Dans ma hâte de découvrir son contenu, je fis tomber une lanterne sans flamme de son support.

Elle ne se brisa pas.

Elle n'activa aucun signal d'alarme.

Mais, le temps que je la replace avec des doigts tremblants, j'avais perdu de nouvelles et toujours aussi précieuses secondes. Ma terreur de laisser des traces de mon intrusion n'était rien face à celle de me retrouver piégée.

Aurais-je eu assez de temps sans cette erreur ? Sans les instants passés à contempler le globe ? Ou cette aventure était-elle condamnée dès le début par

mon inexpérience ?

Tout l'or du monde ne vous sauvera pas si vous errez sans eau dans un désert infini. Et que valent les secrets de l'univers si vous êtes perdu quelque part, hors de l'influence des lois connues ?

La bibliothèque *changeait*. Ou plutôt tout changeait et rien ne changeait. L'endroit était exactement tel que je l'avais découvert, mais mon corps tout entier vibrait douloureusement de l'agitation soudaine secouant chaque fibre de l'univers. J'étais à la fois à la même place et dans un tout autre lieu.

J'étais piégée.

CHAPITRE 125

*Toute matière dans l'univers est en mouvement ;
tout mouvement est relatif.*

– Il est l'heure.

– Il est toujours *une certaine* heure.

J'acquiesçai. Elva voyait invariablement les choses sous un angle inattendu. Après la cuisante déception que m'avait causée Bilna, j'avais longtemps repoussé l'idée de prendre une nouvelle apprentie. Mais je mesurais de plus en plus le potentiel d'Elva, et inversement ce qu'elle risquait de devenir si elle n'était pas dirigée.

Les murs, le plafond et le plancher de ses appartements, dans la citadelle d'Ilirea, étaient somptueusement ornés de tapis et de tapisseries. On avait l'impression de pénétrer sous une tente ou dans le ventre de quelque fantastique bête d'étoffe. Nichée au milieu d'un amas de coussins, Elva donnait une impression de confort inquiétante. Elle avait grandi et maigri depuis ma dernière visite.

– Tu sais pourquoi je suis là, dis-je.

– Évidemment. Tu as entendu parler des dernières... *intrigues*.

Dans sa bouche, le mot avait quelque chose de venimeux.

Je m'assis en face d'elle, sur l'imbrication de tapis qui recouvrait la moindre surface du sol.

– J'ai entendu dire que Nasuada ne te permettait plus d'aller en ville.

Certaines parties de la citadelle te seraient même interdites. Ton univers se résume peut-être à ces quelques pièces.

Elle m'adressa un regard lourd de mépris :

– Personne ne peut me garder prisonnière, tu le sais. Si je reste dans mes appartements, c'est mon choix. Je peux sortir quand je veux.

– Théoriquement. Mais tu serais alors constamment suivie. Un membre du Du Vrangr Gata profiterait du moindre moment d'inattention pour te capturer – dans ton sommeil, par exemple – et te ramener.

– Bah. Tu ne comprends pas. Va-t'en ! Bon débarras !

Agitant la main pour me congédier, elle se détourna.

– J'ai entendu parler – de façon certainement exagérée – de tes petits débordements, de tes... démonstrations. Je ne peux blâmer Nasuada de tenter de te contenir. Des négociations commerciales qui durent des semaines, des bagarres qui éclatent, le plus important fournisseur de l'armée profanant le sanctuaire des nains...

– Il attendait un ami.

– Il avait oublié de s'habiller.

– Ça peut arriver à n'importe qui.

– Et faire pleurer l'ambassadeur des elfes ? Devant les Urgals ?

Elva pouffa :

– C'était rigolo.

– Tu leur donnes des armes à utiliser contre toi. Je suis venue te proposer mon aide, si tu l'acceptes.

Elle se contenta de me fixer, une technique efficace que je recommande dans bon nombre de situations.

Je poursuivis :

– Si je pouvais t'emmener hors d'ici sans que personne le sache, viendrais-tu ?

Elle releva le menton :

– Pour quoi faire ? M'espionner pour le compte d'Eragon ? Me traiter comme une bête dangereuse qu'il faut garder enchaînée ? M'utiliser pour tes petits plans minables ? J'ai beaucoup appris, très vite. Les gens sont fragiles. Une pichenette, et ils s'écroulent. Je n'ai pas besoin de ton aide.

– Oh, tu désires être persuadée, c'est ça ?

À nouveau, un regard qui ne cillait pas fut sa seule réponse.

– Très bien. Qu’Eragon t’ait délivrée de ta compulsion à secourir les autres n’a pas amélioré ta vie autant que tu l’aurais souhaité. Tu déploies tes ailes, tu testes tes capacités et tâches de trouver ta place dans le monde. Mais chaque essor, chaque expérience te rappelle que tu ne seras jamais adaptée, qu’on ne te verra jamais que telle que tu es.

Une simple constatation. Un petit coup d'aiguille pour la provoquer. Qui fut efficace. Le visage d’Elva se durcit. Seule une minuscule étincelle trahissait la rage qui flambait au fond de ses yeux.

– Tout le monde désire ce qu’il ne peut obtenir, non ? Toi comme les autres.

– Oh, que oui !

Je ne pus retenir un sourire, au risque d’augmenter son courroux :

– Elva… Tu es une joueuse habile, mais ce n’est que le début de la partie. Je peux te montrer beaucoup de choses et te garder en sécurité jusqu’au jour où tu choisiras de revenir à cette vie. L’étendue et la profondeur de l’existence sont infiniment plus vastes que ce que chacun est capable d’imaginer, même le plus vieux des dragons ou le plus sage des elfes. J’ai beau avoir vu bien plus de choses que la plupart des gens, c’est à peine un atome, encore plus petit que le plus petit grain de poussière.

Elva se mordit la lèvre, ce qui la fit ressembler pour une fois à n’importe quelle fillette.

On y était. La vastitude de l’univers ne suffirait pas à la persuader. Mais j’avais gravi la première marche : renforcer sa perception de mes facultés. Le moment était venu d’évoquer son véritable désir.

– Je me suis immunisée contre ton don d’empathie. Je peux donc te libérer des souffrances qui affectent constamment ton esprit. Tu apprendras qui tu es et qui tu désires être. Et, quand tu reviendras, tu auras acquis une nouvelle maîtrise sur ta vie. Oui, tant que tu seras à mes côtés, il y aura des obstacles et des limites. Mais le pouvoir provenant de ta malédiction ne m'est daucune utilité, Elva. Je n'ai besoin ni de te briser ni de te faire plier.

Elle me lança un regard – un regard d’espérance quand tout espérance est interdit, quand il est empoisonné par une profonde amertume.

– Facile à dire, lâcha-t-elle.

– T’aurais-je menti ?

– Je ne discerne pas le mensonge, tu le sais.

– Oui. Tu dois te fier à des informations partielles, comme tout un chacun. Veux-tu venir avec moi, Elva ? Réfléchis bien. Je ne te ferai pas cette offre une deuxième fois.

À mon tour, je la regardai fixement, en attente de sa réponse.

Chez n’importe quel autre enfant, son froncement de sourcils aurait annoncé un accès de colère. Mais elle conserva son calme :

– Crois-tu vraiment que les gardes te laisseront faire ? Ah ! Ces quinze derniers jours, ils se sont opposés à deux tentatives d’enlèvement.

La fureur lui donnait un ton chargé de froid mépris.

Je ne fis aucun effort pour dissimuler mon étonnement :

– Je ne savais pas ça. Alors, il est plus important que jamais que tu partes. Je soupçonne des bandes dangereuses de vouloir t’utiliser comme une arme.

– Bah !

– Je sais. Ils ne mesurent pas l’étendue de tes pouvoirs, même s’ils croient la connaître. Et ceux qui croient les comprendre se croient capables de les contrôler.

– Je n’ai pas l’intention de cacher qui je suis et ce que je suis.

– La discrétion est une vertu. Tu n’as déjà que trop attiré l’attention sur toi.

– Oh, j’ai deviné ton plan. Tu attends de moi que je parle aux gardes. Mais ça ne marchera pas. Ils sont prévenus contre moi. Ils ont peur de moi.

Il y avait dans sa voix un ton de fierté pour le moins inquiétant.

– Si je décide de t’emmener hors de ces murs, dis-je, ni les gardes postés à ta porte ni les puissants sortilèges qui protègent tes appartements n’y pourront rien.

Elva ricana.

– Dis-moi : désires-tu t’en aller ?

– Depuis l’instant où Eragon a prononcé sa « bénédiction », mes désirs ne comptent plus.

– Désires-tu t’en aller ?

– Que penses-tu faire ? Nous rendre invisibles ? Embrumer le cerveau des gardes ? Creuser un tunnel sous le plancher ? Ça ne marchera pas.

– Non. J’ouvrirai la porte et nous sortirons, voilà tout.

– Bah !

Cette fois, c’était du dégoût pur et simple.

Je me levai :

- Pour la dernière fois, désires-tu t'en aller ?
- Oui ! Sois mille fois maudite de m'obliger à désirer quelque chose ! Oui !
- Alors, viens.

Dédaignant la main que je lui tendais, Elva s'extirpa toute seule de son nid de coussins :

– Très bien. Mais je continue de penser que tu mens. Ils ont prévu toutes les façons possibles de sortir d'ici.

Mais pas les impossibles, songeai-je.

Elva avait tant à apprendre. Pourtant je n'eus pas un instant de doute. Sa capacité à comprendre l'incompréhensible était immense.

– Rassemble les affaires que tu souhaites emporter, allons-y. Malgré son évident scepticisme, Elva déposa une petite boîte en bois et un tas de petites affaires sur une couverture, qu'elle noua en baluchon.

– Et ta servante, Greta ? demandai-je.

– Je ferai en sorte qu'elle vive dans le confort pour le reste de ses jours.

– C'est gentil de ta part, mais les évènements sont parfois imprévisibles. Tu ne la reverras peut-être jamais plus. Tu t'épargneras bien des regrets en lui disant au revoir maintenant.

Elva hésita. Finalement, elle suivit mon conseil. Ne souhaitant pas être vue, de peur de laisser une trace quelconque dans la mémoire de Greta, je me glissai derrière une tenture tandis que la fillette agitait une cloche.

Greta surgit aussitôt, toujours attentive aux devoirs de sa charge. Les adieux d'Elva la bouleversèrent au plus haut point. Profondément dévouée à sa protégée, la vieille femme avait tout sacrifié pour veiller sur elle. J'admirais la ténacité et la détermination avec lesquelles elle avait rempli sa tâche. Quand elle exprima ses craintes de la voir courir le monde sans protection, Elva lui assura qu'elle ne risquerait rien et la remercia pour ses bons soins.

Mais Greta ne se laissait pas convaincre. Elle reprenait indéfiniment les mêmes arguments – combien elle aimait la fillette, combien elle en était fière, combien elle désirait la voir en sécurité –, cherchant à exprimer la profondeur de ses sentiments.

Les réponses d'Elva se faisaient de plus en plus brèves. Puis elle se tut, et je commençai à m'inquiéter. J'étais sur le point d'intervenir quand elle prononça une phrase à voix basse, et Greta émit un son aigu, étranglé, un cri de bête à

l'agonie.

Quelle qu'elle ait été, la déclaration d'Elva avait porté à la servante un coup presque mortel. Puis la fillette murmura autre chose, et Greta poussa une exclamtion, sur un ton tout à fait différent :

– Espèce de... *monstre* ! Tu ne peux pas briser quelque chose et le raccommoder l'instant d'après avec de jolies phrases. Ce qui est brisé reste brisé. Les blessures guérissent mais laissent des cicatrices. Je t'aime. Je t'aime tellement. Comprends-tu seulement le sens de ces mots ? Je t'aimerai et me tourmenterai pour toi jusqu'à mon dernier souffle. Mais je ne te ferai plus jamais confiance.

Il y eut quelques reniflements, un grincement de porte qui se refermait. Et un silence terrible tomba sur la pièce.

Je sortis de ma cachette :

– Était-ce bien nécessaire ?

Elva haussa les épaules, affichant un air indifférent. Mais elle était pâle et tremblante. Puis, me regardant droit dans les yeux, elle prononça les quelques mots qui exprimaient mes pires craintes.

Bien que je vive à chaque instant avec cette connaissance, en entendant quelqu'un d'autre l'énoncer – même sans en saisir la signification ni les implications –, je crus être piquée par des milliers de guêpes, sans compter les coups de poignard de la peur, de la surprise et de la douleur.

J'aurais dû être immunisée contre ses pouvoirs, mais la malédiction avait pour ainsi dire dupé mes sorts de protection. La puissante magie des dragons tendait sans cesse vers son but, traversant les boucliers les plus épais. Je résolus de renforcer les miens dès que possible pour anticiper les inquisitions d'Elva, au moins provisoirement.

Elle me jeta un regard de défiance :

– Tu veux vraiment voyager avec moi, sorcière ? Tu sauras supporter ma présence, sachant qui je suis ?

Malgré tout, elle ne pouvait entamer mon sang-froid. Je n'étais plus la gamine curieuse, ni l'apprentie écervelée, ni la postulante insolente que j'avais été. Pendant mes errances intermittentes comme lors de mes agréables temps de repos, la peur m'avait tenue sous son contrôle. Ces jours étaient derrière moi, désormais. Je pouvais l'affronter sans broncher. Des années de réflexion m'avaient appris à admettre, sinon à accepter, la rectitude des angles droits.

D'étranges expressions se succédèrent sur le visage d'Elva : ma réaction

n'était pas celle qu'elle attendait. À la différence de Greta, j'avais depuis longtemps appris à maîtriser mes émotions.

– Tu ne me détourneras pas de mon but, dis-je. J'ai bravé des êtres autrement plus dangereux que toi, tu devrais le savoir... Mais le temps presse. Viens.

Elva serra son baluchon contre son cœur :

– Tu vas vraiment me faire sortir d'ici ?

Elle fixait sur moi un regard impérieux qui signifiait : *Maintenant, ne me déçois pas, adulte... Tous les autres m'ont déçue, pourquoi pas toi ?*

De nouveau, je lui tendis la main. Elle la prit. La conduisant devant un mur, j'écartai la tenture, dévoilant la pierre nue.

– Qu'est-ce que...

Je dessinai une ligne sur le mur, et d'une poussée j'ouvris une porte qui n'existant pas. De l'autre côté de la nuit, il y avait une plage au bord d'un océan noir, éclairée par la seule lueur des étoiles, tant et tant d'étoiles, bien plus nombreuses qu'elles n'auraient dû être.

Je ne voulais pas emmener Elva chez moi. Pas encore. Ce n'était qu'une étape, un endroit où bâtir, apprendre et grandir. Un lieu où elle reposeraient son esprit fatigué, libérée des douloureuses distractions imposées par les exigences des autres.

Elle fixait l'ouverture de l'impossible portail. Elle n'eut pas de mot blessant, cette fois.

Solelbum s'avança jusqu'au seuil d'un pas nonchalant et scruta l'intérieur de la chambre. Remuant ses oreilles à plumet, il me regarda :

« J'ai faim. Tu as quelque chose à manger ? »

« Certainement. Aujourd'hui, c'est du lapin. Cela mérite-t-il ton approbation ? »

Il renifla :

« Ça ira. »

S'éloignant en zigzag sur la plage, il disparut.

– Désires-tu t'en aller ? répétaï-je une dernière fois.

Elva serra ma main de toutes ses forces. Elle franchit la porte, et je la franchis un demi-pas derrière elle.

Chapitre VI

Questions et réponses

Eragon abaissa les feuillets, et son regard se perdit un long moment dans les tourbillons de neige, de l'autre côté de la fenêtre.

Les pages à la main, il se leva et descendit le large escalier incurvé qui menait aux parties communes, au pied du doigt de pierre. Les nains étaient encore à table, de même qu'un certain nombre d'humains, mais seulement quelques elfes et aucun Urgal. Dans un coin, un nain jouait d'une flûte en os ornée de runes, et sa mélodie accompagnait mélancoliquement la rumeur des conversations.

Assise toute seule près d'un des feux, l'herboriste tricotait la bordure d'un bonnet de laine à rayures rouges et vertes. Elle leva les yeux à l'approche d'Eragon sans ralentir le cliquetis de ses aiguilles.

- J'ai des questions à te poser, déclara-t-il.
- C'est que tu es plus avisé que la plupart des gens.
- Il s'accroupit à côté d'elle et tapota les pages :
- Qu'y a-t-il de vrai là-dedans ?

Angela gloussa, et son haleine monta en buée dans l'air froid :

– Je crois avoir été claire dans ma préface. C'est aussi vrai que faux, à toi de voir.

- Autrement dit, tu as tout inventé.

Elle lui jeta un regard grave par-dessus l'éclat mouvant de ses aiguilles :

– Non, je n'ai rien inventé. Et, si c'était le cas, les histoires ont bien des enseignements à nous offrir, tu ne crois pas ?

Eragon acquiesça, mi-amusé, mi-agacé. Approchant un billot qui servait de siège, il s'assit et étendit ses jambes vers le feu. L'image de Brom fumant sa pipe le soir lui revint en mémoire, et il envisagea un instant de s'en procurer une. Les nains lui trouveraient sûrement ça...

D'une voix douce, il reprit :

- Pourquoi m'as-tu fait lire ces pages ?
- Peut-être parce que je pense que tu devrais franchir certaines portes.

Il fronça les sourcils ; les réponses de l'herboriste étaient toujours aussi irritantes.

– Le Gardien de la Tour, est-il...

– Je n'ai rien à en dire, le coupa-t-elle.

Eragon ouvrit la bouche et elle l'interrompit de nouveau :

- Non. Pose d'autres questions s'il le faut, mais ne m'interroge pas sur *lui*.
- Comme tu voudras.

Il restait cependant soupçonneux. Son regard parcourut la salle. Elva était là, bavardant avec un groupe de nains, qui l'écoutaient avec des mines curieusement animées.

– Ce que tu as écrit sur elle...

– Elva est une jeune fille brillante promise à un avenir brillant, déclara Angela avec un sourire trop brillant.

– En ce cas, je veillerai à ce qu'elle reçoive la formation digne d'une jeune personne aussi prometteuse.

– Très bien, approuva Angela, apparemment aussi satisfaite que soulagée.

Puis elle le prit par surprise en déclarant :

– Comprends-moi bien, Eragon. Ce n'est pas que la besogne soit au-dessus de mes forces. Mais certaines tâches nécessitent plus d'une paire de mains.

Il approuva :

- Bien sûr. Elva est sous ma responsabilité, après tout...
- En effet... Bien que tu puisses reprocher à Brom de ne pas t'avoir enseigné correctement les termes de l'ancien langage.

Eragon ne put s'empêcher de pouffer :

– Peut-être. Mais rendre les morts responsables de nos bêtises n'avance pas à grand-chose.

L'herboriste lui jeta un coup d'œil pensif, sans que ralentisse le cliquetis de ses aiguilles :

– L'âge t'a rendu sage, me semble-t-il.

– Pas vraiment. J'essaie seulement de ne pas reproduire les mêmes erreurs.

– On peut dire que c'est la définition de la sagesse.

Il eut un demi-sourire :

– On peut le dire. Mais se contenter d'éviter les erreurs ne suffit pas. Une tortue vivant seule sous le même rocher pendant cent ans apprend-elle quelque chose ?

Angela haussa les épaules :

– Un homme vivant seul dans une tour pendant cent ans apprend-il quelque chose ?

Eragon la dévisagea un moment avant de lâcher :

– Peut-être. Ça dépend.

– Exactement.

Se levant, il lui tendit les documents :

– Tiens.

– Garde-les. Ils te seront plus utiles qu'à moi. D'ailleurs, les mots sont gravés dans ma tête, c'est tout ce qui compte.

– Je les rangerai en sorte que personne ne puisse y avoir accès, dit-il en fourrant les pages sous sa veste.

– Fort bien, sourit-elle.

Eragon se tourna de nouveau vers Elva, tâchant d'ignorer la soudaine palpitation de son cœur. Qu'une tâche soit difficile ou inconfortable ne signifie pas qu'il ne faille pas l'accomplir.

– Nous en reparlerons plus tard, conclut-il.

Angela émit un son évasif.

Tandis qu'il traversait la salle commune, Eragon toucha l'esprit de Saphira. Elle était sortie avec Sängharm et quelques elfes et travaillait à dégager la neige grâce à son souffle de feu.

« Tu as écouté ? »

« Bien sûr, petit homme. »

« Je vais avoir besoin de ton aide. »

« J'arrive. »

Il sentit qu'elle faisait demi-tour pour venir vers lui. Rassuré, il s'avança. L'enfant-sorcière pouvait se montrer pénible quand il était seul, mais même elle hésiterait à mécontenter un dragon. De plus, Eragon ne la pensait pas capable de

manipuler Saphira comme elle le manipulait.

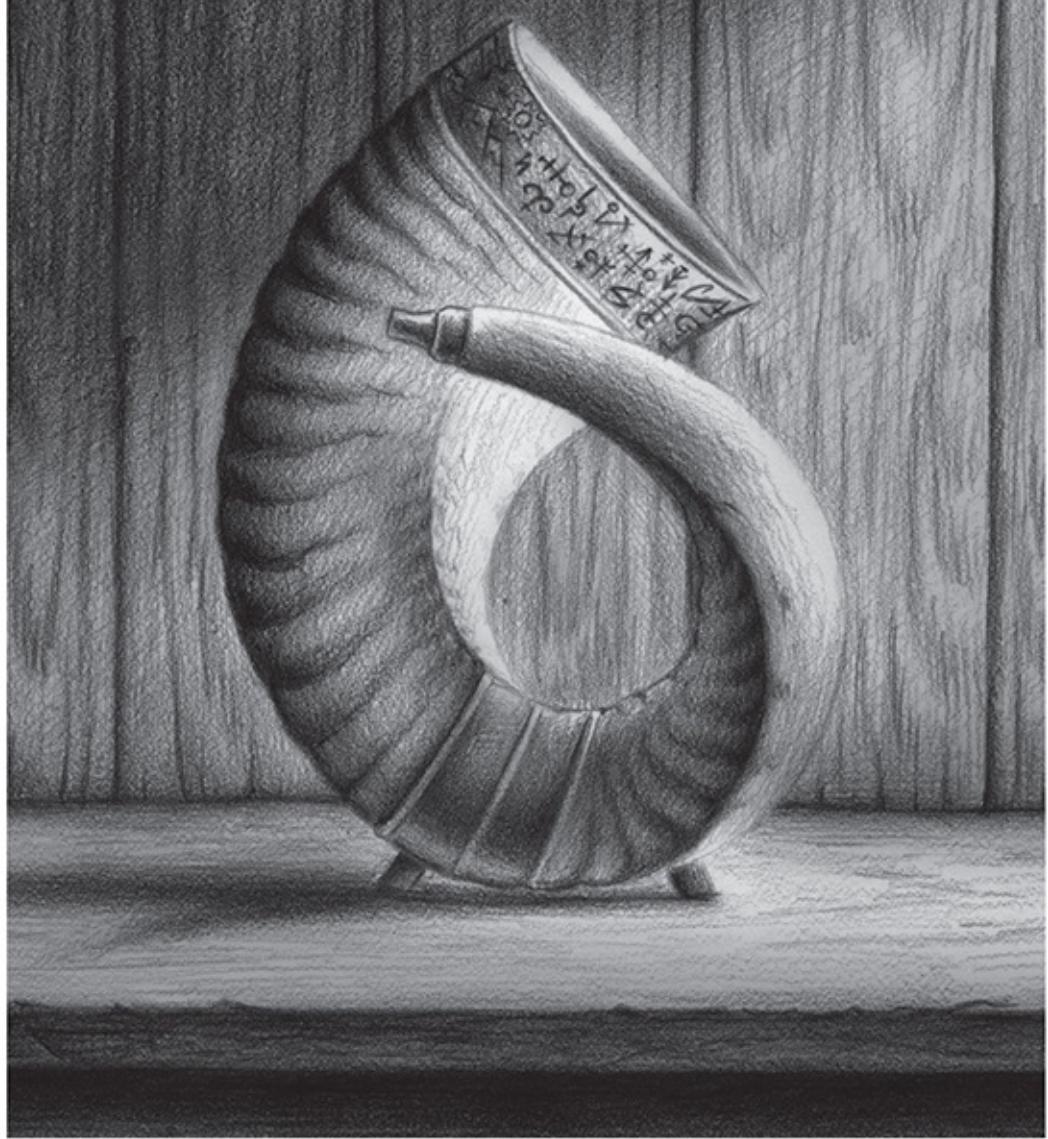
De toute façon, l'expérience serait intéressante.

Quand il s'arrêta devant Elva, elle leva vers lui ses yeux violets et lui adressa un large sourire, toutes dents dehors. Un sourire de chat devant une souris.

– Je te salue, Eragon, dit-elle.

TROISIÈME PARTIE

Le Dragon



Chapitre VII

Piège mortel

Le printemps finit par arriver au mont Arngor.

Eragon était dehors, occupé à arracher des racines à la lisière de la forêt avoisinante. Une fois nettoyés, ces espaces seraient plantés d'herbes aromatiques, de légumes, de baies et autres végétaux utiles, y compris du cardus, fumé par les nains autant que par les humains, et des « tiges de feu » qui facilitent la digestion des dragons.

Torse nu, il goûtait la tiédeur du soleil de midi sur sa peau. C'était un plaisir bienvenu sous ce climat si souvent froid et humide. Saphira se prélassait non loin de lui, sur un lit d'herbes écrasées. Elle avait auparavant labouré les parcelles avec ses griffes pour lui faciliter la tâche.

Plusieurs nains accompagnaient Eragon, deux hommes et deux femmes, tous du clan d'Orik, le Dûrgrimst Ingeitum. Ils riaient et chantaient tout en travaillant ; Eragon les accompagnait de son mieux. Pendant ses rares heures disponibles, il avait tenté d'apprendre des rudiments de leur langue et de celle encore plus difficile des Urgals. Car l'ancien langage le lui avait enseigné : les mots avaient un pouvoir, parfois au sens littéral, parfois au sens figuré. De toute façon, Eragon voulait savoir et comprendre le plus de choses possible, autant pour son propre intérêt que pour celui de ceux dont il avait la charge.

Un souvenir lui revint : *Il se tenait non loin d'Ellesméra dans une prairie entourée de pins aux formes élégantes, taillées par le chant des elfes. Une profusion de fleurs déployait devant lui ses riches motifs, oasis verdoyante au cœur de la forêt ombreuse. Des abeilles bourdonnaient dans cette multitude de corolles, les papillons qui virevoltaient dans la clairière semblaient des pétales envolés. Son ombre était celle d'un dragon, mouchetée des taches de lumière que réfléchissaient ses écailles de couleur.*

Et tout était bien. Et tout était bon.

Il s'ébroua, revenant à l'instant présent. La sueur lui coulait sur le visage. Depuis que les Eldunarí lui avaient ouvert leurs esprits, partageant leur mémoire avec lui, il lui venait par flashes des réminiscences qui ne lui appartenaient pas. Ces surgissements d'images imprévisibles étaient d'autant plus perturbants qu'il ne saisissait encore qu'une infime partie de l'immense réserve de connaissances désormais entassées dans sa tête. Il aurait besoin de toute son existence pour les maîtriser totalement.

Cela lui convenait. Apprendre était un des plus grands plaisirs d'Eragon. Et il avait encore tant à découvrir sur l'histoire, l'Alagaësia, les dragons et la vie en général.

Ce souvenir particulier lui venait d'un dragon du nom d'Ivarros, qui – se rappela-t-il – avait perdu son corps au cours d'une tempête aussi violente qu'imprévisible, avant la chute des Dragonniers.

Ellesméra ! Il se revit lui-même au temps où il habitait la cité des elfes. Il pensa à Arya, désormais reine de son peuple dans l'ancienne forêt du Du Weldenvarden, et son cœur se serra. Ils s'étaient parlé plusieurs fois par l'intermédiaire des miroirs qu'il conservait dans son aire. Mais, l'un et l'autre croulant sous les tâches à accomplir, leurs conversations étaient rares.

Saphira l'observait entre ses paupières mi-closes. Puis elle souffla, et une petite bouffée de fumée serpenta sur le sol.

Eragon sourit et leva de nouveau sa pioche. La vie était belle. L'hiver était passé. On avait posé le toit de la salle principale. Plusieurs autres seraient bientôt terminées. Trois des Eldunarí autrefois déments avaient pu être remontés des grottes souterraines pour rejoindre la Chambre des Couleurs, grâce aux talents si particuliers d'Elva.

La fillette, l'herboriste et le chat-garou étaient repartis trois semaines plus tôt. Même si Eragon ne les regrettait pas – leur présence avait toujours quelque chose de perturbant – il était fier d'avoir travaillé chaque jour avec Elva, lui offrant la formation que lui-même avait reçue de Brom et d'Oromis. Elle avait également passé de longues heures avec Saphira, Glaedr et plusieurs autres dragons sains d'esprit. Au moment de leur départ, Eragon avait pu constater un changement dans son attitude. Elva paraissait plus calme, plus détendue, et ses paroles avaient perdu de leur venin.

Eragon espérait seulement que cette amélioration persisterait.

Quand il leur avait demandé où elles comptaient aller, Angela avait répondu :

– Oh, sur quelque rive lointaine, je pense. Un endroit agréable et isolé, où

nous n'aurons pas à craindre les mauvaises surprises.

Au cours des derniers mois, Eragon avait tenté d'extirper davantage de réponses à l'herboriste sur toute une série de sujets. Autant essayer de tailler le granite avec un petit bâton ! Son art du contournement et de la dissimulation avait opposé un mur à tous ses efforts. Le seul élément nouveau qu'il avait pu lui soutirer était l'histoire de sa rencontre avec Solebum, et il avait passé une soirée fort divertissante.

Une ligne rose au milieu du sol retourné attira son attention. Abaissant sa pioche, il s'accroupit pour observer un long ver de terre qui serpentait entre les mottes.

– Allons bon, soupira-t-il, désolé d'avoir bouleversé l'habitat de la bestiole.

Posant la main devant le ver, il le laissa ramper sur sa paume. Puis il l'emporta un peu plus loin avant de le déposer près d'une touffe d'herbes sèches, où il pourrait se creuser une nouvelle galerie.

Des cris venus de la salle principale l'alertèrent alors :

– Ebrithil ! Ebrithil !

L'elfe Astrith surgit de l'ombre de la porte, couverte de poussière, une balafre sanglante le long de son avant-bras droit, le visage tendu.

Eragon sentit un picotement sur sa nuque. Ses vieux instincts aussitôt réveillés, il bondit, ramassa sa pioche et courut jusqu'à Astrith, qui lui lançait :

– Le tunnel que nous creusions s'est écroulé. Deux des...

– Quel tunnel ? la coupa Eragon en s'élançant avec elle dans la salle.

Saphira, aussitôt dressée sur ses pattes, marcha vers eux.

– Celui du niveau inférieur. Les nains tentaient de rouvrir un embranchement qu'ils ont découvert hier. Le plafond a lâché, deux d'entre eux sont ensevelis sous les pierres.

– Tu as prévenu Sängharm ?

– Il va nous rejoindre.

Eragon grogna.

Traversant la salle principale, ils dévalèrent l'escalier et franchirent la porte qui donnait accès aux galeries souterraines. Saisi par l'air froid du sous-sol, Eragon regretta de ne pas avoir récupéré sa chemise au passage.

Oh, tant pis.

Il leur fallut plusieurs minutes pour parcourir les tunnels chaotiques qui

s'enfonçaient de plus en plus profondément dans le flanc du mont Arngor. De profondes flaques d'ombre s'étendaient entre les rares lanternes accrochées aux parois à intervalles réguliers.

Au fond de son esprit, Eragon percevait la frustration de Saphira : le passage était trop étroit pour un dragon.

« Qu'est-ce que je peux faire ? » demanda-t-elle.

« Tiens-toi prête. On aura peut-être besoin de ta force. »

Lorsqu'Astrith et Eragon approchèrent des profondeurs de l'ancienne mine, des voix furieuses résonnèrent au-dessus d'eux, répercutées en une rumeur confuse par les voûtes de pierre. L'air était encore imprégné de poussière près de la section écroulée, où trois vers luisants flottant sous le plafond fournissaient une lumière incertaine.

Quatre nains émergèrent de la brume. Eragon les connaissait tous. Ils avaient creusé dans les gravats, et entassé les morceaux de rocher de chaque côté du tunnel pour tenter de dégager leurs compagnons ensevelis.

Astrith désigna une large dalle de pierre qui barrait l'étroit passage, nettement découpée en plusieurs morceaux.

– J'ai brisé ce roc, Ebrithil. Une partie a été déblayée. Mais le reste est enfoncé plus loin, et je ne suis pas assez forte pour tout retirer en même temps.

Le contremaître nain – un type à la barbe drue nommé Drumgar – approuva :

– Elle a raison, Jurgencarmeitder. On a besoin de ton aide et de celle des dragons.

Appuyant sa pioche contre le mur, Eragon ferma les yeux, et son esprit chercha les nains enterrés...

Là. À plusieurs pieds devant lui, une conscience palpait, aussi faible et vacillante qu'une flamme dans le vent.

N'y avait-il pas deux nains sous les éboulis ?

Eragon n'attendit pas davantage. Il sentait décliner le souffle de l'unique survivant.

– Écartez-vous, ordonna-t-il.

Astrith et les nains reculèrent. Eragon se connecta alors à l'esprit de Saphira et, à travers elle, aux Eldunari dans la Chambre des Couleurs. Puis il prononça un mot unique, un mot de pouvoir :

– Rïsa.

Si le mot était simple, son intention ne l'était pas. Et c'était l'intention qui dirigeait l'exécution d'un sortilège.

Des craquements, des grondements, des crissements résonnèrent à travers le tunnel quand la pile de pierres tombées s'éleva au-dessus du sol. La dépense d'énergie fut aussi énorme qu'immédiate. Sans la force des dragons, Eragon se serait évanoui et aurait perdu le contrôle.

Au milieu des tourbillons de poussière suffocants, Eragon replaçait les pierres dans le plafond écroulé. Il ne put s'empêcher de tousser. Puis il prononça :

– Melthna.

À son commandement, toutes les pierres qu'il maintenait en suspens s'assemblèrent au-dessus des murs, de nouveau intégrées à la structure du mont Arngor. Une chaleur – assez intense pour lui brûler les joues et roussir les poils de sa poitrine – émanait du rocher redevenu solide.

Relâchant son souffle, il mit fin au sortilège.

« Merci », lança-t-il à Saphira, et à travers elle aux Eldunari.

À mesure que la poussière retombait, la faible lumière des vers luisants révéla deux formes étendues un peu plus loin, maculées de sang.

Drumgar et les autres nains se précipitèrent vers leurs compagnons. Eragon les suivit plus lentement, encore sous l'effet du sortilège.

Puis il entendit les nains emplir la mine de leurs lamentations en tirant sur leurs barbes, et son cœur sombra dans sa poitrine. Il tendit de nouveau son esprit, cherchant le moindre signe de vie dans les deux corps brisés.

Rien. Tous deux étaient morts.

Il n'avait pas été assez rapide ; il n'avait pas su les sauver. Il tomba à genoux, clignant des paupières pour refouler ses larmes. Les deux nains s'appelaient Nal et Brimling, et, même s'il les avait peu connus, il les avait vus plus d'une fois près du feu, le soir, toujours d'humeur joviale, jamais en reste d'une chanson ou d'une plaisanterie.

La main qu'Astrith lui posa sur l'épaule lui fut d'un piètre réconfort.

En dépit des sortilèges qu'il avait appris, des pouvoirs qu'il avait acquis depuis qu'il était devenu Dragonnier – et en dépit de toute la puissance des dragons –, trop de choses étaient encore hors de portée.

Il était capable de soulever d'un mot une masse de pierres formidable, mais il ne pouvait contrer les effets de la mort. Personne ne le pouvait.

La fin de la journée s'écoula dans une sorte de brouillard. Les nains enlevèrent les corps pour les laver, leur huiler la barbe, les revêtir de leurs plus beaux vêtements en vue de leur inhumation dans les tombeaux creusés dans la pierre, selon la coutume de leur peuple.

Eragon aida Sängharm – arrivé trop tard dans le tunnel – et Astrith à consolider cette partie de la mine pour prévenir tout nouvel écroulement. Puis, fatigué, le cœur lourd, il se retira dans son aire et se blottit contre Saphira pour une heure d'un sommeil agité.

Quand vint le soir, il se sentait encore abattu et défait. Les elfes lui adressèrent de belles et nobles paroles de consolation, mais leur raisonnement dépourvu de passion n'était guère susceptible de le réconforter. Les quelques humains – dont un certain Marleth Oddsford, l'envoyé personnel de Nasuada – n'étaient pas de meilleure humeur. La plupart d'entre eux avaient travaillé aux côtés des nains tout l'hiver, et ils étaient encore plus affectés qu'Eragon par la mort de Nal et de Brimling.

Cependant, Eragon n'oublia pas les devoirs de sa charge. Il parcourut les rangs des nains endeuillés en leur murmurant des paroles de condoléances et de réconfort. Hruthmund et Drumgar le remercièrent, et il leur promit d'assister aux funérailles le lendemain.

À la tombée de la nuit, il se dirigea vers l'âtre autour duquel les Urgals, toujours bruyants et bagarreurs, s'étaient réunis. Malgré leur peu de sympathie pour les nains, leur chef Skarghaz leva sa chope en l'honneur de Nal et de Brimling, et la horde lança un rugissement digne d'un dragon. Plus tard encore, alors que tous s'étaient retirés, Eragon resta avec les Urgals à boire du rekk – une boisson faite de queues de chats fermentées – tandis que Saphira s'endormait dans un coin.

– Dragonnier, beugla Skarghaz, tu es trop triste.

C'était un Kull massif aux épaules musculeuses, un guerrier Urgal d'élite. Une longue natte retombait dans son dos nu. Même en plein cœur de l'hiver, il ne daignait que rarement enfiler une veste grossière.

Eragon n'était pas d'humeur à contester.

– Tu n'as pas tort, dit-il en détachant chaque syllabe.

L'énorme Kull prit une gorgée de rekk dans sa tout aussi énorme chope. Puis il interpella un costaud ventripotent au visage barré d'une cicatrice rouge :

– Irsk ! Raconte donc à notre Dragonnier une histoire qui lui remette l'estomac en place ! Une histoire de l'Ancien Temps.

Irsk eut une grimace qui lui découvrit les crocs :

- Dans *sa* langue ?
- Oui, dans *sa* langue, *drajl* ! rugit Skarghaz en lui jetant à la tête un baril de rekk vide.

Le baril rebondit sur les cornes d'Irsk. Celui-ci ne vacilla même pas sous le choc. Il se contenta de grogner avant de s'asseoir sur le sol de pierre, devant le feu :

- Donne-moi un tambour, alors.

Sur l'ordre de Skarghaz, l'un des Urgals courut dans leurs quartiers et revint bientôt avec un petit tambour de peau. Irsk le posa entre ses jambes, puis il s'immobilisa un moment, ses mains aux doigts épais suspendues au-dessus de l'instrument.

– Je dois changer les mots des Urgralgra en ceux de ton peuple, Dragonnier. Ça ne fera pas le même effet, même si j'ai étudié votre langue pendant des nuits au cours de trois hivers.

- Je suis sûr que tu te débrouilleras très bien, le rassura Eragon.

Il avait déjà remarqué qu'Irsk s'exprimait mieux que ses compagnons, peut-être parce qu'il avait une formation de bard ou de poète.

Eragon se pencha en avant, curieux d'entendre ce qui sortirait de la bouche d'un Urgal.

Dans son coin, Saphira entrouvrit un œil – une fente luisante et bleutée.

Skarghaz abattit sa chope contre sa cuisse, inondant le sol de rekk :

- Assez traîné, Irsk ! Raconte ! Raconte l'histoire des Kulkaras !

Avec un nouveau grognement, Irsk leva le menton. Puis, après avoir frappé sur le tambour un coup qui résonna longuement, il entama son récit.

Malgré son accent guttural, Eragon percevait dans les mots de l'Urgal un ton de vérité. Et tout en écoutant il se sentit transporté dans un autre temps, dans un autre lieu, et les péripéties du conte lui parurent bientôt aussi réelles que l'était la salle elle-même.

Chapitre VIII

Le ver des Kulkaras

Le jour où le dragon arriva fut un jour funeste.

Il venait du nord, ombre immense portée par le vent. Il survola la vallée, furtif et silencieux, obscurcissant le soleil de ses ailes de cuir. Là où il se posa, champs et forêts s'enflammèrent ; des tourbillons de cendre étouffèrent les ruisseaux, les bêtes s'enfuirent, les Cornus aussi. Et l'air d'été s'emplit de plaintes et de cris de terreur.

Il avait pour nom Vermund le Sombre ; c'était un vieux dragon cruel et madré qui savait tout du monde. Des rumeurs avaient couru sur son existence, mais aucun signe n'avait laissé supposer qu'il avait quitté son antre, dans un lointain pays glacé.

Et pourtant il était là. Noir comme un os carbonisé, les écailles ajustées et luisantes, un brasier dans son poitail.

Ilgra, une jeunette, l'observait avec ses amies depuis la berge de l'étang rempli par les eaux du printemps où elles allaient souvent nager, à mi-hauteur des contreforts, du côté est de la vallée. De là, elle vit le dragon ravager leurs fermes à grands jets de flammes, à coups de griffes et de queue. Quand les guerriers du clan Skgaro l'attaquèrent – avec des flèches, des lances et des haches –, Vermund les brûla ou les piétina, ce qui mit un terme à leurs ambitions. La lame la plus tranchante ne pouvait pénétrer son flanc, et les Skgaro n'avaient pas de magiciens pour les soutenir dans cette bataille. Ils se trouvèrent donc à la merci du dragon, tout juste capables de lui causer quelques désagréments, mais en aucun cas de le repousser. En aucun cas.

Comme le méchant ver qu'il était, Vermund mangeait quiconque passait à sa portée, homme ou femme, vieillard ou enfant. Nul n'était épargné. Il dévorait aussi le bétail, qu'il enfermait derrière des clôtures de feu. Il fit un festin des pauvres bêtes sans défense jusqu'à en avoir les mâchoires engluées de sang et les

pattes enfoncées dans une boue pourpre.

Ilgra vit tout cela et bien d'autres horreurs. Comme elle ne pouvait rien faire, elle resta près de l'étang, même si attendre là lui était plus douloureux qu'aucune blessure. Celles de ses amies qui n'avaient pas eu sa sagesse et avaient couru rejoindre les lieux du drame furent presque toutes perdues.

Quand le dragon approcha de la ferme de sa famille, Ilgra émit entre ses dents un grondement inutile. Le monstre écailleux venait plus près, plus près encore. Puis, d'un lent mouvement de queue, il écrasa leur maison.

Un hurlement déchira la gorge d'Ilgra. Elle tomba à genoux en empoignant ses cornes.

Son angoisse s'apaisa un peu quand elle vit sa mère ramper hors des décombres, entraînant avec elle Yhana, sa jeune sœur. Mais ce ne fut qu'un soulagement fugace, car la tête de Vermund obliqua vers elles, ses mâchoires brûlantes entrouvertes.

Ilgra vit alors son père courir à travers le champ, la lance levée. Une lueur d'espoir s'alluma dans son cœur. Son père était le premier des Initiés. Peu de ses pairs étaient aussi forts que lui, et, même s'il était bien petit face au dragon, elle savait que son courage égalait celui des dieux. Quatre hivers plus tôt, un ours des cavernes affamé était descendu de la montagne en faisant des ravages. Son père l'avait affronté, un couteau dans une main et un gourdin dans l'autre. Et il avait tué l'ours d'une entaille dans le flanc et d'un bon coup sur la tête.

Depuis, le crâne de la bête était accroché au-dessus de leur cheminée.

De tout le clan Skgaro, Ilgra en était sûre, son père était le seul capable de vaincre Vermund le Sombre.

Malgré le tumulte, elle entendit le défi qu'il lançait au redoutable dragon, accompagné d'injures et de malédicitions. D'une vive ondulation, Vermund lui fit face. Intrépide, le père se baissa pour passer sous la gueule aussi large qu'une charrue et visa de sa lance un interstice entre les écailles, sur le cou du ver.

Il manqua sa cible. Un bruit de métal frappant la pierre résonna à travers la vallée, jusqu'à Ilgra. Un frisson de peur glacé lui courut le long du dos quand Vermund émit un rire semblable à un roulement de tonnerre, qui fit trembler le sol alentour. Le dragon s'amusa, et cela la mit en rage. Elle grinça des dents. Comment osait-il se moquer de leur malheur !

Guerrier jusqu'au bout, son père rugit et courut entre les pattes de Vermund, là où le dragon ne pouvait l'atteindre.

Mais la créature se cabra, emplissant d'air ses poumons énormes. Ilgra hurla

quand un torrent de flammes ourlées de bleu engloutit son père. Le désespoir lui broya le cœur, et ses larmes débordèrent.

Cependant, ce sacrifice ne fut pas vain. Pendant que son père distrayait Vermund, sa mère et sa sœur avaient pu s'enfuir, et, par la grâce de Rahna la Chasseresse, Vermund se désintéressa d'elles pour se concentrer sur leurs troupeaux.

Le clan tout entier tué ou dispersé, Vermund était libre de festoyer à sa guise. Ilgra, assise par terre, pleurait tout en regardant les survivants la rejoindre par petits groupes, leurs vêtements en lambeaux, certains affreusement blessés. Ils se blottirent ensemble derrière des rochers, silencieux, tels des lapins à la vue d'un serpent.

L'incendie s'étendait, et les pics se renvoyaient l'écho de ses ronflements. Des rangées d'arbres – les vieux pins noueux hauts de centaines de pieds – explosaient en colonnes de flammes orange et jaunes. Des tourbillons incandescents rayait le ciel tandis que le brasier escaladait les flancs de la montagne. Dans l'air saturé de fumée, les cendres retombaient en une épaisse neige grise. Un faux crépuscule s'étendit sur la vallée, un linceul de destruction, lourd de douleur et de colère amère.

Vermund s'empiffra de moutons, de chèvres et de cochons jusqu'à ce que son ventre ballonné n'en puisse plus de glotonnerie. Quand il fut enfin rassasié, il s'éleva dans le ciel lugubre.

Il n'alla pas loin, soit parce que son estomac était trop lourd, soit parce qu'il restait encore du bétail à manger, Ilgra n'aurait su le dire. Mais le vieux ver monstrueux ne dépassa pas le bout de la vallée. Là, il se posa sur la plus haute montagne, la cime toujours enneigée des Kulkaras. Il s'enroula autour de ses pics déchiquetés, enfouit le museau sous sa queue et, avec un dernier énorme soupir, il ferma les yeux. Puis il s'endormit, et tout le temps qu'il dormit, il ne bougea plus.

À travers la fumée, Ilgra ne quittait pas du regard sa masse noire et lointaine. Une odeur pestilentielle lui parvenait depuis le sommet des Kulkaras. La haine au cœur, elle prononça le serment le plus terrible qu'elle put formuler, car elle n'avait plus qu'un seul but, désormais.

Elle tuerait Vermund le Sombre. Elle tuerait le ver des Kulkaras.

* * *

Quand ils s'estimèrent enfin en sécurité, les rescapés du clan Skgaro se rassemblèrent au sud de la vallée, dans la maison de Zhar, le gardien des nasses à poissons. Ilgra s'assit dans le coin le plus isolé, mâchonnant son silence, tandis que le cercle des matrones – les Herndall – débattait de la conduite à tenir. Elles choisirent d'abord un chef de guerre parmi les quelques mâles encore vivants : Arvog, le plus grand, le plus fort et le plus rapide de tous. C'était un Initié, comme le père d'Ilgra, et il regardait de haut ceux qui ne l'étaient pas. Mais, Initié ou pas, Arvog était soumis à la sagacité des matrones, et ce furent elles qui prirent les décisions.

Le clan demeura chez Zhar pendant trois jours. Ils commencèrent alors à espérer que Vermund ne reviendrait pas. Ils avaient payé un lourd tribut à son appétit ; peut-être avait-il perdu tout intérêt envers ceux qui lui avaient échappé. Peut-être...

Ces jours-là, ils chantèrent des hymnes funèbres à la mémoire de leurs compagnons morts et firent des offrandes à chacun de leurs dieux, en particulier à Svarvok, le roi des dieux. Car ils avaient plus que jamais besoin de son secours. Ilgra chanta aussi, au côté de sa mère et de sa sœur ; elle chanta jusqu'à n'être plus qu'une coquille vidée de tout excepté de sa voix. Et ensemble elles pleurèrent celui qu'elles avaient perdu.

À la fin du troisième jour, quelques membres du clan parmi les plus braves retournèrent au village sous le couvert de l'obscurité pour récupérer de la nourriture et chercher les blessés. Ils n'en trouvèrent qu'un : Darvek le graveur, à qui il manquait deux doigts, mais qui conservait tout de même l'usage de ses mains.

Pendant quatre jours encore, le clan resta sur ses gardes. Vermund ne remuait pas une écaille. Sans les occasionnelles bouffées de fumée sortant de ses naseaux, on aurait pu le croire mort. Néanmoins, le clan se préparait à un nouvel affrontement. Sous la direction d'Arvog, on abattit de jeunes sapins pour en faire des lances et tailler des arcs en cornouiller. On fit bouillir du cuir pour les armures et les épées furent affûtées. Ilgra participa à ces travaux guerriers avec enthousiasme, déterminée à tout mettre en œuvre pour abattre le dragon.

Car les Herndall l'avaient décidé : ils resteraient. La vallée était à eux ; Vermund était un intrus qui méritait la mort. Tous leurs biens tenaient dans cette étroite trouée entre les montagnes, à l'ombre des Kulkaras. De plus, s'ils s'en allaient, ils ne tarderaient pas à empiéter sur le territoire de clans rivaux. En nombre aussi réduit, les Skgaro avaient peu de chances de conquérir de nouvelles terres à la force des armes.

Ils n'espéraient pas non plus vaincre Vermund au combat. Mais, le soir autour du feu, ils évoquaient des feintes et des pièges, ce qui entretenait une forme d'optimisme et de témérité. Ils s'accordaient à penser que la meilleure façon de tuer le dragon était d'escalader les Kulkaras et de lui enfoncer une lame dans l'œil pendant son sommeil.

Avant tout, cependant, les morts exigeaient que soient accomplis les rites sans lesquels leurs esprits ne goûteraient pas le repos mérité. Aucun membre du Skgaro n'aurait risqué la malédiction de ceux que Vermund avait massacrés. Néanmoins, la peur n'était pas leur seule motivation ; y entraient aussi l'affliction et le respect.

– Il faut nous hâter, dit Arvog. Ainsi, nous pourrons frapper Vermund avant son réveil.

Ilgra décida de se joindre au commando qui ramasserait les cadavres. L'idée que les restes de son père – si restes il y avait – gisaient en plein champ, à la merci des bêtes et des oiseaux, la tourmentait plus qu'elle n'aurait su le dire. C'était une grave injustice qu'elle se devait de réparer.

Elle choisit une lance parmi la réserve d'armes. Elle lava la lame avec son sang et l'appela Gorgoth, « Vengeance ».

Sa mère objecta qu'elle était trop jeune :

– Tu n'as pas encore l'âge d'être une ozhthim, et tu n'as pas passé les épreuves. Attends, et laisse faire ceux qui ont déjà prouvé leur force.

Ilgra se rebella :

– Non. J'ai mes cornes. Pas question que je reste assise dans mon coin pendant que les autres vont de l'avant !

Échappant à sa mère, elle rejoignit la bande d'Arvog près du feu. Ils ne la renvoyèrent pas. Ils l'accueillirent même volontiers, car ils étaient peu nombreux, et tous les volontaires étaient les bienvenus.

Au matin du huitième jour, Ilgra accompagna Arvog et sa troupe à travers les ruines encore fumantes de leur village. Les feux s'étaient éteints dans les champs et sur les contreforts, laissant derrière eux une terre noircie. Certaines maisons étaient encore debout, plus ou moins endommagées. Les toits de chaume avaient brûlé, des murs et des poutres s'étaient écroulés. Tout était imprégné de suie et d'une forte odeur de fumée.

Trouver les morts dans ces lieux dévastés était une rude tâche. Ils travaillaient en petites équipes au milieu des décombres, fouillant la terre piétinée et faisant de macabres découvertes : une flaque de sang, un éclat d'os, des parcelles d'êtres

aimés, abandonnées ici et là quand le dragon meurtrier n'avait pas tout mangé. Il était presque toujours impossible de mettre un nom sur ces fragments. Arvog les fit donc rassembler au centre du village, où un bûcher fut dressé selon le rituel.

Ilgra s'activa avec les autres pendant une demi-journée sans prononcer un mot sinon pour répondre occasionnellement à un ordre ou à une question. Puis, tandis que tous prenaient un peu de repos, elle marcha jusqu'aux ruines de la maison familiale.

Là, près d'un amas de poutres calcinées, elle découvrit ce qui restait de son père : une forme tordue, à peine reconnaissable, noircie par le feu du dragon. Le chagrin et la rage lui broyèrent le cœur avec une même violence. Agenouillée près de la dépouille, elle pleura.

Toute sa vie, son père avait protégé sa famille. Et, quand le ver immonde l'avait menacé, *elle* n'avait pas su *le* protéger. Jamais elle ne réparerait un tel manquement, il la hanterait toute sa vie.

Bien que roussie, la corne gauche de son père était intacte. Quand Ilgra se sentit capable de bouger, elle la coupa en chantant un hymne aux dieux, dans l'espoir d'ouvrir au défunt un chemin aplani vers l'au-delà.

Puis elle transporta le cadavre jusqu'au bûcher, au centre du village, sachant que jamais elle n'oublierait le poids du corps de son père dans ses bras.

La recherche macabre se poursuivit tard dans la soirée, jusqu'à ce que le moindre morceau de chair appartenant à quelqu'un de leur clan ait été retrouvé et déposé avec respect sur le bûcher. Alors, Ilgra et le groupe célébrèrent le rituel. Puis Arvog alluma le bois.

Ce furent des funérailles dignes des plus vaillants guerriers. Car tous les morts étaient des guerriers, même les jeunes enfants. Ils avaient été tués au combat, face au dragon maudit. Ils méritaient la même considération que n'importe quel Cornu tombé au cours d'un raid, d'une lutte ou de toute autre occasion de défendre l'honneur de sa race.

Tandis que le bûcher devenait brasier, Arvog s'avança, leva la tête vers la grande montagne des Kulkaras et vers Vermund à son sommet. Il poussa un rugissement tel que l'écho en courut jusqu'au fond de la vallée. Les autres se joignirent à lui, et Ilgra aussi. Ils se tinrent tous face à la montagne, lançant leur défi à en avoir la gorge écorchée. C'était un acte aussi vain qu'insensé, qui risquait de réveiller la colère du dragon, mais ils n'en avaient cure.

Une bande de corbeaux effrayés s'envola des arbres alentour. Si le vacarme avait troublé le sommeil de Vermund, il n'en montra rien. Il semblait

parfaitement oublieux de la vallée en contrebas – ou, pire encore, indifférent.

Le groupe monta la garde autour du bûcher tant qu'il brûla. À la nuit tombée, ils campèrent sur la terre froide. Ilgra était incapable de dormir. Alors, elle veilla près de la tour de flammes, la main serrée sur sa lance, le regard fixé sur la forme d'un noir d'encre enroulée autour du pic des Kulkaras.

* * *

Les étoiles scintillaient encore dans le ciel, et un mince trait de lumière grise découpait la forme des montagnes à l'est quand Arvog et six autres guerriers entamèrent l'escalade des Kulkaras pour aller tuer le dragon Vermund.

Ilgra, assoiffée de vengeance, les supplia de l'emmener. Mais Arvog refusa en prétextant qu'elle était trop jeune, trop inexpérimentée.

– Nous n'avons qu'une maigre chance d'approcher le dragon sans être vus, déclara-t-il.

Et Ilgra reconnut avec dépit qu'il avait raison.

Arvog ajouta alors :

– Ne t'inquiète pas, Ilgra. Avec l'aide de Svarvok, tu recevras ton content de sang dès aujourd'hui. Tout le clan le recevra.

Ilgra agréa cette promesse, mais elle lui pesait sur le cœur. Jeune, elle l'était, et inexpérimentée. Mais, avec la rage qui brûlait en elle, elle se sentait l'égale en esprit – sinon en stature – des Cornus les plus forts.

Les sept guerriers étaient partis, Arvog en tête. Ilgra et le reste du groupe les observèrent en silence près du tas de cendres.

Selon leur estimation, midi était la meilleure heure pour frapper Vermund. Les dragons, comme les grands chats des montagnes, étaient connus pour chasser tôt le matin et tard le soir. Quand le soleil atteindrait son zénith, Vermund serait au plus profond de son sommeil, et donc particulièrement vulnérable – si un dragon de cette taille pouvait être qualifié ainsi.

Les Kulkaras étaient une montagne formidable, et, malgré la force et la hardiesse des Cornus du clan Skgaro, atteindre son sommet serait loin d'être facile. Le chemin était traître, ponctué d'à-pics, de crêtes étroites et d'éboulis pentus. Rares étaient les Skgaro capables de vaincre de telles cimes à moins d'être poussés par une vision, par l'honneur ou par la folie. Au cours de sa vie, Ilgra n'en avait connu qu'un : un jeune guerrier nommé Nalvog, qui avait décidé

de faire ses preuves par cet exploit plutôt que par la force des armes. Mais Nalvog avait échoué. Honteux, il s'était volontairement exilé de la vallée. Depuis, personne ne l'avait revu.

Tout en attendant le retour des guerriers, Ilgra et ses compagnons reprirent leur recherche d'outils et d'autres objets précieux parmi les décombres. C'était une morne journée, avec un ciel couvert qui lâchait des averses intempestives.

Ilgra se sentait gelée jusqu'aux os. Elle s'accroupit à l'abri d'une remise, resserrant sa peau de loup autour de ses épaules. Son regard se tourna comme toujours vers les Kulkaras et Vermund tout en haut. Elle ne vit aucun signe d'Arvog et de sa troupe, ses oreilles exercées ne perçurent ni cris ni fracas.

Les heures passèrent.

Vers midi, un certain Yarzhek prétendit qu'un bruit était venu de la montagne : un craquement ou un appel. Mais personne d'autre, dans les ruines du village, ne l'avait entendu, et Ilgra resta dubitative. Peu après, elle repéra comme une bouffée de fumée montant des Kulkaras. Mais après observation elle conclut qu'il s'agissait d'un nuage étiré par le vent.

Quand le soleil descendit vers l'horizon dentelé, il devint clair que le groupe d'Arvog avait été retardé s'il n'avait pas totalement échoué.

Découragés, Ilgra et les autres se rassemblèrent autour des restes du bûcher. Ils s'assirent en silence, le dos courbé, tandis que le crépuscule descendait sur la vallée.

Un croissant de lune pointait au-dessus de la montagne quand ils entendirent des pas. Descendus des Kulkaras, quatre Cornus revenaient sur les sept qui étaient partis. Maculés de poussière et de sang, les pieds endoloris, ils semblaient affamés et abattus. Arvog et un autre des Initiés en portaient un troisième, qui avait apparemment une cheville brisée. Une profonde entaille barrait le front d'Arvog.

Ilgra le regarda avec admiration : cette blessure lui allait bien.

– Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

Déposant à terre leur compagnon blessé, Arvog répondit :

– Le dragon nous a entendus. Entendus ou sentis, je ne sais pas. Mais, quand nous nous sommes approchés, il a levé sa queue et l'a abattue sur nous. Tous les quatre, on n'a eu que le temps de nous écarter. Les autres...

Il secoua la tête :

– On n'a pas pu récupérer leurs corps.

Ilgra baissa la tête, affligée par ces nouveaux morts. Elle souhaita que leurs esprits trouvent un passage sûr vers l'au-delà.

Le reste du commando repartit, la mine sombre, dans la nuit et la pluie. Quand ils arrivèrent chez Zhar, Arvog fit au clan un récit complet de leur expédition. À la suite de quoi les Herndall décrétèrent qu'on ne tenterait plus de tuer Vermund le Sombre. Du moins tant que personne n'aurait un meilleur plan à proposer pour se débarrasser du vieux ver rusé.

Ilgra détesta cette décision. Mais, n'ayant aucune suggestion à faire, elle tint sa langue.

La plus vieille des Herndall, Elgha Neuf-Doigts, dit alors :

– Une chance que vous n'ayez pas irrité Vermund au point qu'il se remette en chasse. Mais nous ne sommes plus en sécurité. Les dragons ont bonne mémoire et ils ne pardonnent rien, c'est bien connu.

Tous acquiescèrent.

Plus tard, assise près de sa mère et de sa sœur, Ilgra leur montra la corne qu'elle avait coupée au front de son père. En tant qu'aînée, elle en héritait. Mais Yhana la toucha et dit :

– Je suis contente que tu aies fait ça.

Voyant les larmes dans ses yeux, Ilgra comprit combien le chagrin de sa sœur était grand, aussi grand que le sien.

* * *

Les jours passèrent. Le clan faisait de son mieux pour ignorer la présence du dragon, perché au sommet des Kulkaras. Ils s'occupaient plutôt à récupérer le bétail qui avait survécu à l'attaque, à sauver les semences et le matériel encore utilisable. Et, peu à peu, ceux du Skgaro dont les maisons étaient encore en assez bon état pour les abriter des intempéries retournèrent au village.

Le père d'Ilgra avait été un bon chasseur et le Parleur Vrai des Initiés – une position d'importance. Sans lui, sans toit, Ilgra et sa famille n'avaient d'autre choix que de trouver refuge dans la demeure de Barzhqa, le frère de sa mère, qui lui ressemblait au physique comme au moral.

À l'idée de dépendre de la générosité de Barzhqa, Ilgra en avait gros sur le cœur. Mais elles n'avaient guère le choix et pouvaient se considérer comme chanceuses d'échapper à la promiscuité de la maison de Zhar et à ses odeurs de

poisson.

Le soir, dès qu'elle était libre, Ilgra allait plonger la corne de son père dans le courant du ruisseau. Quand la moelle fut bien ramollie, elle la retira, puis elle lissa l'intérieur avec des pierres chaudes jusqu'à ce qu'il soit aussi brillant qu'un coquillage. Elle confia alors la corne à Darvek, qui lui tailla une embouchure dans un os d'ours, grava l'histoire de la famille autour de sa partie la plus large et la munit d'une lanière de cuir. Ilgra en fut émerveillée. Elle porta l'embouchure à ses lèvres et souffla de toutes ses forces. Une note s'éleva, profonde, puissante et grave, chargée de courage et de défi. Ilgra crut entendre en elle un écho de la voix de son père, et une joie mêlée de chagrin lui fit monter les larmes aux yeux.

Quinze jours après le raid sanglant de Vermund, un chaman itinérant arriva du sud. Petit mais trapu, presque aussi large que haut, il se nommait Ulkro, et ses cornes s'enroulaient deux fois autour de ses oreilles. Son bâton couvert de runes était orné d'un saphir large comme le pouce, enchâssé dans un nœud du bois. Il avait entendu parler de Vermund, et prétendait que lui, Ulkro, il tuerait le dragon.

Ilgra en conçut du ressentiment : si quelqu'un devait tuer Vermund le Sombre, c'était elle. Mais, consciente de son égoïsme, elle n'en dit rien. Le chaman lui faisait peur. Il agitait son bâton devant l'âtre, et les flammes dansaient à son commandement. Elle ne comprenait pas la magie. Elle plaçait sa confiance dans les os et les muscles, pas dans les formules et les potions.

Le lendemain matin, Ulkro se mit en route pour escalader les Kulkaras et affronter le dragon. Tout le clan assista à son départ, muet, encore trop alourdi par le chagrin pour applaudir ou espérer. Devant ce rassemblement de visages fermés, Ulkro se dépensa en quolibets, pitreries et tours de magie. Pour terminer, il lança avec son bâton un éclair qui abattit un sapin et le fendit en deux. Ce spectacle eut raison du silence du clan. Lorsque le chaman débuta l'ascension, tous lancèrent un chant guerrier à pleine voix.

Ce soir-là, tandis que le soleil descendait derrière les pics et que des ombres violettes s'étendaient sur la vallée, Ilgra entendit Vermund rugir. Effrayée, elle sortit précipitamment avec sa mère et sa sœur, et tout le clan en fit autant.

Au-dessus des Kulkaras, ils virent le ver géant déployer ses ailes couleur de charbon et s'élever majestueusement dans le ciel d'ambre. Des éclats lumineux lui couronnaient la tête et sa gueule vomissait des flammes, qui ondulaient telle une bannière dans un vent furieux. Puis les ombres engloutirent cette apparition surnaturelle, tandis que des blocs de pierre se détachaient des flancs des Kulkaras, fracassant les arbres en contrebas.

Quoi qu'on ait pu dire du chaman Ulkro, il n'était ni faible ni lâche, et il savait se servir de la magie. La bataille dura longtemps, féroce et sans merci. Quand le cri rauque d'un oiseau de mort s'éleva au-dessus des arbres, un flamboiement de lumière rouge monta des Kulkaras, assez puissant pour percer la masse nuageuse et déchirer le ciel. L'instant d'après, la lumière s'éteignit. Vermund poussa un rugissement de triomphe. Tout se tut, et le calme revint.

Aux premières lueurs de l'aube, Ilgra se glissa au dehors avec une troupe de guerriers. Ils levèrent les yeux vers le nord. Et là, en haut des pics des Kulkaras, le long corps écailleux de Vermund était enroulé autour du rocher. Les événements de la nuit ne semblaient guère l'avoir perturbé.

Le voile gris du découragement s'abattit sur Ilgra. Elle jeta un regard à Gorgoth, sa lance, se demandant quel espoir *elle* avait de vaincre le dragon Vermund. Cependant, renoncer n'était pas dans ses habitudes. Ilgra était la digne fille de son père. Et c'est sur son nom qu'elle jura d'obtenir vengeance.

* * *

L'attaque d'Ulkro avait prouvé deux choses. Premièrement, Vermund était satisfait de rester sur les Kulkaras pour digérer son repas. Deuxièmement, il n'était pas plus vulnérable à la magie qu'aux épées, lances, haches ou flèches.

Cette constatation découragea les Skgaro. On parla de fabriquer des filets assez grands pour emprisonner les ailes du dragon. Mais l'été tournait à l'automne, et tous avaient beaucoup à faire s'ils voulaient survivre au rude hiver de la montagne.

Les Skgaro mirent donc de côté leurs plans pour tuer le dragon. Et, conscients du risque qu'ils prenaient, ils entreprirent de rebâtir le village. Cette fois, ils utilisèrent plus de pierres que de bois, et c'était un travail exténuant pour les mâles, qui préféraient de beaucoup chasser, partir en raid contre leurs voisins ou lutter entre eux pour mesurer leurs forces. Cependant, ils se mirent au travail, et leurs maisons furent bientôt debout.

Ils creusèrent également des fosses cachées dans les contreforts pour y entasser des provisions. Se comporter comme des proies potentielles irritait chaque fibre de leur être, car les Cornus ne s'inclinaient devant rien ni personne. Mais la nécessité les y obligeait. Les jeunes devaient survivre, et les semences pour les futures moissons aussi.

Ils avaient placé des veilleurs qui observaient les Kulkaras nuit et jour,

guettant le moindre signe d'une prochaine attaque de Vermund.

Ilgra prenait souvent son tour de garde. Quand elle n'était pas occupée à tailler des pierres, à désherber leurs maigres plantations, à réunir les troupeaux ou à toute autre tâche qui lui était attribuée, elle s'exerçait au maniement de la lance et à l'art du combat sous la direction d'Arvog et de ses compagnons. C'était la coutume, chez les Cornus, que mâles et femelles s'entraînent à l'usage des armes, car ils étaient un peuple de guerriers. Mais Ilgra le faisait avec une énergie particulière. Elle délaissait les soins de la cuisine et du ménage, au grand dam de sa mère, pour se mesurer aux mâles jusqu'à ce qu'elle se sente capable de leur tenir tête, sauf aux plus forts.

L'année s'écoula ainsi. Avec l'aide d'autres membres du clan, Ilgra et sa famille achevèrent leur nouvelle maison, qui devint un lieu où il ferait bon vivre quand arriveraient les grands froids. Pendant ce temps Vermund demeurait perché sur les Kulkaras, plongé dans son sommeil digestif. De temps en temps, le ver s'agitait ou ronflait, ce qui faisait trembler la montagne et provoquait des avalanches de neige et de glace. Et, certaines nuits, la bordure des nuages flamboyait quand Vermund lâchait un trop gros soupir.

Inévitablement, les jeunes mâles cherchèrent à se faire un nom en escaladant les Kulkaras pour atteindre un éperon rocheux tout proche du dragon sans le réveiller. La désapprobation des Herndall ne les empêchait pas de tenter l'aventure.

Au début, leur imprudence effrayait Ilgra. Puis elle estima que cela soutenait son projet en habituant Vermund à la présence de visiteurs occasionnels – si du moins il en avait conscience. Les récits de ceux qui avaient atteint le sommet l'aidaient à imaginer comment réussir le même exploit. Elle écoutait avec une passion d'affamée chaque guerrier de retour, se représentait le chemin dans sa tête, se voyait rampant furtivement jusqu'au ver endormi...

Celui qui s'était approché au plus près s'était trouvé à un jet de pierre d'une aile de Vermund. Il était impossible de traverser l'ultime étendue d'éboulis sans faire du bruit, et aucun des Cornus, pas même le plus téméraire, n'aurait osé s'y risquer.

Ilgra, elle, n'aurait pas entrepris d'escalader les Kulkaras avant d'être sûre de pouvoir tuer Vermund le Sombre. Donc, prenant son mal en patience, elle attendait.

Néanmoins, la tranquillité ne pouvait pas durer. Le clan le savait. Tous vivaient avec la menace de ce malheur imminent au-dessus de leurs têtes.

* * *

À la première neige, le cauchemar recommença. Vermund s'éveilla. Avec un cri effroyable, il déploya ses ailes et s'éleva dans les airs. Il décrivit de larges cercles au-dessus des aiguilles scintillantes des Kulkaras. Puis il piqua vers le sol dans un rugissement de bourrasque.

Tout le clan prit la fuite, Ilgra aussi, serrant Gorgoth dans une main et la main de Yhana dans l'autre. Leur mère s'efforçait de les suivre. Ils coururent s'entasser dans leurs fosses à provisions tandis que le dragon survolait leurs maisons et leurs biens. Cette fois, personne ne songea à attaquer Vermund ; les mâles brandirent leurs armes en lançant des malédictions sans oser se montrer à découvert.

Le vieux ver écailleux sillonna la vallée, se régalant de daims, de moutons et de toutes sortes d'animaux. Cependant, il mangea peu comparativement à la première fois, et n'alluma qu'un petit feu dans les champs près du ruisseau. Puis il se lécha les babines avec sa langue à barbillons. Apparemment satisfait, il s'éleva dans les airs et décrivit plusieurs cercles avant de se lover de nouveau au sommet des Kulkaras. Il lâcha une bouffée de fumée, fourra son museau sous sa queue et referma ses yeux pourpres.

Stupéfaite, Ilgra rampa hors de son trou. Personne n'avait été blessé, et le petit nombre de bêtes perdues ne leur ferait pas craindre la famine.

Les Herndall tinrent conseil. Puis Elgha déclara avec un hochement de tête :

– On peut supporter ça.

Et il en fut ainsi. Supporter n'était guère du goût d'Ilgra ni de beaucoup d'autres, mais ça valait mieux que d'être dévorés.

L'hiver fit place au printemps, le printemps à l'été. Enfin, l'hiver revint. Le clan chassait, cultivait, fêtait des mariages et retrouvait sa puissance. Là-bas, très haut, Vermund n'était qu'une tache noire au sommet des Kulkaras, une menace endormie qu'on regardait, dont on parlait, mais qui ne représentait pas un danger immédiat. À mesure qu'ils s'accoutumaient à sa présence, les Skgaro finirent par le considérer comme un élément du paysage plus que comme une créature vivante. Il était devenu pour eux une force de la nature semblable au blizzard ou à quelque fléau capable de frapper sans avertissement, et qu'il valait mieux ignorer.

Si on le leur avait demandé, ils auraient tous clamé leur désir de tuer le dragon. Le soir, ils continuaient de tresser des cordes pour fabriquer le filet

controversé. Mais la taille requise dépassait de loin ce qu'ils pouvaient réaliser en un temps raisonnable, et le filet n'était toujours pas terminé.

Vermund se réveillait parfois, crachant des flammes et décimant les troupeaux. Et, si un membre du clan se montrait assez téméraire pour le défier, il le mangeait aussi. Cependant, les attaques du dragon n'étaient pas la principale préoccupation des Skgaro. Il fallait couper du bois, moissonner les récoltes, protéger le bétail contre les loups, les ours et les chats sauvages aux yeux perçants. Les tâches quotidiennes nécessaires à leur survie avaient la priorité.

Ilgra détestait cela. Avide de vengeance, elle bouillait de rage face à tout ce temps perdu. Pire encore, certains membres du clan commençaient à parler de Vermund en termes déférents, comme s'il méritait le respect. Parfois, en menant le troupeau d'une pâture à l'autre, Ilgra trouvait de petits autels dans les contreforts, avec des offrandes de nourriture et de boisson destinées au ver affamé. Elle les détruisait. Si elle avait su qui les avait élevés, elle aurait battu le coupable avec le bois de Gorgoth jusqu'à ce qu'il soit couvert de bleus de la tête aux pieds.

Ilgra poursuivait son entraînement, elle gagnait en force et en habileté. Ses duels avec Arvog ne la préparaient pas à affronter le dragon, mais ils augmentaient sa confiance en ses capacités.

C'est cet hiver-là qu'elle devint une ozhthim. Elle dut alors passer les épreuves devant tout le clan pour prouver son courage. En dépit de sa peur, elle tint sa place jusqu'au bout, et les matrones la reçurent en tant que membre à part entière du clan Skgaro.

Mais les épreuves étaient très dures. Elles devaient l'être. Il fallut sept jours à Ilgra pour s'en remettre et encore trois lunes avant que les blessures de sa poitrine soient guéries. Elle porta ses cicatrices comme des marques honorifiques. Elle aurait voulu que son père les voie, car elle savait combien il aurait été fier d'elle. Pendant toute l'ordalie, elle n'avait pas lâché un cri. Pas un.

Ayant réussi les épreuves, maniant Gorgoth de mieux en mieux, Ilgra se sentit prête à passer des intentions aux actes. Néanmoins, elle s'obligea à patienter jusqu'à la fin de l'hiver, jusqu'à ce que la calotte de glace ait fondu au front des Kulkaras. Un soir, alors que l'air était doux et les champs reverdis, elle emplit une bourse d'un onguent contre les brûlures, de baies, de fromage et de lamelles de viande séchée. Elle affûta la lame de Gorgoth encore une fois jusqu'à ce qu'elle coupe une mèche de cheveux d'un simple effleurement. Elle brossa et huila son armure en cuir, qui miroita devant le feu.

Elle ne dit rien de ses projets à sa mère ni à sa sœur, elle se contenta de les

embrasser sur le front avant de se mettre au lit.

Quand les premiers oiseaux se mirent à chanter, Ilgra se glissa hors de la maison et, dans la froide grisaille de l'aube, se dirigea vers les Kulkaras.

Personne ne la vit traverser le village, pas même Razhag, qui était de garde. Quand elle atteignit l'orée de la forêt, Ilgra hâta le pas pour gagner la crête de terre et de pierre qui lui permettrait d'escalader le flanc des Kulkaras. C'était le chemin que le chaman Ulkro avait suivi, et cette idée la tranquillisait.

Cependant, son cœur bondissait d'excitation, et la joie de passer enfin à l'action allégeait sa démarche.

Malgré l'échec d'Ulkro et celui de la bande d'Arvog, Ilgra ne doutait pas de sa réussite. Les raisons d'une telle confiance étaient simples : elle ne tenterait pas d'affronter Vermund au combat. Bien que prête à payer sa vengeance de sa vie, elle ne voulait pas risquer celle-ci stupidement. De plus, elle était sûre que la bande d'Arvog avait échoué à cause du bruit produit par les sept guerriers dans les éboulis. Les mâles qui avaient escaladé les Kulkaras en solitaire avaient évité d'attirer l'attention de Vermund. Elle saurait donc en faire autant. Seule, elle serait plus discrète qu'aucun groupe de Cornus. Et elle possédait d'autres moyens de ne pas être remarquée...

Après, Gorgoth percerait la paupière écailleuse, et le dragon mourrait. Le lancer devrait être assez puissant pour atteindre le cerveau du ver, mais Ilgra ne doutait pas que, la mémoire de son père guidant son bras, elle atteindrait sa cible.

Arrivée devant une source qui jaillissait du sol, elle s'arrêta pour remplir son outre. Pendant qu'elle la tenait sous le flot glacé, elle respira profondément, jouissant de l'odeur fraîche du ruisseau et du clapotis paisible de l'eau sur la pierre moussue. C'était peut-être la dernière fois qu'elle savourait ce simple plaisir.

Elle alla de l'avant, à travers fougères et ronciers, crêtes et crevasses, cols et déclivités, jusqu'à ce que le village en contrebas ressemble à un jouet d'enfant. Des affleurements de rochers lui barraient souvent le passage, et elle devait passer d'un appui précaire à un autre, tout en sachant que, si ses mains glissaient, une chute lui coûterait la vie. La chaleur du soleil lui tapa sur le dos toute la journée, et la sueur lui piquait les yeux. Elle mangea par petites bouchées sans s'arrêter, soucieuse de ne pas s'alourdir l'estomac.

Les Kulkaras étaient si escarpés que, pendant presque toute l'ascension, les pentes lui cachaien la masse de Vermund. Elle entendait cependant le dragon ronfler et grogner dans son sommeil, et quand il changeait de position les os de la montagne craquaient tandis que des oiseaux affolés s'envolaient des bosquets.

Inévitablement, le dragon finit par apparaître. D'abord un bout de sa queue, répandue sur le flanc des Kulkaras telle une longue coulée de rochers noirs. Puis la surface dépliée d'une aile, plus épaisse qu'aucun morceau de cuir, parcourue de veines palpitantes aussi larges que les jambes d'Ilgra. Puis, au bout d'une patte, les énormes griffes blanches à la pointe cruelle, dentelées comme une scie. Et au-dessus, la tête du dragon en forme de charrue, à moitié recouverte d'une longueur de queue.

Le ver dégageait un relent de musc, âcre et puissant, qui évoquait la tanière d'un chat sauvage. C'était un avertissement, la marque d'un mangeur de chair.

Ilgra s'arrêta à bonne distance pour terminer ses préparatifs. Elle enveloppa ses pieds de chiffons pour ne pas être trahie par le bruit de ses pas. Elle répandit de l'eau sur les parcelles de terre et se tartina de boue pour cacher sa propre odeur. Si elle avait chassé le daim, elle aurait utilisé des herbes ou des aiguilles de pin. Mais à cette altitude il ne poussait que des mousses et des lichens. Pour finir, elle se frotta la peau avec une étoffe de laine qu'elle avait pendue au-dessus de l'âtre pour l'imprégnier d'une odeur de fumée. Les narines du ver en crachaient si souvent qu'il avait sûrement cessé de la repérer.

Ramassant alors tout son courage, Ilgra acheva l'ascension en redoublant de lenteur et de précautions.

Quelques instants plus tard, quand la tête de Vermund lui apparut en entier, elle se figea sur place, son cœur battant la chamade. Car une fente rougeoyait dans l'œil du dragon, qui dormait avec la paupière entrouverte. Ilgra observa le sommet : la pierre s'écaillait en lourdes plaques, de profonds sillons creusaient la surface, les éboulis étaient constellés d'écailles aussi larges que deux mains réunies, tandis que des flaques de neige emplissaient encore les creux. Près de l'aile repliée du dragon, Ilgra repéra les rochers plats sur lesquels les guerriers ayant atteint le sommet avaient gravé leur marque.

Prenant soin de ne pas ébranler la roche instable, Ilgra contourna le dragon, en gardant toujours une plaque de pierre entre elle et l'œil cramoisi. Si elle réussissait à s'approcher suffisamment, elle pourrait frapper avant que le ver ait le temps de réagir. Et, si elle ne le tuait pas, elle l'éborgnerait au moins, ce qui l'handicaperait définitivement.

Elle murmura une prière à son père et à Rahna, reine des dieux, implorant leur soutien.

L'air raréfié la faisait halter. Le stress accélérat son pouls. Chacun de ses muscles était tendu dans l'attente de l'action. Des frissons nerveux lui parcouraient les jambes. Elle sentait monter en elle l'excitation de la bataille –

honneur et fléau de son peuple – et un rictus féroce lui découvrit les dents.

Il lui fallut presque une heure pour se positionner derrière une paroi rocheuse, à la bonne distance de jet de l'énorme tête de Vermund. Elle resta accroupie là, le temps de calmer son souffle et de se préparer mentalement. Si elle devait mourir, ce serait une mort glorieuse, et le clan chanterait son nom pour les générations à venir. Elle toucha la corne de son père, qui pendait contre sa hanche. Elle aurait voulu souffler dedans, mais elle ne voulait pas perdre l'avantage de la surprise, sur lequel reposaient ses chances de succès.

Elle prit une grande inspiration. Puis elle bondit par-dessus le rocher, la lance levée. Trois enjambées, et elle projetait l'arme vers l'étroite fente dans l'œil du dragon endormi.

Le dragon cligna des paupières.

Avec un *cling* sonore, la lame frappa la surface écailleuse ; le manche rebondit dans la main d'Ilgra, lui tétonnant la paume. Elle vacilla et resta sur place un bref instant figée, abasourdie.

La paupière se souleva. Un œil la fixa, flamboyant, cerné de rouge ; un œil à la pupille si large qu'elle aurait pu marcher dessus. Cet œil emplit l'espace, la domina de toute sa force, la cloua au sol avec une énergie palpable. Puis l'esprit du dragon s'empara du sien, et Ilgra se sentit minuscule devant la nature incompréhensible et la vastitude de cette intelligence. Elle n'exprimait ni surprise ni colère, pas même de l'amusement, mais le pire de tous les sentiments : l'indifférence.

L'assaut d'un pareil mépris ébranla la conscience qu'Ilgra avait de sa propre existence. Le monde autour d'elle lui parut basculer, les mâchoires du néant bâillèrent avec un sourire sinistre. Tout ce qu'elle savait, tout ce qu'elle était se réduisait à un petit tas de poussière tourbillonnant dans l'infini du vide.

La fureur libéra Ilgra de la dangereuse emprise du dragon. Elle recula, empoignant la corne de son père. Elle pouvait tout accepter du ver, sauf son indifférence. Pas ça ! Ce serait peut-être sa dernière action, mais elle réveillerait Vermund de son apathie. Elle l'obligerait à se conduire correctement et à la respecter. Il le lui devait, et il le devait à tout le clan.

Elle porta la corne à ses lèvres, prête à donner voix à sa protestation, quand le sol la trahit. Son pied glissa sur une pierre instable et elle bascula du haut de la crête aride des fiers Kulkaras.

Elle lâcha Gorgoth, battit l'air de ses bras. Ne trouvant rien à quoi se raccrocher, elle serra la corne contre son ventre tandis que le ciel et la montagne

décrivaient des cercles vertigineux, que la neige glacée la frappait, que des branches la cinglaient. Puis, avec un choc si violent qu'un millier d'étoiles explosèrent sous son crâne, sa chute s'arrêta sur le tronc d'un sapin tordu par le vent.

Ilgra avait la peau épaisse, comme tous les Cornus, aussi épaisse que celle d'un sanglier. Ce qui la protégea de nombreuses blessures, mais pas du pire. Quand elle réussit à reprendre haleine et voulut se redresser, elle découvrit que sa jambe était cassée et elle hurla de douleur.

Sa lance était hors de vue.

Elle resta là un long moment, désespérée, fixant le pic, attendant que Vermund rampe sur le flanc des Kulkaras pour venir la dévorer. Elle ne pourrait ni fuir, ni se battre, ni se cacher. Elle fit donc la seule chose sensée : elle se tint immobile pour ne pas gaspiller ses forces.

Mais Vermund ne se montra pas. Elle était apparemment quantité trop négligeable pour intéresser le dragon. Cette constatation démoralisa Ilgra presque autant que sa jambe fracturée. Ce n'était pas juste. Le ver avait pouvoir de vie et de mort sur eux tous, et ils n'étaient à ses yeux qu'une bande de souris affolées.

Ilgra se redressa avec une grimace, et cet effort lui tira un nouveau cri. Elle s'agrippa au tronc comme un naufragé s'accroche à la moindre prise, attendant que la douleur s'apaise. Elle tâta la corne de son père, dont la lanière était toujours enroulée à son poing, et se réjouit de la trouver intacte.

Quand elle se sentit prête à bouger, elle remarqua un point bleu qui scintillait dans les broussailles. Curieuse, elle s'approcha à quatre pattes, chaque heurt de sa jambe blessée sur le sol lui envoyant dans tout le corps des élancements douloureux. Elle écarta les branchages. Et elle découvrit le bâton d'Ulkro le chaman.

Elle s'étonna que le rude climat de la montagne n'eût pas abîmé le bois. S'emparant du bâton, elle l'éleva devant elle et prit une résolution. Puisqu'elle ne pouvait vaincre Vermund à la force de ses bras, elle emploierait des moyens moins honnêtes : des sorts et des formules magiques. Cette idée l'effrayait. Mais Ilgra n'était pas du genre à céder à la peur.

Elle donna alors au bâton le nom qu'elle avait donné à sa lance : Gorgoth, « Vengeance ».

Elle rampa jusqu'au sapin, coupa une branche, arracha une bande de tissu à sa tunique, et improvisa une attelle pour sa jambe cassée. Puis, se servant du bâton

comme d'une béquille, elle entama la longue descente du haut des Kulkaras jusqu'au fond de la vallée.

Ce fut une torture. Chaque pas ravivait la douleur. Elle eut vite la gorge sèche, et la faim lui tenaillait l'estomac, car elle avait perdu ses provisions et son outre d'eau dans sa chute.

Elle s'arrêtait fréquemment pour reposer sa jambe, et elle ne vit briller entre les branches les lumières orangées de la première maison que bien après le crépuscule. Ce spectacle la réconforta, car il lui promettait chaleur, sécurité et bon repas.

Arvog et Moqtar la virent arriver avant qu'elle ait atteint le village. Ils l'accueillirent à grands cris de soulagement et regardèrent avec stupéfaction le bâton sur lequel elle s'appuyait. Tous deux l'attendaient depuis le matin. Comme le lui expliqua Arvog, dès que son départ avait été connu, ils avaient vite trouvé sa piste et l'avaient suivie jusqu'au pied des Kulkaras. Personne n'avait osé s'aventurer au-delà, craignant les réactions du dragon si elle le réveillait. Mais ils avaient monté la garde, dans l'espoir de la voir revenir.

— Ta mère est morte d'inquiétude, grommela Arvog.

Ilgra hocha la tête. Le contraire l'aurait étonnée.

Ils la portèrent jusque chez elle. Là, sa mère et sa sœur déversèrent sur elle une avalanche de reproches telle qu'elle aurait ébranlé Vermund lui-même, aussi mauvais fût-il. Malgré tout, en dépit des gifles et des vociférations, Ilgra pouvait voir combien sa mère était fière : le courage d'Ilgra égalait celui des guerriers les plus braves. Et, si elle n'avait pas réussi à tuer le dragon, elle avait récupéré un véritable trésor : le bâton d'Ulkro.

Yhana était fière, elle aussi.

— Si j'avais eu mes cornes, déclara-t-elle, je serais allée avec toi, ma sœur Ilgra. Tu as fait ce que je ne peux pas encore faire, et j'en suis contente.

Puis leur mère dit :

— Tu as fini, maintenant, non ? Tu t'es acquittée des exigences de l'honneur. Tu ne te lanceras plus dans d'autres folies.

Mais Ilgra demeurait insatisfaite. Elle n'aurait pas de repos tant que Vermund serait en vie. Seul le sang du dragon assouvirait sa soif de vengeance. Cependant, elle n'en dit rien, car l'arrivée du guérisseur mit fin à la conversation.

On lui glissa un morceau de cuir entre les dents, et elle mordit dedans tandis qu'on redressait l'os de sa jambe. Elle n'émit pas un son, mais elle fixa le

plafond en pensant au bâton et à tout ce qu'elle avait à apprendre. Car, malgré sa jeunesse, Ilgra restait inébranlable.

* * *

Sa jambe se remit difficilement. La descente des Kulkaras l'avait malmenée, et l'os se ressouda de travers, si bien qu'Ilgra resta boiteuse, avec une jambe plus courte que l'autre. Le froid, l'humidité et la marche la faisaient souffrir. Mais jamais la douleur ne l'empêcha d'aller où elle voulait.

Une chose était sûre, cependant : elle ne ferait plus jamais partie des guerriers. Elle perdait facilement l'équilibre, et, si quelque ennemi frappait sa jambe estropiée, celle-ci céderait et risquerait même de se recasser.

Cette situation lui laissait un goût amer sur la langue. Les pensées d'Ilgra l'emmenaient sur des chemins inattendus, sombres et tortueux. Elle se rappelait parfois ce qu'elle avait ressenti au contact de l'esprit de Vermund. Il lui semblait alors que le monde s'éloignait, s'obscurcissait ; et elle devait s'asseoir jusqu'à ce que ça passe.

Malgré son handicap, Ilgra continuait de grandir. À l'automne, il devint évident qu'elle était une Initiée, comme l'avait été son père, et les mâles vinrent un à un la courtiser. Ceux qu'elle ne pouvait ignorer, elle les chassait en deux coups de Gorgoth. Car le clan craignait le bâton et la magie qu'il contenait.

Sa mère et sa sœur la désapprouvaient, mais Ilgra n'avait aucune envie de prendre un compagnon, qui la distrairait de son but. Elle n'en disait mot, néanmoins, et prétendait qu'aucun mâle n'avait réussi à gagner ses faveurs. Cet argument apaisait provisoirement leurs préoccupations.

Ilgra consacrait tout son temps libre à étudier le bâton, dans l'espoir d'en percer les secrets. En vain ; les pouvoirs qu'Ulkro y avait enchâssés restaient un mystère.

Cette absence de progrès était pour elle une source inépuisable de mécontentement. À force de penser aux runes gravées sur le bois, elle perdait le sommeil. À la fin de la saison, son dernier espoir était de trouver un mentor qui lui enseignerait la magie. L'idée de quitter la vallée la peinait profondément, mais ne rien faire était encore pire.

Pour une fois, la chance lui sourit. Elle commençait ses préparatifs quand un nouveau chaman arriva au village ; son nom était Qarzhad Poing de Pierre. Ilgra lui montra le bâton en lui confiant son désir d'être instruite dans les arts de

l'étrange. Mais Qarzhad se moqua et déclara que le bâton lui appartenait de droit étant donné sa fonction.

Ilgra lui rit au nez, et tout le clan avec elle. Ce n'était pas un étranger qui dirait aux Skgaro ce qui était à eux ou non, pas même un chaman. Qarzhad lutta alors cornes contre cornes avec elle, et les rires se changèrent en imprécations. Il fallut un long moment de lutte et de cris pour qu'un compromis soit trouvé, satisfaisant les deux adversaires – ce qui est la marque de tout bon compromis. Ils convinrent d'organiser un tournoi : un jeu complet de Maghra en trois fois trois manches. Si Ilgra gagnait, Qarzhad la prendrait comme apprentie et lui enseignerait ses savoirs secrets. Si Qarzhad l'emportait, Ilgra lui laisserait le bâton, et l'affaire serait terminée.

Bien qu'étonnée par la situation, sa mère ne fit aucune objection. Un chaman étant une personne d'importance, cet affrontement serait un honneur pour la famille. De plus, un clan possédant son propre lanceur de sorts avait toutes les garanties de survivre à l'hiver.

Le combat se tint le soir même. Tout le village se rassembla chez Arvog pour y assister. Ilgra et Qarzhad s'assirent face à face, les cornes baissées, une table en os polis entre eux.

Ils jouèrent donc neuf manches, neuf étant le nombre sacré. Ilgra remporta Batteur, la première série de trois. Qarzhad gagna Mordeur, la deuxième série. Ilgra n'en avait pas espéré autant. Quand ils en vinrent à Briseur, la troisième et dernière série, Ilgra sut qu'elle avait l'avantage. On pouvait jouer Briseur soit en attaquant l'adversaire, soit en prenant la fuite pour l'entraîner dans un piège. Comme la plupart des guerriers, Qarzhad était trop orgueilleux pour choisir la fuite. Ilgra, elle, n'avait pas ce genre de fierté. Tout ce qu'elle voulait, c'était gagner. Elle s'enfuit donc. Et, ce faisant, elle gagna.

Qarzhad l'injuria copieusement, mais un accord est un accord et il avait donné sa parole.

Aux premières lueurs du jour, Ilgra rejoignit le chaman dans une prairie déserte, à l'orée de la forêt. Et ce fut le début de son apprentissage.

* * *

Ilgra travailla trois mois sous la direction de Qarzhad. C'était un maître cruel et intraitable, mais elle n'en avait cure, prête à tout supporter pour assouvir son désir d'apprendre. Et elle apprit. Qarzhad lui enseigna les règles des arts étranges

et l'usage de l'ancien langage pour soumettre le monde à sa volonté. Il lui apprit à gouverner ses pensées et ses sentiments, à pénétrer dans l'esprit des autres, comme Vermund l'avait fait avec le sien. Quand elle était seule, elle s'efforçait de mémoriser les mots et les noms que Qarzhad avait estimé important de lui révéler : des termes de pouvoir qui s'adressaient à la véritable nature des choses.

On avait libéré Ilgra de la plupart de ses responsabilités, afin qu'elle puisse se consacrer à ses études. Néanmoins, elle ne parla à personne de son grand projet – pas même à sa mère et à sa sœur –, préférant le garder au plus secret de son cœur.

Au bout de trois lunes, Qarzhad Poing de Pierre s'en alla. Il était de nature voyageuse, et d'autres clans – des clans sans chaman – avaient besoin de ses services. Avant son départ, il remit à Ilgra une liste d'exercices : des talents à maîtriser, des mots à mémoriser, des outils à fabriquer. Et la liste de ce qu'elle *ne devait pas faire*, en particulier utiliser les magies qui défient les lois de la nature, et se servir du bâton d'Ulkro.

Ilgra continua de pratiquer, désireuse d'étonner Qarzhad quand il reviendrait et d'accomplir son grand projet le plus tôt possible. La plupart du temps, il lui semblait se cogner la tête contre une pierre : la magie lui résistait. Mais elle persista. Et, de même que les cornes poussent si lentement qu'on ne remarque pas leur croissance – pourtant, au bout de quelques mois, elle saute aux yeux –, Ilgra progressa.

Au début, tout cela lui semblait fort étrange. Elle s'habitua mal à user de mots ou de pensées pour obliger les choses à changer. Elle avait l'impression de tricher. Mais la magie exigeait d'elle des efforts proportionnels à ses ambitions, et cela la rassurait : elle était toujours une Cornue, pas un esprit ou une divinité. Elle restait liée à la terre, aux arbres, à la réalité de la vie.

Qarzhad réapparut à la fin de la moisson. Ilgra fit état de ses progrès. Si le chaman en fut impressionné, il n'en montra rien. Il la fit seulement travailler encore plus dur, lui imposa encore plus d'exercices – certains l'obligeant à aller bien au-delà de ses possibilités.

Qarzhad resta encore quelques lunes avant de reprendre son errance. Et Ilgra poursuivit son apprentissage.

De lunes en saisons, de saisons en années, Ilgra apprit bien des choses. Elle apprit le vrai nom des daims et des ours, des oiseaux et des bêtes des montagnes. Des plantes aussi, quelle que soit leur taille. Elle apprit à parler au vent, à la terre et au feu, et à les amadouer pour qu'ils se plient à sa volonté. Elle connut les secrets de l'acier, elle sut lier, conjurer et accomplir.

Le temps venu, Qarzhad lui enseigna la vérité sur son bâton – ce n’était plus le bâton d’Ulkro mais *le sien*. Le saphir enchâssé à son extrémité contenait une grande concentration de pouvoir, qui battait comme une mer agitée contre les parois de sa prison. Si cette prison cérait, le flot se répandrait en torrent, détruisant tout sur son passage. Mais, si le porteur du bâton se montrait sage, il maîtriserait ce pouvoir et pourrait s’en servir pour réaliser des exploits que personne d’autre ne saurait accomplir. Cependant, il ne fallait pas le gaspiller. C’était un trésor plus précieux que la pierre elle-même, une fortune rutilante qu’Ulkro et son maître avant lui avaient mis toute leur vie à amasser. Ce pouvoir ne devait être relâché qu’en cas de besoin extrême, et Ilgra avait à l’enrichir, à le nourrir avec les forces de son corps de manière qu’il grandisse encore jusqu’au moment où elle devrait le transmettre à son tour.

Ilgra comprit que le pouvoir était un héritage. Mais elle n’avait aucune intention de le préserver, et de cela elle se sentait coupable.

À deux reprises, elle accompagna Qarzhad dans ses voyages. Elle n’avait encore jamais quitté la vallée des Skgaro, et la découverte de nouvelles montagnes l’excita autant qu’elle la perturba. Les clans qu’ils visitaient avaient des coutumes étranges qui la mettaient plus que mal à l’aise. Malgré tout, elle fut satisfaite de ces expériences qui lui révélaient les véritables dimensions du monde. Mieux encore, elles renforçaient son attachement aux siens. La vallée contenait tout ce dont un clan avait besoin : de l’eau claire, du gibier en abondance, du bois et des pierres pour bâtir. Son seul défaut, c’était la présence de Vermund. Si seulement Ilgra réussissait à l’éradiquer, leur foyer serait de nouveau vraiment le leur.

Ces années-là, la durée du sommeil de Vermund était imprévisible. Mais le clan s’habituation à ses attaques, qui ne le surprenaient plus autant. Tant qu’ils gardaient leurs distances et évitaient d’irriter le ver, ils pouvaient espérer survivre. Il y eut quelques exceptions, dues à des imprudences ou à la malignité du dragon. Toutefois, elles étaient rares et donc supportables.

Ilgra, elle, ne pouvait les accepter. La présence de Vermund lui restait en travers de la gorge.

Puis, un jour, un clan voisin, le clan Ynvek, attaqua.

Cela se passa à la fin de l’été, quand les champs étaient mûrs et les bêtes, bien grasses. Les Ynvek leur tombèrent dessus par surprise au plus haut du soleil de midi. Hurlant, beuglant, mugissant, les guerriers surgirent de la forêt, brandissant des lances, des marteaux et des oriflammes aux armes de leurs différentes familles.

De tels évènements étaient habituels. Ils donnaient aux mâles une occasion de se défier et de se faire une réputation susceptible d'attirer une compagne. Pour la plupart, ces affrontements n'étaient ni totalement amicaux ni totalement hostiles. Le sang coulait, mais il était exceptionnel qu'un membre de l'un ou l'autre camp y perde la vie.

Cette fois, ce raid offrait aux attaquants l'occasion de gagner une large part de gloire, du fait que les Skgaro vivaient à l'ombre d'un dragon, ce qui leur conférait une réputation de bravoure au-delà des normes.

C'est pourquoi cette attaque fut d'abord pour Ilgra une distraction excitante plus qu'une menace sérieuse. Elle sortit en courant de la maison familiale rebâtie pour rejoindre le clan qui repoussait l'envahisseur. Comme toujours, les mâles menaient la charge, mais c'était le combat de tous. Chacun, en dehors des jeunes enfants, était honoré d'y participer. Même les plus âgées des Herndall prirent les armes (essentiellement des balais de joncs et de genêts, qui piquaient comme des frelons).

Tout en frappant de son bâton un Ynvek stupéfait, Ilgra regardait avec admiration Arvog affronter le plus massif des attaquants et le jeter à terre. Un autre Ynvek se jeta alors sur elle et tenta de la ceinturer – elle était une Initiée, après tout, ce qui lui donnait du prix. Tout en lui flanquant un bon coup avec Gorgoth, Ilgra alluma d'un mot un feu follet au bout de ses cornes. Les flammes vertes ne produisaient aucune chaleur, mais l'Ynvek, pris de panique, poussa un cri suraigu et galopa vers le ruisseau le plus proche tout en tapant sur ses cornes.

Ce qui amusa beaucoup Ilgra.

Le fracas du combat résonnait dans l'air de midi : le son du bois contre le fer, les rugissements des mâles, les injures et les exhortations des femmes, les blattements affolés du bétail.

Les clamours furent apparemment assez fortes pour atteindre le plus haut pic des hauts Kulkaras. Car, au beau milieu de la bataille, Ilgra entendit un cri d'avertissement. Et elle vit la tête de Vermund le Sombre se lever de son oreiller de pierre.

Le dragon observa la vallée. Et, quand son rugissement roula le long de la montagne en déclenchant une avalanche de cailloux, le combat cessa. Ce rugissement fut si puissant qu'Ilgra le sentit dans tous ses os. Le sol vibra, les animaux se blottirent les uns contre les autres, une vague courut sur l'eau des ruisseaux et des volées d'oiseaux affolés obscurcirent le ciel. Au sommet des Kulkaras, des plaques de glace se détachèrent du granite pour s'écraser avec un bruit de tonnerre sur les arbres en contrebas, brisant leurs troncs chenus comme

des brins de paille sèche.

Le ver n'aurait pas pu s'exprimer plus clairement.

Puis Vermund pencha la tête, ferma les yeux, et parut replonger dans le sommeil.

Les Ynvek, blêmes, abaissèrent leurs armes. Ils se turent et repartirent comme ils étaient venus, sans emporter ni captives, ni bétail, ni trophées, ni gloire d'aucune sorte.

Ilgra croisa les bras et fixa le dragon, tout en haut. Qu'il les considère comme son garde-manger privé n'était pas pour calmer la colère de la jeune Skgaro.

* * *

Après quatre longues années d'enseignement, Qarzhad Poing de Pierre annonça à Ilgra qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. Elle le surpassait déjà dans la maîtrise des arts étranges. Mais, lui rappela-t-il, maîtrise ne signifie pas toujours sagesse.

Ilgra le remercia, car elle lui était reconnaissante de sa tutelle et, au fil du temps, elle avait appris à apprécier le chaman irritable.

La prenant alors par les cornes, Qarzhad lui dit :

– Je sais quelle ambition habite ton cœur, Ilgra la Boiteuse. Je la comprends. J'ai eu une compagne, autrefois, une Cornue audacieuse, qui te ressemblait un peu. Un printemps, elle s'est trouvée face à un ours qui sortait de son sommeil hivernal. Il était mauvais, affamé. Il l'a attaquée. Je l'ai retrouvée, encore vivante. Mais toutes mes années d'études, tous mes talents, toutes mes connaissances n'ont pas suffi à la sauver.

– C'est pour ça que vous êtes toujours en chemin ? demanda Ilgra.

Qarzhad acquiesça et, sans lâcher ses cornes, il reprit :

– L'ours était un mâle solitaire, qui n'avait pas de territoire à lui. Je l'ai traqué pour le tuer, mais je ne l'ai jamais retrouvé. Depuis ce jour, bien des années ont passé.

– Pourquoi ne pas rentrer chez vous, alors ?

Le chaman sourit. C'était son premier vrai sourire.

– Parce que d'autres, dans le monde, ont besoin d'aide. Aider me fait du bien, c'est la meilleure façon d'utiliser ma vie. Ce n'est pas la façon d'être de ton

peuple, Ilgra, mais écoute mon conseil : abandonne ta quête de vengeance avant qu'elle te détruise. Le dragon nous surpasse tous. Tu es forte et intelligente, et tu te soucies des tiens. Ce serait un malheur de te perdre dans une action téméraire comme celles qui ont coûté la vie à tant de vos jeunes guerriers.

Ilgra médita ces paroles en silence. Puis elle déclara :

– Je vous remercie de vos conseils, Qarzhad, ils me sont précieux. Mais je ne peux ni oublier mon père ni renoncer à ma quête.

– T'ai-je demandé d'oublier ? Je ne discuterai pas avec toi, Ilgra. Réfléchis bien à ce que tu fais. Tu as été une bonne apprentie. Quelle que soit la voie que tu choisiras, tu as ma bénédiction. Que les dieux t'accordent leurs faveurs ! Et toi, reste perspicace et garde la conscience claire.

Puis Qarzhad, ayant lâché ses cornes, s'en alla une fois de plus. Et Ilgra sut qu'il ne serait pas de retour avant longtemps.

Désormais confiante en ses capacités, Ilgra se mit au travail avec empressement. Car elle avait un plan : un dragon était une créature du feu ; si on éteignait ce feu, on pourrait tuer Vermund. Et rien ne détruisait mieux le feu que la force de l'eau.

Pendant trois jours, elle arpenta la vallée à la recherche de l'endroit propice. Aucun ne la satisfaisait, jusqu'à ce que, enfin, elle se souvienne de l'étang où elle allait nager jadis, et d'où elle avait assisté à l'arrivée funeste de Vermund.

L'étang lui-même était trop petit pour ce qu'elle avait en tête, mais il se déversait dans un ravin profond, entre deux parois rocheuses noircies de moisissures, tapissées de mousses, de lichens et de plantes grimpantes qui se couvraient de fleurs pâles aux premiers jours du printemps. Si on fermait la partie la plus étroite du ravin, un énorme volume d'eau s'accumulerait contre le barrage. Relâchée, l'eau emporterait tout sur son passage. Quiconque se trouverait coincé entre les falaises serait impitoyablement balayé, chahuté, culbuté.

Une perspective des plus réjouissantes.

Toutefois, Ilgra se garda de dévoiler ses plans. Même si leur succès n'était pas assuré, elle ne voyait pas l'intérêt d'en débattre. Rien ne la ferait dévier du chemin qu'elle avait choisi. D'ailleurs, le déferlement ne mettrait pas les Skgaro en danger. Le ravin était assez loin au sud du village. Le ruisseau, au fond, niché comme les autres cours d'eau dans les replis de la roche, se jetait dans le Hralloq, qui courrait au fond de la vallée, depuis les Kulkaras jusqu'aux monts accidentés de l'Ulvarvek à la limite des territoires du clan.

Certains problèmes restaient cependant à résoudre. Comment construire le barrage ? Et, quand il serait construit, comment attirer Vermund dans le ravin ? En automne, le clan capturait des oies sauvages en creusant d'étroites tranchées inclinées, garnies de graisse de bœuf en guise d'appât. Attirées, les oies sans méfiance se retrouvaient coincées au fond des tranchées, incapables de déployer leurs ailes et de s'envoler. Oie ou dragon, le principe du piège pouvait être le même.

Ilgra passa à l'action sans perdre de temps.

Quittant la maison familiale, elle se bâtit une petite hutte en haut du ravin. Cette décision lui valut de nombreuses disputes avec sa mère, mécontente de la voir abandonner les tâches quotidiennes du village.

– Ce n'est pas une bonne chose, répétait-elle. Ni pour toi ni pour nous.

Mais Ilgra insista, et son départ ouvrit une plaie suppurante dans leur relation. Quant aux autres Skgaro, ils acceptèrent sa décision sans poser de question. On considérait les lanceurs de sorts comme des *Cornus* différents, et l'étrangeté de leur comportement n'étonnait personne.

Après s'être confortablement installée dans sa hutte, avec le hurlement du vent et des loups errants pour seule compagnie, Ilgra se mit au travail. À l'aide de mots de pouvoir, elle creusa un canal le long du ravin, détournant ainsi l'eau de printemps qui débordait de l'étang. Cela fait, elle put descendre dans la crevasse rocheuse sans être gênée par le torrent.

Elle s'employa tout l'été et tout l'automne à combler le ravin à l'endroit où les parois se resserraient pour ne laisser qu'un passage large comme deux fois ses bras étendus. Même si sa jambe ne lui permettait plus de se battre, elle était une Initiée. Et, comme tous les Initiés, elle était forte. Elle travaillait dur, et, à force de labeur, elle combla l'ouverture avec des rochers arrachés aux flancs de la montagne.

Chaque bloc mis en place, Ilgra le soudait par magie à ceux du dessous, de sorte qu'ils formaient un tout compact. Quand la dernière roche fut posée, elle rendit au ruisseau son cours normal, et l'eau commença à s'accumuler contre le barrage de pierre.

Cependant, le débit était mince. Il faudrait des mois pour remplir le ravin. Pendant ce temps, le lit du ruisseau, en contrebas, s'asséchait, se changeait en un serpent de cailloux gris et mort.

Quand les Skgaro remarquèrent cela, ils questionnèrent Ilgra. Elle prétendit qu'elle creusait un étang plus grand pour nager, et le clan ne jugea pas utile de

mettre ses paroles en doute, attribuant ses activités à l'excentricité naturelle d'un chaman.

Mais, si le clan se satisfaisait de ses explications, il n'en était pas de même pour sa mère.

– Tu ne fais jamais rien sans raison, Ilgra ma fille, lui dit-elle. Dis-moi la vérité : qu'est-ce que tu as en tête ?

Ce fut sa solitude qui la trahit. Elle céda à un instant de faiblesse, au désir de retrouver l'intimité qui lui manquait tant avec celles qu'elle aimait, et elle révéla son désir secret.

Cet aveu irrita grandement sa mère :

– C'est pour ça que tu vis à l'écart, Ilgra ma fille ? Tu es devenue folle ? Tu as été mordue par un chien enragé ? Le dragon ne peut pas être tué. Si jamais il s'en va, ce sera de sa propre volonté, pas de notre fait.

Ce à quoi Ilgra objecta :

– Ça, je ne peux pas l'accepter. Soit je le tue, soit il me tue. Il n'y a pas d'alternative.

Sa mère grinça des dents :

– Pourquoi faut-il que tu sois si pénible ? Il y a des choses qu'on ne peut pas changer. Il n'y a rien de glorieux à se battre contre l'inéluctable, tu ne le comprends donc pas ?

– Je comprends que le ver a tué mon père, qui était ton compagnon. Tu laisserais impunies sa mort et celle des autres membres du clan ? Eh bien, pas moi !

Sa mère encastra alors ses cornes dans les siennes, même si Ilgra devait presque se plier en deux à cause de leur différence de taille.

– J'honorais mon compagnon et je prenais soin de nos enfants, gronda-t-elle. Quelle gloire obtiendrais-je à me faire massacrer et à te laisser seule au monde ?

Ces mots eurent raison de la colère d'Ilgra, et elle découvrit sa gorge en signe de respect :

– Tu as raison. Je ne voulais pas être insolente.

Sa mère releva ses cornes elle aussi. Son visage s'adoucit :

– Tu es pour moi une bonne fille, Ilgra, et pour Yhana, une bonne sœur. Mais je t'en prie, abandonne cette quête inutile. Elle ne t'apportera que du chagrin.

– Je ne peux pas.

– Tu es déterminée ? Tu passeras ta vie ainsi, en dépit de mon conseil ?

– Oui.

Sa mère soupira :

– Alors, je dois te donner ma bénédiction, dans l'espoir qu'elle te sera un bouclier contre le malheur.

Et elle fit ainsi, et elles s'embrassèrent, et Ilgra sentit ses yeux s'emplier de larmes.

Le lendemain, très tôt, quand Ilgra sortit de sa hutte, elle trouva Yhana debout au bord du ravin, contemplant l'ouvrage que sa sœur avait réalisé.

Elle dit :

– Tu as toujours l'intention de venger notre père.

Ce n'était pas une question.

Et Ilgra dit :

– Oui.

Yhana posa alors sur elle des yeux féroces :

– Bien. Si j'étais aussi forte que toi, c'est ce que je ferais. Tu es une Initiée, je ne le suis pas. Tu ne connais pas la peur, Ilgra ma sœur. Je voudrais bien être comme toi !

– J'ai peur, dit Ilgra. Mais ça ne m'arrête pas.

Elle serra Yhana dans ses bras, réconfortée à l'idée que sa sœur la soutenait et partageait son désir de faire payer le dragon.

Sa mère ne dit rien des intentions de sa fille au reste du clan, et Ilgra lui en fut reconnaissante. Mais après cela elle se sentit plus seule que jamais, car les attentes de Yhana s'ajoutaient aux siennes, et elle entendait des moqueries jusque dans la voix du vent.

En attendant que le ravin se remplisse, elle concentrat son énergie dans ses devoirs de chaman envers les Skgaro. Ils consistaient principalement à aider aux accouchements, à soigner les blessures et à protéger les outils de l'usure ou de la casse. Les responsabilités d'un chaman étaient d'une nature plus concrète que celles des Herndall, qui – en plus de gouverner le clan – surveillaient augures et présages ainsi que tout mystère ayant rapport avec les dieux. Ce qui convenait à Ilgra, car elle préférait avoir affaire avec les choses qu'on touche. Les choses concrètes.

Les Cornus à qui elle apportait son assistance lui offraient des cadeaux.

Sauver une vie, ce n'était pas rien ! C'est ainsi qu'Ilgra eut bientôt acquis un petit troupeau de moutons et de chèvres (et un verrat hargneux au poil hérisssé). Elle parqua les bêtes dans le ravin et les nourrit chaque jour de fourrage qu'elle tenait au sec sous un toit de branchages. Elle protégea également l'enclos de sortilèges contre les fauves de la montagne.

Elle avait son appât.

Le ravin se remplissait beaucoup plus lentement qu'elle ne l'avait escompté. Cela l'inquiétait, car l'hiver approchait. Et Vermund faisait au moins une fois par hiver une petite descente sur le bétail à sa portée. Si la gorge n'était qu'à moitié pleine quand il arriverait pour son déjeuner, la quantité d'eau ne suffirait pas à le submerger. Et Ilgra devrait attendre le prochain repas du ver.

Cette perspective déplaisante l'obligea à prendre des mesures drastiques. Elle monta jusqu'à l'étang, au-dessus. Là, à la force des bras, elle creusa un canal dans l'épaisseur de la rive, de sorte que l'étang puisse se vider dans le ravin. Avec cette quantité d'eau supplémentaire, elle espérait remplir le réservoir à temps.

Si Vermund le Sombre remarquait son manège, il ne serait pas assez fou pour pénétrer dans le ravin. C'était un vieux ver finaud, on ne le tromperait pas comme ça. Mais, par chance, les flancs escarpés des Kulkaras dissimulaient l'étang aux yeux brûlants du dragon, et Ilgra avait bon espoir de le prendre par surprise.

Sinon, ses plans finiraient en flammes.

* * *

Il fallut encore trois lunes avant que le réservoir soit rempli et que l'eau, débordant de la lèvre craquelée du barrage, reprenne son chemin ancestral. Au cours de la troisième lune, l'hiver s'était installé dans la vallée, et des plaques de glace recouvriraient le nouvel étang aux noires profondeurs. Cette glace réjouissait Ilgra ; elle rendait le piège encore plus dangereux. Pour accroître les dommages que l'eau causerait en déferlant, Ilgra roula des arbres abattus par le vent sur la surface gelée jusqu'à ce qu'elle soit dissimulée sous un enchevêtrement de branchages.

Il ne lui restait plus qu'à attendre Vermund. La faim, pensait-elle, ne tarderait pas à tirer le méchant ver de son sommeil.

Ces jours-là, Ilgra resta dans sa hutte, insistant pour que les Skgaro qui

auraient besoin d'elle viennent autant que possible jusque-là, car elle ne voulait pas se trouver éloignée quand Vermund ferait son arrivée fracassante. C'était une attitude égoïste, et sa mère la lui reprocha. Mais le clan accepta sans protester, ces exigences lui paraissant normales de la part d'un chaman. Ilgra en conçut de la honte. Mais la honte ne suffisait pas à la détourner de son projet.

Elle passa de longues heures dans la solitude à ruminer et à tourner les mots de pouvoir dans sa tête. À chaque nuit écoulée, elle se sentait un peu plus absente, à croire qu'elle se retirait du monde pour devenir un spectre hantant la sombre forêt de pins.

Elle pensait beaucoup à son père, ces jours-là. Comment, en hiver, assis près de l'âtre, il tressait le thulqna, un motif de lanières représentant le blason du clan ainsi que le lignage des familles, avec tous les hauts faits de leurs ancêtres. Comment il sculptait pour elle et pour Yhana des jouets en forme de daims, de chèvres ou de renards. Combien elle se sentait en sécurité à ses côtés, lui si fort et si massif.

Puis Ilgra se remémora un soir, lorsqu'elle n'était encore guère qu'un bébé, où son père était rentré de la chasse avec une biche sur l'épaule. Les yeux de la bête étaient si ronds, si doux, qu'Ilgra en avait été profondément troublée.

Mais son père s'était agenouillé près d'elle :

– Ne sois pas triste, Ilgra ma fille. Tu n'as pas de crainte à avoir. C'est dans l'ordre des choses. Aujourd'hui, nous nous nourrirons de cette biche et nous vivrons. Un jour, nos corps nourriront l'herbe et les arbres qui permettront à d'autres biches de vivre. C'est ainsi.

Ilgra avait trouvé cette idée réconfortante, alors. Plus maintenant. Son esprit se rebellait contre les paroles de son père, lui soufflant que l'ordre des choses pouvait être tout autre.

Pourquoi ce qui était devait-il toujours être ?

* * *

Le solstice d'hiver apporta un répit dans son exil volontaire. Les Skgaro célébraient le jour le plus court de l'année. Dans le village, ce n'étaient que musique, festins et démonstrations de force sous les acclamations du clan.

Ilgra attendit dans sa hutte que se déroule la première partie des festivités jusqu'à ce que, la lumière commençant à baisser, elle soit sûre que Vermund ne surgirait pas. Il n'avait jamais attaqué de nuit, et elle doutait qu'il fasse une

entorse à ses habitudes. Quitter son poste près du ravin n'était pas un gros risque. Elle avait cruellement besoin de compagnie, et l'écho des chansons montant du village lui serrait le cœur.

Une épaisse couche de nuages recouvrait la vallée, lâchant de doux et lents flocons de neige. Dans cette solitude assourdie, Ilgra marcha jusqu'au village puis jusqu'à sa maison. Tout au long du chemin, elle fut accompagnée par les hurlements affamés des loups qui résonnaient à travers la forêt. Sans son bâton, elle aurait craint pour sa vie.

Elle passa la soirée auprès de sa mère et de Yhana, à cuisiner, à bavarder et à jouir de leur présence. Plus tard, elles jouèrent à des jeux en se lamentant sur la longueur de l'hiver, tandis qu'au dehors des rafales de neige, poussées par un vent opiniâtre et coupant, bouchaient la vue.

Soudain, un cri déchira la nuit tempétueuse, un cri qu'Ilgra n'avait jamais entendu. Son cœur s'arrêta, son sang se glaça dans ses veines, les petits cheveux de sa nuque se hérissèrent. Elle resta figée, incapable de bouger ou même de respirer. Elle dut attendre que son cœur se remette à battre pour réagir.

– Qu'est-ce que *c'était* ? souffla sa mère.

Ilgra l'ignorait. Rien dans l'enseignement de Qarzhad ne le lui avait appris. Un autre cri, plus fort encore, passa à travers le vent, et Ilgra se mit à trembler de la tête aux orteils. Empoignant Gorgoth, elle sauta sur ses pieds.

Elle n'avait pas fait un pas qu'un grand bec noir perçait le toit et frappait l'âtre, envoyant des braises et des étincelles en tous sens.

Le bec frappait, frappait encore, tandis qu'une langue pourpre surgie entre les deux mandibules de corne fouettait l'air avec furie.

Ilgra rugit et, d'un violent coup de bâton, repoussa le bec en prononçant un mot de pouvoir : « Garjzla », autrement dit « lumière ».

Un éclair rouge l'aveugla, et, avec un cri strident, le bec se retira. Alors la maison trembla, une paire d'énormes serres aux griffes recourbées se mit à labourer le toit, arrachant les poutres. Des tourbillons de neige s'engouffrèrent par les ouvertures.

– Courez ! lança Ilgra à sa mère et à sa sœur.

Et ensemble elles prirent la fuite.

Dehors, d'autres cris montaient dans le noir et le froid. Glacée d'horreur, Ilgra découvrit, accroupie sur leur maison et illuminée par le feu, une monstruosité. La créature était grise, glabre et d'une maigreur effroyable. Des ailes de chauve-souris s'accrochaient à ses épaules décharnées. Son cou noueux portait un crâne

émacié, dans lequel s'enchâssaient deux yeux énormes, bulbeux et noirs, totalement dépourvus de blanc, et qui se terminait par le long bec acéré.

À travers le village, les rideaux de neige qui se déchiraient révélaient un second monstre errant entre les maisons, attaquant à coups de bec sanglant les Cornus qui galopaient en tous sens.

Ces créatures ne rappelaient à Ilgra aucune bête de la terre ou du ciel, mais plutôt des êtres sortis des anciennes légendes. Les répugnantes Nrech. Les Tueurs des fils de Svarvok. Les Mangeurs de Cornus. Ombres immondes parcourant les territoires de la mort en se nourrissant des os des guerriers sans honneur.

Le poison de la terreur se répandit en elle.

Comme en réponse, la créature la plus proche se retourna et darda sa tête de serpent vers Ilgra, sa mère et sa sœur. Elles s'enfuirent et, pendant un bref instant, la tempête les dissimula. Ilgra entendait Arvog, et Moqtar, et Razhag, et tous les autres guerriers qui s'encourageaient à combattre les Nrech. Dans une trouée de neige, elle vit les défenseurs regroupés à la lueur des torches, pointant leurs lances vers les monstruosités. Mais les créatures étaient trop rapides, trop grandes, plus grandes que les Initiés eux-mêmes ; leurs becs semblables à celui des grues donnaient des coups mortels à travers l'air glacé.

Ilgra leva son bâton et lança toute sa magie. Mais ses formules n'avaient aucun pouvoir contre les Nrech. Quelque chose les protégeait, et toutes ses attaques échouèrent. Elle ne pouvait ni les aveugler, ni les entraver, ni même les ralentir.

Devant elle, elle vit l'un des Nrech transpercer Elgha : la transpercer et la manger. La créature affamée goba la Herndall en trois coups de glotte. Razhag, qui était accouru, fut projeté de côté, le bras à demi déchiré.

Le poids familier du désespoir s'abattit sur le cœur d'Ilgra. Rien ne pouvait arrêter les Nrech. Elle leva les yeux vers les Kulkaras, cachés derrière les tourbillons du blizzard. Et, pour la première et la dernière fois de sa vie, Ilgra espéra l'aide de Vermund le Sombre. *Pourquoi* le misérable vieux ver ne s'était-il pas élevé pour protester, comme il l'avait fait auparavant ?

Le vent forçit au point de mugir d'une voix terrible entre ses cornes. Et Ilgra comprit. La tempête avait assourdi les bruits de l'attaque, enveloppé dans ses plis les clamours de désespoir et les cris d'agonie. Du haut de son perchoir, le dragon n'avait rien entendu.

Ilgra sut ce qu'il lui restait à faire, même si cette idée changeait sa détresse en une terreur à lui sécher le cœur.

Plantant Gorgoth dans la neige à deux mains, elle lança un mot de pouvoir contre le vent. Et, l'espace d'un instant, l'air s'éclaircit, tout se tut. Alors, Ilgra prit la corne de son père pendue à sa ceinture. Elle souffla dedans de toutes ses forces et de tout son espoir, et l'appel puissant monta à travers la vallée.

Ilgra souffla encore à deux reprises dans la corne. Puis l'un des Nrech s'approcha en se traînant, et elle laissa la neige se refermer sur elle.

Cependant, aucune réponse ne venait de la cime des Kulkaras. Vermund ne donnait aucun signe de mouvement. Aucun espoir de secours, aussi déshonorant fût-il. Cette fois, l'indifférence du dragon entraînerait leur mort à tous.

Persuadée que sa manœuvre avait échoué, Ilgra rejoignit sa mère et sa sœur, et chercha avec elles un trou où se cacher.

Alors... elle entendit venir leur prédateur, et, pour une fois, elle s'en réjouit. Sous le grondement de colère de Vermund, l'air se convulsa avec de sourds sifflements. Le coup de vent produit par les ailes du dragon balaya les flocons, qui tournoyèrent telles des oriflammes en folie.

Devant cette déchirure dans les ténèbres, les Nrech s'accroupirent avec des cris de haine stridents. Puis ils s'élèvèrent à une vitesse fulgurante vers la forme gigantesque qui descendait sur eux, auréolée de feu.

– Venez ! lança Ilgra en poussant sa mère et sa sœur vers le trou.

Mais elle-même n'y entra pas. Rien n'aurait pu l'éloigner, pas même le risque d'y laisser sa peau.

Vermund rugit, et des flammes transpercèrent le ciel nocturne. Plus vifs que des étourneaux, les Nrech contournèrent le dragon pour s'attaquer à son dos à coups de bec et de griffes. Hurlant de douleur, le ver referma ses ailes et plongea dans une prairie. Les créatures le suivirent sans cesser de le harceler, de le piquer, de le mordre et de lui déchirer les ailes.

Ilgra s'élança vers sa hutte près du barrage. Les habitants du village avaient tous fui leurs demeures et, depuis l'orée de la forêt, Arvog lui fit de grands signes pour l'inviter à le rejoindre.

Ilgra n'en fit rien. La tête baissée comme pour percuter un ennemi, elle accéléra encore.

Derrière elle, Vermund beuglait toujours sa douleur et sa colère. Ces cris, Ilgra avait longtemps désiré les entendre ; à présent, ils l'emplissaient d'effroi. Depuis le noir sentier qui s'ouvrait devant elle, elle observa le déroulement du combat cauchemardesque.

Les Nrech étaient plus rapides que le vieux ver, ils semblaient accoutumés à la

lutte contre les dragons, car ils savaient esquiver ses flammes aussi bien que ses crocs, ses serres et sa queue. Vermund grondait et claquait des mâchoires en tentant de les attirer à portée de ses griffes redoutables, mais les créatures grises, trop malignes, gardaient leurs distances et ne s'approchaient que lorsque le dragon avait le dos tourné.

Les trois géants se battaient à travers champs, et les montagnes renvoyaient l'écho terrible de leurs clameurs. Des flammes liquides éclaboussaient les prés et les abords de la forêt ; les extrémités des branches prenaient feu, se transformaient en torches assez brillantes pour illuminer toute la vallée, même si elles crachotaient sous leur charge de neige.

Vermund abattit sa queue sur le sol, et le choc fut tel qu'Ilgra, déséquilibrée, tomba face contre terre. Elle en eut le souffle coupé, et la neige gelée lui entailla le front. Un sang chaud lui coula dans les yeux. Aveuglée, elle le chassa d'un mouvement de tête, se releva et reprit sa course.

Les Nrech arrachaient des morceaux sanglants du dos écailleux de Vermund ; cette armure naturelle ne lui offrait qu'une faible protection contre leurs becs. Ses rugissements prenaient un ton désespéré, tels ceux d'un taureau blessé face à un couple de pumas aux crocs rougis, féroces et sans pitié.

Et Ilgra courait toujours. Sa jambe mal ressoudée manquait de force. La gorge lui brûlait. Elle ne distinguait qu'à peine le sentier pentu devant elle et, juste à côté, la crevasse noire du ravin.

Un jet de feu passa au-dessus d'elle, et elle se baissa par pur réflexe. Le crachat brûlant s'écrasa contre un rocher, ce qui produisit une lumière bienvenue sur la neige miroitante.

En contrebas, dans les profondeurs de la gorge, le petit troupeau d'Ilgra gémissait de terreur. Elle entendit la barrière de l'enclos céder sous la pression affolée des bêtes, qui se dispersèrent le long du ravin sans cesser leurs bêlements. Elle n'y prit pas garde. Elles avaient été des appâts, peut-être survivaient-elles, à présent.

Enfin, Ilgra arriva en vue du barrage, sous son manteau de gel argenté. Elle escalada la rive en hâte et s'arrêta au-dessus de l'eau prise en glace.

Elle se tint là, toussant, haletant, le front dégoulinant de sang. Elle se tint là et regarda la terre retournée où Vermund et les Nrech poursuivaient leur combat à mort. Les Nrech avaient acculé leur adversaire contre la lisière des arbres, où les premières pentes montagneuses limitaient ses mouvements. Ilgra vit une des créatures bondir sur l'aile gauche du dragon et l'abaisser jusqu'à terre, tandis que l'autre bête lui déchirait les côtes pour atteindre la base du cou.

Vermund se débattait frénétiquement pour se débarrasser de ses attaquants, mais les monstruosités étaient bien accrochées. Celle qui lui grimpait sur le cou lui donna un coup de bec, et l'affreux vieux ver se roula en boule pour cacher sa tête sous son corps.

Les Nrech poussèrent un cri de triomphe, les ailes relevées, en voyant le flanc du dragon à découvert.

– Non ! cria Ilgra, effrayée d'avoir laissé passer sa chance.

Elle pouvait briser le barrage, mais les créatures étaient trop loin pour que leur mort soit assurée (et celle de Vermund par la même occasion). Il fallait qu'elle les attire plus près, là où l'eau déferlante accomplirait son œuvre.

Désespérée, Ilgra chercha l'esprit de Vermund. Elle le trouva, mais elle ne put se faire comprendre ; le dragon était trop perturbé par la douleur pour prêter attention à d'aussi faibles ondes de pensée. Dans l'immensité de sa conscience, Ilgra n'était qu'une moucheture de lumière à côté du brasier ardent qui ronflait dans ses entrailles.

Ilgra revint à elle avec un sursaut. La panique lui serra le cœur. Le temps lui manquait ; si elle n'agissait pas *tout de suite*, tout serait perdu. Ils seraient peut-être débarrassés de Vermund, mais il leur resterait les Nrech, et les Nrech n'avaient pas la retenue du dragon. Ils tueraient les Skgaro un à un et se feraient un nid de leurs ossements au sommet des Kulkaras. C'est ce que disaient les légendes.

Dans les champs labourés par les coups de griffes, Vermund se débattait sous le bec des monstres.

Une idée vint alors à Ilgra, claire et féroce. La corne avait tiré le vieux ver de son sommeil pour le jeter dans la bataille. S'il l'entendait de nouveau, il comprendrait peut-être. Peut-être...

Elle porta la corne de son père à ses lèvres et souffla avec tant de force que l'écho se répercuta d'un bout à l'autre de la vallée. Par-delà le village, elle vit les membres du clan sortir des ombres mouvantes et regarder vers la hutte, curieux, se demandant visiblement si c'était bien un appel.

C'en était un, mais il ne leur était pas destiné. Ilgra leur fit signe de reculer, tout en doutant qu'ils puissent la voir. Elle espérait qu'ils se tiendraient éloignés du ravin, sinon, ils seraient balayés.

Elle s'apprêtait à sonner une deuxième fois quand Vermund émit un rugissement tonitruant et se secoua, envoyant valdinguer de chaque côté les monstruosités ailées. Malgré le sang qui coulait de ses multiples blessures, le

dragon était encore bien plus fort que n’importe quel Nrech.

Il s’avança en chancelant, et à chacun de ses pas Ilgra manquait de perdre l’équilibre tandis que des paquets de neige tombaient des arbres silencieux. Avec un cri strident, les Nrech s’agrippèrent de nouveau à ses épaules et à son cou. Le dragon renâcla et, ouvrant à demi ses ailes déchirées, effectua une longue glissade vers la bouche étroite du ravin.

Son atterrissage parmi les congères glacées projeta haut dans les airs des cristaux étincelants.

Et Ilgra sut que le moment était arrivé.

Elle saisit son bâton, dont elle frappa le sommet du barrage. D’une voix terrible, elle prononça un unique mot de pouvoir, la clé qui libérerait la puissance destructrice enfermée dans Gorgoth : « Jierda ! » – « Brise-toi ! » Un vide s’insinua entre les rochers entassés.

Le barrage craqua, vibra, et le rebord sur lequel se tenait Ilgra s’affaissa dangereusement. Elle recula en hâte.

Le granite explosa, la surface glacée de l’eau se brisa, envoyant des échardes gelées dans toutes les directions. Puis, avec un grondement plus puissant que le plus terrible rugissement de Vermund, le barrage céda. Un mur d’eau, de glace et de troncs d’arbre dévala le ravin, renversant Vermund et les Nrech. Le torrent impétueux les bouscula, les enveloppa d’un bouillonnement d’écume, dans le craquement sourd des glaçons et des troncs entrechoqués.

D’énormes formes tourbillonnaient et se débattaient sous l’eau. Puis elles s’immobilisèrent. Les pointes épineuses du dos de Vermund apparurent à la surface – il était trop volumineux pour rester submergé – mais elles ne bougèrent plus, telle une passoire rigide à laquelle venaient se prendre des troncs et des branches, jusqu’à ce que son dos ne soit plus qu’un tas de bois entremêlés.

Ilgra se cramponna au sol qui roulait sous elle, et lança une prière vers Rahna et Svarvok et tous les autres dieux.

L’eau s’écoula rapidement vers le sud à travers champs, entraînant avec elle quelques chèvres bêlantes. Puis Ilgra, s’appuyant sur Gorgoth, se remit lentement sur ses pieds.

Elle contempla son œuvre. Là, dans un entassement de débris, au milieu du ravin désormais vide, gisait le puissant Vermund, et, avec lui, les deux monstruosités, l’une entre les griffes du ver, le cou brisé ; l’autre déposée un peu plus loin dans un emmêlement de membres grisâtres et décharnés.

À part son énorme cage thoracique qui bougeait encore faiblement, le vieux

ver ridé ne donnait plus signe de vie. Aucune fumée ne sortait de ses naseaux. Aucune lueur de feu ne brillait entre ses mâchoires entrouvertes. Aucun frémissement n'agitait ses paupières closes.

* * *

Un puissant sentiment de triomphe gonfla la poitrine d'Ilgra. Elle tenait sa chance ! Si elle frappait vite et juste, elle débarrasserait enfin le monde du fléau qu'était Vermund, elle vengerait enfin la mort de son père. Elle arracherait le cœur noir du ver et, quand il serait à elle, le brûlerait devant les dieux pour les remercier de leur faveur.

Elle dévala le sentier le long du ravin aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Le souffle du dragon reprenait déjà de la puissance, elle devait agir vite.

Quand elle arriva en bas de la colline, une voix l'appela :

– Ilgra !

Sa sœur courait vers Vermund depuis l'orée de la forêt, un couteau à la main, la lèvre retroussée sur ses dents, une expression guerrière sur le visage.

– Arrête ! lui lança Ilgra.

Mais Yhana ne l'entendit pas. Elle avait visiblement l'intention de trancher elle-même la gorge du dragon, et pour la première fois Ilgra découvrit que sa sœur n'était plus une enfant. Elle était devenue adulte, et avait l'âme aussi guerrière que n'importe quel Skgaro.

Des émotions contradictoires se disputèrent le cœur d'Ilgra. L'égoïsme, l'inquiétude et l'étonnement. Puis la solidarité l'emporta : elles tueraient le dragon ensemble.

Mais, avant d'avoir pu rappeler Yhana, elle vit avec horreur l'un des Nrech remuer. Dressé sur ses pattes brisées, aveuglé, il agitait la tête d'avant en arrière, flairant une proie. Un cri rauque déchira la gorge de la créature, qui rampa vers Yhana, traînant ses ailes inutiles sur le champ dévasté.

À ce bruit, un frémissement parcourut le corps de Vermund. Et Ilgra comprit que, si elle aidait Yhana, elle perdrait toute chance de tuer le dragon. Il se remettrait sur ses pattes et, bien que blessé et affaibli, il serait encore bien plus fort qu'elles. Gorgoth ne lui fournirait plus assez d'énergie, elle ne pouvait plus compter que sur la sienne, bien pâle face à celle du dragon.

L'angoisse lui serra le cœur, mais elle n'avait pas le choix. Avec un hurlement de peur et de rage mêlées, elle dépassa le dragon à terre pour se placer au côté de sa sœur.

Quand le Nrech aux mâchoires claquantes se jeta sur elles, Ilgra leva Gorgoth et, puisant au fond d'elle-même ses dernières réserves de force, cria :

– Brisingr !

Une fontaine de feu jaillit à l'extrémité du bâton et baigna la tête de la monstruosité dans un torrent de flammes.

Le Nrech se recroquevilla sur lui-même avec un cri si aigu qu'Ilgra perdit l'usage de sa volonté. Le feu s'éteignit. Elle sut à cet instant qu'elle allait mourir, dévorée par ce cauchemar surgi du fond des âges. Et Yhana avec elle, victime de l'échec de ses ambitions.

Le bec du Nrech claquait vers elles quand la terre trembla soudain avec violence. Une bande d'écailles noires apparut au-dessus de leurs têtes, un souffle infect balaya le champ, et il y eut un craquement sinistre dont la signification ne laissait aucun doute.

Ilgra se baissa, couvrant sa sœur de ses bras. Quand elle osa relever la tête, elle découvrit la masse noire de Vermund au-dessus d'elles, dressée contre la neige tourbillonnante. Et, pendant entre les énormes mâchoires du ver, la monstruosité désormais inerte, le corps transpercé par deux rangées de dents étincelantes.

Les tueurs de dieux étaient morts.

Pendant un instant, Ilgra ressentit un immense soulagement. Et même de la gratitude. Vite remplacés par un sentiment nauséieux de fatalité. Elle avait été si près de réussir ! Si près ! Et, une fois de plus, la victoire lui glissait entre les mains. Maintenant, Yhana et elle allaient être la proie du dragon.

Vermund souffla et laissa retomber le cadavre gris, glabre et obscène. Puis il s'ébroua comme un chien, et des gouttes de sang fumant tombèrent en pluie sur la terre ravagée. L'une d'elles, noire et brillante, s'écrasa sur le bras d'Ilgra, qui cria parce qu'elle lui brûlait la peau comme du plomb fondu.

Vermund s'aperçut alors de leur présence. Il baissa la tête de sorte que son œil flamboyant fut à leur hauteur, terrifiant dans sa proximité.

Ilgra réprima son envie de fuir, car elles ne pouvaient espérer distancer le dragon, pas même en venir à bout avec des lames ou des formules magiques. Dans une attitude de défi, elle se dressa de toute sa taille, tandis que Yhana s'accrochait à son bras.

Puis Ilgra sentit l'esprit du dragon sur le sien, énorme, austère, impressionnant. Il n'en émanait ni remerciement, ni approbation, ni considération. Mais Ilgra reçut du ver une pensée, une impression... Il la reconnaissait. Il n'était plus indifférent. Il avait conscience de son existence, et il lui accordait un intérêt, quoique détaché et impersonnel. Il la considérait encore comme une proie, mais par ses actions Ilgra avait obtenu que le vieux ver cabossé pose sur elle son regard.

Ce n'était pas rien.

Ils restèrent ainsi le temps de sept battements de cœur, dans une sorte de proximité. Sept battements de cœur, pas plus. Puis l'immensité dominatrice de l'esprit du dragon se retira. Vermund souffla, et son haleine chaude passa sur Ilgra comme une vague à l'odeur de soufre.

Sa vision se troubla, elle tomba sur un genou, à demi évanouie. Vermund passa au-dessus d'elles, les écailles pâles de son ventre reflétant les flammes dansantes de la forêt, et le frisson provoqué par son ombre quitta leurs épaules.

Ilgra ferma les yeux et resta là où elle était tombée, jusqu'à ce que le sol cesse de vibrer et que le bruit des pas de Vermund se perde dans le lointain.

Ce fut le contact de la main de sa sœur qui l'éveilla :

– Ilgra ! Il est parti ! On est sauvées !

Alors seulement, elle se releva et rouvrit les yeux.

Le ver avait une aile blessée ; il ne pouvait pas voler. Il escalada la pente nue des Kulkaras à lents pas fatigués, laissant derrière lui une traînée de sang et des arbres brisés. Il semblait sur le point de tomber pour ne jamais se relever. Et Ilgra se demanda s'ils étaient débarrassés de lui.

Il fallait qu'elle sache.

Bientôt, le dragon disparut derrière les rideaux de neige. Yhana tira sur la tunique d'Ilgra, la pressant de partir :

– Tu as fait ce que tu pouvais. La mort de notre père n'est pas vengée, mais nous avons honoré sa mémoire. On ne peut pas faire plus. Viens, maintenant.

Ilgra refusa, préférant rester là à regarder et écouter la dououreuse progression de Vermund.

L'ordre des choses n'était pas encore rétabli.

Plus haut dans la vallée, les Skgaro sortaient peu à peu de leurs cachettes. Arvog et quelques autres guerriers se mirent à courir, les armes à la main, pour rejoindre Ilgra et Yhana sur le sentier boueux.

Ils s'assurèrent que les Nrech ne harcèleraient plus le clan. Puis, s'adressant à Ilgra, ils la remercièrent, chantèrent ses louanges, la cajolèrent, la réprimandèrent. Mais elle ne les écoutait pas et refusait toujours de bouger.

Ils finirent par la laisser là, Yhana comme les autres, pour soigner leurs blessures et sauver ce qu'ils pouvaient dans les maisons dévastées.

Ilgra resta donc, jusqu'à ce qu'elle entende un bruit lointain de griffes contre la pierre. Alors, depuis le sommet des Kulkaras, Vermund le Sombre émit un puissant rugissement et lança vers les nuages un jet de feu qui illumina la nuit.

Puis il resta immobile et silencieux, et Ilgra sut : le dragon ne mourrait pas. Et eux, pauvres victimes, ne seraient pas débarrassés de lui.

Saisissant son bâton à deux mains, elle s'appuya dessus. Son cœur était trop petit pour contenir tout ce qu'elle ressentait. Elle insulta Vermund, même si le dragon ne pouvait pas l'entendre, et tout en elle n'était que tumulte.

La tempête s'apaisait. Entre les rideaux de neige qui s'éclaircissaient, elle vit la couronne des Kulkaras et, enroulée dessus, la forme menaçante de Vermund le Sombre.

Elle le fixa un long moment en silence. Puis elle inspira profondément l'air glacé et, en expirant, relâcha son tourment. Ainsi donc, une chose était claire : il y aurait toujours un prédateur affamé attendant le moment de les dévorer. Si ce n'était pas Vermund, ce seraient les monstruosités. Si ce n'était pas les monstruosités, ce serait quelque autre créature tout aussi horrible. C'était une loi de la vie, aussi vraie pour les Cornus que pour tout être vivant. Aucun n'y échappait, ni les ours, ni les loups, ni les chats sauvages, pas même le plus féroce des chasseurs. Tous étaient une proie le moment venu. Ce n'était pas une question de *si* mais de *quand*.

Vermund les avait sauvés des monstruosités. Sans lui, les Nrech auraient massacré le village tout entier. Pourtant, Ilgra savait qu'ils n'avaient aucune pitié à attendre de lui. Ce n'était pas dans sa nature. Il continuerait de fondre sur eux, de dévorer leurs troupeaux, de piétiner leurs récoltes et de tuer tous ceux qui se montreraient assez fous pour l'attaquer. Il en était ainsi. Il en serait toujours ainsi.

Un jour, Ilgra affronterait de nouveau le dragon. Un jour, il descendrait vers elle ou ce serait elle qui escaladerait encore une fois les Kulkaras pour le défier en combat singulier. C'était une certitude. Lorsqu'ils se rencontreraient, que ce soit dans un an ou bien après que ses cheveux seraient devenus gris, Ilgra était sûre d'une chose : Vermund la reconnaîtrait, il se souviendrait d'elle. Certes, il ne lui accorderait aucune chance, mais elle aurait au moins la satisfaction de

cette reconnaissance.

Pour le moment, sa quête s'achevait. Le barrage était brisé, la retenue d'eau s'était vidée. Gorgoth aussi. Et, même si Vermund était cruellement blessé, Ilgra n'avait plus ni les moyens ni l'envie de l'affronter. Pas maintenant. D'ailleurs, il n'en sortirait rien de bon. Affaibli ou non, le dragon dépassait sa mesure, et celle des Skgaro, et même celle de créatures sorties des plus noires légendes comme les Nrech.

Une silhouette arrivait du village : sa mère, portant une couverture et des baumes pour soigner les blessures. Elle enveloppa Ilgra dans la couverture, appliqua les onguents sur ses bras, là où le sang brûlant de Vermund avait mis la chair à vif.

Sa mère dit alors :

– Viens, maintenant, Ilgra ma fille. Abandonne cet endroit de malheur. Retourne avec moi dans le lieu qui est le tien.

Et il sembla à Ilgra qu'elle s'éveillait d'un rêve.

Alors, elle se détourna. Elle tourna le dos au ver enfoncé dans son sommeil sanglant, aux cimes enneigées des Kulkaras, aux débris du barrage et à sa hutte à côté. Elle tourna le dos à tout cela et, avec sa mère, entama la lente marche vers le village, s'appuyant sur son bâton à chaque pas.

Elle ne vivrait plus jamais à l'écart. Cette époque était révolue. Elle se mêlerait de nouveau à la vie quotidienne du clan. Elle se chercherait un compagnon – Arvog, peut-être – et porterait ses enfants. Elle boirait le vin de chaque jour jusqu'à la lie et ne s'inquiéterait plus de ce que le destin lui réservait.

Ilgra regarda son bâton. Ce n'était plus Gorgoth, décida-t-elle, mais plutôt Warung, « Consentement ». Le saphir à présent vidé de ses pouvoirs était un héritage en attente. Et elle consacrerait son temps et ses efforts à lui rendre sa splendeur originelle.

Elle s'étira le dos et découvrit ses dents, consciente des nouvelles tâches qui l'attendaient. Car son nom était Ilgra Tueuse de Nrech, et aucun maléfice ne saurait plus l'effrayer.

Chapitre IX

Une aube nouvelle

Les derniers mots d'Irsk le conteur s'éteignirent dans la grande salle de la citadelle, en haut du mont Arngor. Puis l'Urgal frappa le tambour entre ses genoux, et la note sourde et puissante qui se répercuta contre les murs de pierre mit un point final à l'histoire.

Clignant des paupières, Eragon se frictionna le visage, avec le sentiment de s'éveiller lui aussi d'un rêve. Autour de l'âtre, les autres Urgals s'étiraient pareillement, telles des statues reprenant vie.

Skarghaz se releva en grommelant et marcha vers Irsk. Il le saisit par les cornes et lui flanqua un violent coup de tête.

Les autres hurlèrent de rire, et Skarghaz déclara :

– Bien parlé, Irsk ! Tu es la fierté de ton clan.

Le choc projeta Irsk en arrière, mais celui-ci dénuda ses dents en un sourire féroce et, avec la même vigueur, cogna Skarghaz en retour :

– Et toi, l'honneur de ton clan, Nar Skarghaz.

Le feu n'était plus qu'un amas de braises, et l'air s'était refroidi à mesure qu'Irsk racontait. Eragon regarda par la fenêtre, se demandant quelle heure il pouvait être. Le ciel était noir, sans même un mince trait de lune argentée, et les hiboux aux yeux ronds qui nichaient dans les pins sombres restaient silencieux. Il était tard, bien plus tard qu'il n'avait l'habitude de veiller. Mais ça lui était égal.

– C'était une excellente histoire, Irsk, dit-il en s'inclinant autant que sa position assise le lui permettait. Merci.

Il comprenait maintenant pourquoi le Kull avait réclamé ce conte en particulier, et il s'en réjouissait. Apparemment, il y avait toujours quelque chose à apprendre, même des Urgals.

« Qu'est-ce que tu en penses ? » demanda-t-il à Saphira.

Il sentit rayonner son approbation : « J'aime Ilgra. Et j'aime encore plus Vermund. Il est juste que le dragon soit vainqueur. »

Eragon esquissa un sourire. Puis il demanda à voix haute :

– C'est une histoire vraie ?

– Bien sûr qu'elle est vraie ! s'exclama Skarghaz en retournant lourdement à son siège. On ne te raconterait pas une histoire qui dirait des faussetés sur le monde, Dragonnier.

– Non, je veux dire : est-ce réellement arrivé ? Ilgra a-t-elle vraiment existé ? Et Vermund ? Et les Kulkaras ?

Skarghaz se gratta le menton, une lueur pensive au fond de ses yeux jaunes :

– C'est une vieille histoire, Dragonnier. Elle date peut-être du temps où notre peuple n'avait pas encore traversé la mer. Mais je crois que tout s'est bien passé ainsi... De nos jours encore, les Urgralgra appellent souvent leurs filles Ilgra. Et, grâce à elle, chacun de nous sait qu'il existe un Vermund que nous ne pourrons jamais égaler. C'est une bonne leçon, il me semble.

– Une bonne leçon, en effet, approuva Eragon.

En un sens, il avait vaincu son Vermund à lui en la personne de Galbatorix, mais il y avait encore bien des choses dont il ne viendrait pas à bout, dont personne ne saurait venir à bout. Cela donnait à réfléchir. Quand il était plus jeune, cette idée l'aurait tourmenté indéfiniment. À présent, il comprenait la sagesse du consentement. S'il ne s'en réjouissait pas, il en tirait au moins de la paix, ce qui n'était pas rien.

Le bonheur, avait-il décidé, était trop fugace et trop futile pour mériter qu'on le recherche. Le consentement, en revanche, était un but infiniment plus valable.

– Les Initiés, reprit-il, ce sont...

– Ceux que dans ta langue on appelle les Kulls, répondit Irsk.

C'était bien ce qu'il pensait.

– Et les Nrech, ce sont les Lethrblakas ?

À ce nom, une ombre sembla s'étendre sur la salle. Skarghaz s'éclaircit la gorge :

– Gahl ! Oui, si tu tiens à parler de ces saletés. Oui. Une chance que tu aies tué les deux derniers, Dragonnier. Et toi aussi, dragon.

Il désigna Saphira de la tête, et elle le remercia d'un clignement de paupières.

– Une chance, espérons-le, murmura Eragon pour lui-même.

Il songeait souvent la nuit aux déclarations de Galbatorix, qui aurait caché d'autres œufs de Ra'zacs à travers l'Alagaësia. Car les Ra'zacs, devenus adultes, se transformaient en Lethrblakas comme les Chenilles deviennent papillons. En dépit de toutes ses connaissances en magie, l'idée de devoir affronter de nouveau ces créatures, Ra'zacs ou Lethrblakas, troublait profondément Eragon.

Un vacarme s'éleva au fond de la salle ; au même moment, il sentit une perturbation courir parmi les Eldunari, dans la Chambre des Couleurs.

Alarmé, il sauta sur ses pieds. Saphira émit un sifflement et fit de même, raclant le sol de ses griffes.

Sängharm, Astrith, Rflven et tous les autres elfes accouraient à rapides et légères enjambées, affichant de larges sourires qui découvraient leurs dents blanches. C'était un tel contraste avec leur solennité coutumière qu'Eragon ne sut comment réagir. Des expressions impassibles et sévères l'auraient nettement moins déstabilisé.

– Ebrithil ! s'écria Sängharm, la fourrure bleu-nuit de ses épaules frissonnant d'excitation.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Eragon.

Il entendait derrière lui les piétinements sonores des Urgals qui s'alignaient comme pour repousser une attaque des elfes. De leur côté, les esprits des Eldunari n'étaient qu'une confusion de mots contradictoires, de pensées, d'images et d'émotions, une tempête de sensations défiant toute tentative de déchiffrement.

Saphira s'ébroua et gronda en découvrant ses longs crocs.

Le sourire de Sängharm s'élargit encore et il éclata d'un rire heureux :

– Tout va bien, Ebrithil. Tout va même pour le mieux dans le monde.

Astrith ajouta alors :

– Un des œufs a éclos.

Eragon écarquilla les yeux :

– Un des...

– Un dragon est sorti de son œuf, Ebrithil, reprit Sängharm. Un nouveau dragon est né.

Renversant le cou en arrière, Saphira lança une sorte de hululement vers les ombres du plafond. Les Urgals tapèrent des pieds avec des cris rauques, et la

salle tout entière s'emplit d'un brouhaha de fête.

Quant à Eragon, il balança sa chope pardessus sa tête en lâchant un beuglement dépourvu de toute dignité. Ainsi leur dur labeur, les nuits trop courtes, les levers trop matinaux, les sortilèges qui le laissaient épuisé et les palabres interminables à propos d'approvisionnement, de politique et de relations entre les peuples, rien de tout cela n'avait été vain.

Une aube nouvelle se levait pour les dragons.

Répertoire de l'ancien langage

Argetlam : Main d'Argent.

Atra esterní ono thelduin : Que la chance te favorise.

Brisingr : Feu.

Du : Le.

Du Vrangr Gata : Le Sentier vagabond.

Du Weldenvarden : La Forêt gardienne.

Ebrithil : Maître.

Eldunarí : Le cœur des cœurs d'un dragon.

Fell Thindare : Montagne de la Nuit.

Finiarel : Titre honorifique donné à un jeune homme à l'avenir prometteur.

Garjzla : Lumière.

Jierda : (Se) briser ou (se) casser.

Kvetha Fricäya : Salut à vous, amis.

Lethrblaka : Aile de cuir.

Melthna : Fondre.

Rïsa : S'élever.

Sänghgarm : Sang de Loup.

Shur'tugal : Dragonnier.

Vaeta : Espoir.

Répertoire du langage des nains

Arngor : Montagne blanche.

Barzûl : Maudire ou jeter une malédiction.

Beor : Ours des cavernes (terme emprunté à l'ancien langage).

Dûrgrimst : Clan (littéralement « notre maison »).

Gar : Montagne.

Gor Narrveln : Montagne de gemmes.

Ingeitum : Travailleurs du feu, forgerons.

Jurgencarmeitder : Dragonnier.

Munnvlorss : Un cru d'hydromel des nains.

Tronjheim : Casque de Géant.

Répertoire du langage des Urgals

Drajl : Fils d'asticots.

Gorgoth : Vengeance.

Herndall : Groupe de matrones régissant la vie des tribus.

Nar : Titre honorifique marquant un grand respect, accordé aux hommes ou aux femmes.

Nrech : Lethrblaka.

Ozhthim : Femelle urgal ayant ses premières règles.

Rekk : Breuvage urgal fait de queues de chats fermentées.

Thulqna : Courroies tissées sur lesquelles les Urgals arborent les armoiries de leur clan ainsi que le lignage de leurs familles.

Ungvek : Tête dure.

Urgralgra : Mot employé par les Urgals pour se désigner eux-mêmes ; littéralement : « ceux qui portent des cornes ».

Warung : Consentement.

POSTFACE

De *CHRISTOPHER* :

Kvetha Fricäya, salut à vous, amis !

Cela fait bien longtemps... !

Ce livre n'était pas prévu. Il y a un peu moins de deux ans, j'ai rédigé une première version du « Ver des Kulkaras » pour me changer les idées entre deux parties d'un vaste projet de science-fiction. Même si j'en étais content, ce texte était trop court pour être publié. Il est donc resté sur mon ordinateur, solitaire et abandonné, jusqu'à l'été 2018.

À cette époque, j'ai ressenti le désir d'écrire une histoire que j'avais en tête depuis longtemps sur Murtagh. C'est devenu « Une fourchette sur la route ». J'ai envoyé les deux textes à mon éditrice chez Knopf. Au même moment, ma sœur Angela a proposé d'écrire un passage, du point de vue du personnage qui porte son nom. Le tour était joué ! À peine le temps d'y penser, et nous étions en pourparlers pour une publication de ce recueil avant la fin de l'année. (Pour ceux d'entre vous qui ne sont pas familiers des lois de l'édition, c'est un processus particulièrement bref.)

J'avais toujours imaginé mon retour en Alagaësia avec un long roman. Cependant, cette façon de travailler s'est révélée une merveilleuse expérience. J'ai éprouvé un vrai plaisir à m'introduire dans la tête de plusieurs personnages du cycle de L'Héritage – ainsi que dans celle de quelques nouveaux. Retrouver Eragon et Saphira au bout de toutes ces années, c'était comme rentrer à la maison après un long voyage.

De plus, je me découvrais capable d'écrire un livre de moins de cinq cents pages ! Quel succès !

Cependant, aussi court soit-il, *La Fourchette, la Sorcière et le Dragon*, comme n'importe quel livre, n'aurait pas existé sans le travail de toute une équipe :

Mes merveilleux parents, qui continuent de m'offrir leur amour, leur soutien et leur aide éditoriale. Je leur dois bien plus que je ne saurais dire. Jamais je n'aurais fait tout cela sans eux !

Ma sœur Angela, qui accepte toujours avec humour de se voir portraiturée par son frère en personnage de fiction. Sans elle, la partie centrale de ce livre n'existerait pas (elle a écrit le chapitre « De la nature des étoiles »), pas plus que « Le ver des Kulkaras », né d'une conversation à propos d'un film qui n'a guère eu de succès. Elle a été aussi ma première lectrice et correctrice, et ces histoires se sont beaucoup améliorées grâce à elle, en particulier « Une fourchette sur la route ». Merci, petite sœur ! Tu m'as toujours encouragé dans ma carrière d'écrivain.

Mon assistante, Immanuela Meijer, toujours prévenante, qui a conçu pour moi un wiki sur le thème de l'Héritage (wahouh !) et a réalisé un magnifique travail de colorisation de la carte ornant les premières pages du livre.

Mon agent, Simon Lipskar, qui n'est pas seulement un ami mais aussi un avocat passionné de mon travail. Merci de tout cœur ! La prochaine fois, c'est moi qui paye les sushis.

Mon éditrice, Michelle Frey, qui a fait de nouveau un travail remarquable pour donner à ce livre une allure digne de lui. Ce fut encore une fois un plaisir de faire face aux échéances avec vous ! Et merci de m'avoir aidé à maîtriser enfin le suivi des modifications.

À Knopf également : Barbara Marcus, directrice de Random House Children's Books. Judith Haut, éditrice associée à Random House Children's Books. Artie Beneth, correcteur, cruciverbiste et fantastique manieur de mots. La directrice de correction, Alison Kolani, merci pour son œil acéré et la précision de ses suggestions. Marisa DiNovi, son assistante. La directrice artistique Isabel Warren-Lynch et son équipe, qui ont fait de ce livre un objet magnifique. John Jude Palencar, qui a réalisé l'illustration de cette fantastique couverture. Non, mais, vraiment, regardez-la ! Dominique Cimina, directrice de publicité et communication à Random House Children's Books, et Aisha Cloud, chef de publicité, et toute la fantastique équipe de marketing, et tous ceux, à Random House, qui ont permis à ce livre d'exister. À tous, ma profonde gratitude ! Je remercie également la précédente directrice éditoriale de Knopf, Jennifer Brown, pour son soutien.

Une mention spéciale à mon amie auteur Fran Wilde, qui a eu la gentillesse de lire une première version du « Ver des Kulkaras » et m'a fait plusieurs remarques fort utiles. Merci, Fran ! Je te dois beaucoup.

Et, bien sûr... mes plus chaleureux remerciements vont à *vous*, lecteurs ! Sans votre soutien tout au long de ces années, rien de tout cela n'aurait été possible.

Et les elfes diront : « Atra esterní ono thelduin. » Autrement dit : « Que la chance vous favorise ! »

Christopher Paolini

Décembre 2018

D'ANGELA :

Ce livre n'existe que grâce à toutes les personnes remarquables que Christopher a déjà remerciées. Celles qui ont particulièrement aidé à ma petite contribution sont :

Mes parents ! Je ne serais pas celle que je suis aujourd'hui sans leurs bons soins, leur dévouement et leur amour. Un énorme merci à ma mère pour ses remarques si perspicaces !

Christopher, dont le travail inlassable a créé la plaine d'Alagaësia et tant d'autres mondes que les lecteurs visiteront bientôt. Il m'a aimablement invitée à jouer avec ses personnages et à prêter à nouveau ma voix à Angela l'herboriste, en prose, cette fois et pas seulement en dialogue.

Immanuela Meijer, pour son travail quotidien avec tous les Paolini, et pour sa connaissance approfondie des terres inventées par Christopher. Elle a su donner de la consistance à ces nouvelles histoires en rappelant des détails des anciennes.

Et tous ces gens de Penguin Random House, dont la réactivité a permis de mettre ce livre entre vos mains si peu de temps après sa conception. Michelle Frey, qui n'est pas seulement la vaillante éditrice de tout l'univers de l'Alagaësia, mais également une personne merveilleuse et une amie très chère. À elle, un merci tout particulier.

Simon Lipskar, pour sa connaissance incomparable du travail éditorial et sa défense passionnée de l'ouvrage.

Et merci à mon cher Caru, qui travaillait à mes côtés quand j'écrivais cette histoire ; tu es un vrai pote !

Angela Paolini

Décembre 2018



© Immanuel Meijer

L'amour de Christopher Paolini pour la fantasy, et la beauté naturelle qui environne sa maison dans le Montana, l'ont inspiré pour commencer à écrire le cycle de l'Héritage, à quinze ans. Auteur de best-seller à dix-neuf ans, il a passé la décennie suivante immergé dans le monde de l'Alagaësia. Artiste accompli, Christopher a aussi dessiné les illustrations intérieures de ses livres. Pendant son temps libre, il aime aiguiser des lames, jouer aux jeux-vidéos, soulever de lourdes charges, et chercher le parfait carnet en cuir.

paolini.net

 [@paolini](https://twitter.com/@paolini)

 [@PaoliniOfficial](https://www.facebook.com/@PaoliniOfficial)

 [@christopher_paolini](https://www.instagram.com/@christopher_paolini)



**Retrouvez Eragon et Saphira
au début de leur aventure,
dans le cycle de l'Héritage**

